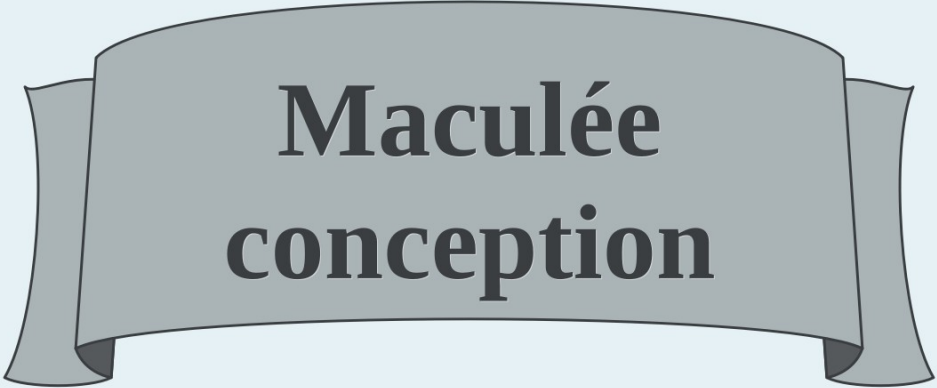




Maculée conception

Chappuis Mélanie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Mélanie Chappuis

Maculée conception

ÉDITIONS LUCE WILQUIN



Mélanie Chappuis

Maculée conception

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

DU MÊME AUTEUR :

Frida, Bernard Campiche Éditeur, 2008

Des baisers froids comme la lune, Bernard Campiche Éditeur, 2010

MACULÉE CONCEPTION

Mélanie Chappuis

MACULÉE
CONCEPTION

roman

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

L'auteur a reçu, pour l'écriture de ce roman, une bourse à l'écriture du Canton de Vaud.

Illustration de couverture © Philippe Chappuis

© Éditions Luce Wilquin, février 2013
www.wilquin.com



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Auteur

Droit d'auteur

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

Quatrième de couverture

*À mes enfants, Quentin et Paloma,
à mes beaux-enfants d'un jour ou de toujours,
Hakim, Lou-Malika, Antoine,
Armand, Arthur, Charles et Justine*

MON ENFANT. MON AMOUR D'ENFANT. Mon amour d'amour. Mon tout petit. Mon tout petit chéri. Mon tout petit garçon. Mon trésor adoré. Mon merveilleux bébé. Mon rêve fait réalité. Mon ange minuscule. Mon immense amour. Ma vie. Toute ma vie. Mon prince. Mon maître. Mon roi. Notre roi.

J'ai dix-sept ans. Je suis vieille. Vieille de t'aimer tellement que ça courbe ça ride ça rapetisse ça pèse. Ton poids, deux miches de pain à peine, tout le poids du monde. Sur mes épaules, mon cœur. Mon ventre. Dix-sept ans et le restant de ma vie à t'aimer comme une folle, à ne plus exister qu'à travers toi, à ne vivre que lorsque tu es près de moi, à respirer ton air, à sentir ton odeur, à embrasser ton petit corps, ton beau visage calme, à sentir battre ton cœur si fort, si vite. À sentir battre le mien jusque dans ma gorge, et cette boule dans mon ventre, qui ne désenfle pas. Je ne sais plus respirer.

CHAPITRE I

BETHLÉEM ÉTAIT ENVAHIE par le retour des familles à recenser.

Maryam attendait. Joseph était parti chercher une place pour qu'elle accouche au chaud. Une pièce, même petite, même commune, qu'on accepterait de lui louer pour son épouse. Maryam ne voulait pas.

Né à Bethléem, Joseph l'avait quittée très jeune pour la Galilée. Il n'avait personne à qui s'adresser, se rassurait Maryam.

Oh ! mon Dieu, fais que Joseph revienne bredouille. Je ne veux pas d'un bout de pièce à partager avec d'autres, je veux être seule à mettre au monde notre enfant. Je ne veux partager ce moment avec personne. Il sera bien assez tôt ensuite.

Joseph sonnerait aux portes, parlerait de Maryam et de leur fils à naître. Il ferait tous les efforts du monde pour convaincre, attendrir. *Pourvu qu'il n'y arrive pas.* Il faisait froid, dirait Joseph, il fallait une pièce à son épouse, au moins un lit, elle s'en sortirait sans sage-femme, elle était forte, sa Maryam, Dieu le savait bien.

Pourvu que personne ne cède, ne se laisse attendrir.

Les villageois donnèrent du pain et du fromage, une couverture, une peau de mouton, un peu de lait. Pas de chambre, pas de lit. *Merci mon Dieu, merci !* Les maisons étaient pleines à craquer, « Vous comprenez, ce fichu recensement... »

Béni soit-il, ce recensement ! Maryam n'avait pas à mettre son enfant au monde à Nazareth, le village de sa naissance à elle. À souffrir des méchancetés de voisines et de cousines. Joseph l'avait sauvée de la lapidation en la prenant pour épouse, mais les mots, les regards et les sourires moqueurs l'atteignaient toujours, la blessaient encore.

Maryam n'aurait pas à les entendre constater que l'accouchement était tout aussi bruyant et douloureux qu'un autre, pour un enfant annoncé par un ange.

Pourquoi idiote ai-je parlé de la visite de l'ange. À Judith ! Pourquoi ne me suis-je pas ravisée à temps. C'était un rêve, un songe, je dormais, juste un rêve, pas vraiment une visite, pas vraiment une annonce. Trop tard. Judith avait recueilli ma confiance. Judith devait en faire quelque chose. Judith et ma confiance. Partout étalée par Judith, ma confiance. Judith ne m'a jamais voulu de bien, idiote je le savais bien. Pourquoi ai-je cru en notre amitié, pensé que sa jalousie passerait, pourquoi ai-je eu pitié ? Judith et ses déclarations d'amour après ses méchancetés. Judith qui demandait pardon, me ramenait à elle après m'avoir fait fuir. Moi incrédule, sonnée, et ses excuses, « Pardon je t'aime trop, ça me donne envie de te faire du mal parfois, à toi qui aimes tout le monde, à toi si belle et si bonne. Il faut me comprendre, je ne n'aime que toi, je n'ai que toi. Mais pardon, mon amie adorée, elle disait, je t'aime, je meurs si tu cesses de m'aimer. »

Et moi idiote qui demandais pardon aussi de lui inspirer tant de haine, moi touchée par sa sincérité passagère, moi toujours idiote de me laisser attendrir.

Maryam s'amusait à se montrer pleine d'égards et de gentillesse, pour le plaisir de voir ses voisines décontenancées. À Sarah, qui avait dû se résoudre à abattre son figuier malade, Maryam avait offert un panier de ses fruits préférés. Sarah si gourmande qu'elle en avait oublié d'être méchante. Elle avait serré Maryam dans ses bras en riant, avant de dévorer une figue, de croquer dans une autre. D'insister pour que Maryam y goûte aussi. Sarah allait-elle l'inviter à boire un jus de fruit ? Non. Les autres observaient. Rappelant à Sarah que la fille de Joachim n'était pas des leurs.

Maryam observait aussi. Entendait : elle ne faisait rien comme les autres. Elle ne travaillait pas la terre. N'épousait pas de paysan. Mais un artisan, un petit notable, comme son père Joachim. Elle fréquentait assidûment la synagogue, trop. Elle ferait mieux de s'occuper de sa vieille mère.

Maman, ne sois pas si fière, tu restes la même à mes yeux, toujours, la plus belle, la plus forte, laisse-moi m'occuper de toi, ça ne changera rien à mon amour. J'aimerais juste te revoir rire, au moins sourire.

Maman, oui je comprends, c'est difficile de voir sa peau qui se fripe et se détend, et d'avoir mal au dos et de ne pas aimer son mari. Mais c'est mon papa, ton mari, maman, et je l'aime. Laisse-moi mes amours et mes haines, et garde les tiennes. Maman, il est fini depuis longtemps le temps où nous ne formions qu'une, mais je ne t'aime pas moins.

Maman, maintenant c'est moi qui vais devenir maman, une maman pas comme toi, pas tout à fait, pas vraiment, pas du tout comme toi. On verra

bien, quoi qu'il en soit une maman qui fait de son mieux, comme toi.

Une maman qui sera douce et encourageante et confiante et gaie, tu verras, mon bébé, moi en maman, ça va être bien.

Et surtout, poursuivaient les voisines : Maryam faisait ses enfants avant le mariage. Avec un bandit.

Dieu, fais-les taire, je t'en prie.

Personne n'était dupe. Elles racontaient partout qu'avant l'annonce de son mariage avec Joseph, c'était Barabas, le fiancé de Maryam. Celui avec qui elle était partie à cheval rencontrer ses proches à lui. Elle était revenue seule. Barabas avait été fait prisonnier. Juste avant qu'elle épouse Joseph.

Barabas, mon amour.

Joseph n'était là que pour sauver les apparences. Pour empêcher que la rumeur enfle encore.

J'attends un enfant. Celui de l'homme que j'aime. Dieu a exaucé mes prières. Ça ne peut pas être mal d'attendre l'enfant de Barabas. L'enfant de l'amour, l'enfant de Dieu.

Voisins, amis, cousins, tous s'impatientaient de voir arriver l'enfant. Alors, ils sauraient. Ils auraient la preuve qu'ils attendaient. Un nouveau-né ressemble toujours à son père, marmonnaient-ils. Pour que le doute ne soit plus possible. Pour que paient les femmes adultères. Qu'elles connaissent le choc des pierres, le goût du sang et de la terre.

Pourquoi faut-il qu'ils salissent tout ? Pourquoi est-ce que jamais l'amour ne leur vient à l'esprit ? Ni la beauté de se laisser aller à cet amour.

Barabas, notre enfant va enfin arriver pour que tu me manques moins.

Les femmes ne s'embarrassaient pas de parler doucement, au sortir du temple. Elle disaient « Que fera-t-elle, Maryam, avec ses airs de sainte, lorsqu'on saura. Et que l'entoureront ceux qui puniront la trahison ? Lorsque la première pierre touchera son visage fier et orgueilleux ? » On ne dupait pas son monde éternellement, bientôt Maryam ne le pourrait plus, avertissaient-elles. Elles haussaient la voix, mais sans lever les yeux sur la nouvelle épouse de Joseph.

Maryam ne baissait pas la tête. Elle souriait. Réprimait sa colère.

Celle-ci ne menait à rien. Ni à ressusciter les morts, ni à retrouver Barabas ou à faire taire les vipères.

À rien, tu sais bien, souris, tiens-toi droite, passe ton chemin, c'est bien mieux, elles aimeraient tant te voir chanceler.

Maryam était montée sur l'ânesse qui la conduirait à Bethléem.

Je suis celle qui veut plus que son destin. Je suis celle qu'elles veulent remettre à sa place. Je suis celle qui va vers son destin. Pendant que vous restez à vos places.

Il faudrait qu'elles se trouvent une autre âme pour déverser leur fiel. Au revoir, faisait-elle de la main, en partant sur le dos de son ânesse. « Prenez bien soin de vous ! »

Fièvre, droite, heureuse, ne les laisse pas t'atteindre. Ne recherche plus leur bienveillance. Souris, ne souffre plus, ton enfant arrive.

Seule Judith était sortie faire ses adieux, trop heureuse de perdre sa rivale. Pourvu qu'elle ne revienne jamais, devait-elle se dire.

Judith et son étrange amour. Sa haine et son envie et son admiration et son amour à nouveau. Judith qui a quand même le courage de sortir dire « Au revoir, ma Maryam ». Elle trouvera bien comment se faire pardonner, une fois que j'aurai le dos tourné.

Dehors, aux côtés de Judith, les parents de Maryam.

Joachim promet à sa fille qu'Hannah et lui les rejoindraient bien vite. Ils seraient là pour la circoncision.

– Dire que je ne vais même pas assister à la naissance de mon petit-fils, se lamentait Hannah.

Puis, au ventre de Maryam :

– On se rattrapera, mon amour, tu verras, on va très bien s'entendre tous les deux.

Pas un regard pour sa fille. Maryam, simple récipient du petit-fils de sa mère.

Maman, je suis là, regarde, lève la tête, je suis là aussi.

Maman, n'appelle pas mon enfant « mon amour », c'est mon amour, c'est moi qui vais l'appeler comme ça, toi tu pourras l'appeler mon petit-fils, mon chéri, mon trésor même, mais pas mon amour. C'est mon enfant mon amour mon accouchement mon bonheur ma vie, maman. Regarde-moi, maman. Mon Dieu, pourquoi parvient-elle si bien à me faire redevenir

une enfant qui a peur d'être abandonnée ?

Une enfant ne peut pas devenir une maman.

Ne pas avoir peur d'Hannah, l'appeler Hannah, plus maman. C'est juste un prénom, plus de lien, fini maman, juste Hannah. Pour ne pas souffrir, pour grandir.

Mon enfant, pardon j'aimerais ne penser qu'au bonheur de ton arrivée prochaine.

Je suis une femme qui va devenir mère.

Je suis encore un peu une enfant qui va devenir mère et femme.

Tout ira bien.

Je ne te vole rien, maman. Toi, tu vas devenir grand-mère.

Et tu seras fière de moi.

Dehors également, les enfants de Joseph. Ils disaient au revoir à leur papa. Eux aussi, les rejoindraient pour la circoncision. Maryam devait dire « votre petit frère » en parlant de son enfant à naître.

Je ne suis pas leur mère. Ils ne m'aiment pas. Il n'y a pas de raison que mon enfant soit leur petit frère.

Je ne suis pas leur mère. Mon fils deviendra leur petit frère. Et peut-être qu'alors ils m'aimeront à nouveau.

Les enfants de Joseph avaient perdu leur maman à la naissance de la cadette, Ariel. Maryam les avait consolés, aimés, baignés, nourris. Comme le lui avait demandé Esther avant de mourir. Esther et Maryam s'aimaient comme des sœurs. Mais les enfants d'Esther aimaient moins Maryam depuis qu'elle était mariée à leur papa. Depuis qu'elle portait un enfant. Ils s'aiment tous moins. Sauf Ariel et Maryam.

Ariel, on s'aime. Ariel ne croit pas que j'ai volé la place de sa maman. Elle n'écoute pas ce que disent les autres.

Ariel se serrait contre les jambes de Maryam.

– Je veux venir avec toi et papa et le petit frère dans ton ventre.

Léa, la domestique, l'arracha brusquement. Les larmes d'Ariel. La colère de Maryam. Pas maintenant. Maryam aurait affaire à Léa longtemps.

– On se voit dans quelques jours seulement, ma princesse, tu verras, ça passera vite.

Dehors : Judith. Les parents, Joachim, Hannah. La domestique, Léa. Les frères et sœurs, Jude, José, Simon, Chochana, Jacques et Ariel.

Dedans, les autres. Les autres, c'est depuis leurs fenêtres mi-closes

qu'ils regardaient Maryam partir. Joseph à ses côtés.

Maryam prit la main de son mari. Se jeter dans les bras de son père, elle ne pouvait pas. Elle aurait pleuré. Hannah aurait levé les yeux au ciel. Maryam pouvait pleurer, mais seulement dans les bras de sa mère. Alors Maryam prit la main de Joseph. Pour du réconfort.

Joseph bienveillant. Pourvu qu'il le reste. Je ne peux pas avoir des ennemis partout. Joseph, mon enfant et moi, à Bethléem, seuls, au moins quelques jours. Pardon, Joseph, je ne dirai pas notre enfant. C'est mon enfant, mon enfant et celui de Barabas. Merci, Joseph, de m'avoir prise pour épouse quand même. Mais tu le devais bien à mon père. Joseph, n'attends pas trop de moi, je n'y arriverai pas, c'est Barabas que j'aime.

Chut Maryam, aime Joseph, sois reconnaissante, pas trop d'ennemis à la fois, pas de tristesse, pas de haine.

Barabas mon amour, tu y arrivais si bien toi, à avoir des ennemis. Aucun n'atteignait ta belle assurance.

Moi, il faut que j'aime beaucoup, il faut qu'on m'aime un peu.

Sinon j'ai mal et je me fane.

*

Et voilà que Bethléem était à leurs pieds. Et voilà qu'il était temps que voie le jour celui que Maryam avait demandé à Dieu. Et conçu avec Barabas.

Oh ! mon amour, tu vas arriver, tu te rends compte !

Maryam vit à la démarche de Joseph qu'il revenait bredouille. Il avait proposé l'ânesse en échange sans que rien n'y fît. On ne lui avait cédé qu'une minuscule étable aménagée dans une grotte. Maryam devrait la partager avec un bœuf et leur ânesse.

Seule, dans un endroit chaud et tranquille. Seule comme mon ânesse l'était dernier.

Elle but un peu du lait que Joseph avait rapporté, mangea une tranche de pain aux noix tartinée de fromage de chèvre. Elle n'avait pas soif, pas faim. Mais elle était heureuse de se nourrir. Pour son fils.

Un fils, a dit l'ange, pas une fille. Je ne voulais pas d'une fille. J'avais peur d'être comme maman si c'était une fille. C'est un fils, a dit l'ange. Je vais pouvoir m'inventer en tant que mère.

Prendre des forces. Pain, fromage. Elle allait donner vie à son

enfant. Elle allait accoucher selon ses désirs. Le moment était venu...

Je vais enfin voir ton petit visage. Te toucher te sentir te reconnaître. Mon trésor, dire que dans quelques poussées tu seras dans mes bras ! Quelle chance j'ai, mon Dieu merci de m'avoir faite femme. Je porte la vie. Je donne la vie, j'assure la survie de l'humanité. C'est par moi que tout recommence ! Par nous toutes.

Maryam riait. Le nez au ciel. Les bras en croix. Maryam tournait, tournait et riait.

– Joseph, vite, ça vient ! Vite, Joseph, il veut sortir, ça commence à faire très mal !

Maryam riait toujours. La douleur montait, puis repartait. La jeune fille attendait de la voir remonter. S'en délectait. Son fils arrivait.

Joseph disposa la paille sur les pierres, étendit les peaux et les couvertures. Ce serait parfait. Ça sentait le cuir, ça avait l'air doux. Quel bonheur, quand Maryam s'y allongerait ! Après. D'abord, il fallait pousser.

Joseph amena la bassine d'eau et le couteau, comme elle le lui avait demandé.

– Merci, mon cher Joseph. Maintenant pars et ne reviens qu'à l'aube. Alors je te présenterai l'enfant. À l'aube, d'accord ? Pas avant. Même si tu m'entends crier et gémir, ne reviens pas avant ! Fais-moi confiance, il n'y a pas lieu de t'inquiéter.

Je veux que cette nuit soit mienne. Être seule avec l'arrivée de mon enfant. Seule à le voir sortir, à le recevoir. Je veux que cette nuit, il n'appartienne qu'à moi. Pas à Joseph, ni à personne, ni à toi, Dieu. Il sera vôtre aussi, mais pas ce soir, pas cette nuit, pas tout de suite.

Joseph partit. Maryam perdit les eaux. Elle renversa la tête, posa la main entre ses jambes, se laissa aller à la douceur de ce liquide qui coulait. C'était le plaisir qu'elle avait connu avec Barabas. Le visage de son homme lorsqu'il se déversa en elle. C'était Barabas à nouveau, ce flot de tiédeur qui s'échappait. Elle jouit. Rougit un peu. Sourit. Leur enfant arrivait.

Maryam releva la tête. S'accroupit pour faire venir son enfant. Pas couchée, pas comme Hannah lui avait dit. Maryam savait. Accroupie, comme elle avait vu faire une amaharetz. Accroupie comme celles qui n'ont personne pour les aider à donner la vie.

Maryam s'appuya contre la mangeoire. S'ouvrit. Derrière elle, le souffle rapide et régulier du bœuf et de l'ânesse. Elle régla le sien sur le leur. Serra les dents. Cria. Poussa. Demanda de l'aide. Doucement,

pour que Joseph n'entende pas. Pousser encore.

*Laisse monter la douleur, n'aie pas peur. Laisse-toi guider par elle.
Pousse quand ça fait le plus mal. Pousse.*

Crier encore. Rire de s'entendre souffrir si fort.
Les contractions passaient. Le soulagement enivrait.
Les douleurs revenaient.
Pousser à s'en faire exploser les veines.

*Cette puissante et merveilleuse douleur à nouveau. Celle infligée par
Barabas. Ce bonheur violent.*

Reprendre son souffle. Recommencer à pousser.

*Je vais mourir, laissez-moi mourir, j'ai trop mal.
Je n'ai pas peur, je ne crains pas la douleur.
Mon enfant va naître.*

Les animaux étaient calmes. Leur souffle était chaud. Maryam gémit
longuement. Son enfant arrivait. Elle se battait avec lui pour l'aider à
sortir, ils étaient ensemble, unis. L'ânesse lui lécha la nuque.

*Pousse, Maryam. Viens, mon amour. Viens, je t'attends. Mes seins sont
prêts à te recevoir, les animaux te tiendront chaud, tu seras bien, tu verras.
Viens, mon bébé, montrer ton beau petit visage, ton merveilleux petit corps
à ta maman.*

La tête de l'enfant. Sortie, puis retournée se loger en Maryam. Elle
ne la laisserait plus échapper. Pousser. Le crâne à nouveau. Les
cheveux. Un fin duvet noir. Elle le voyait ! Maryam ne reprit pas son
souffle. Poussa encore avec ce qui lui restait d'air, de force. Et dehors !
Le visage, le cou, dehors. Respirer à nouveau, se saisir de la tête,
dégager l'épaule. L'enfant était là.

*Bonjour, mon tout petit, bonjour, mon minuscule mon immense amour
de bébé, encore quelques tout petits instants avant de te prendre contre
moi, mon amour, je me dépêche.*

Faire les premiers gestes. Laisser agir le corps.

Maryam prit son petit par les pieds pour dégager ses poumons, faire
place au premier air. L'enfant ouvrit grand les yeux en inspirant. Il ne
pleura pas. Ne sembla pas souffrir de passer de l'eau à l'air.

Pleure, mon bébé, pleure, c'est ce qu'ils font tous. Oh ! sois comme les autres, mon amour de bébé.

L'enfant laissa échapper un son. Maryam fut rassurée.

Il était presque temps. Elle le prit contre elle. Le huma. Écouta son petit cœur qui battait comme celui de qui a couru à en perdre haleine. Lui donna deux ou trois coups de langue. Regarda l'ânesse, lui sourit.

C'est bientôt terminé, bientôt on s'endort l'un contre l'autre et on s'aime de tout l'amour du monde.

Elle trancha le cordon d'un seul coup, fit le nœud du tailleur comme elle avait vu faire Esther, frotta son bébé dans l'eau et le sel, le palpa de la tête aux pieds.

Voilà.

Maryam s'allongea sur les peaux et les couvertures. Mit son enfant à son sein. La petite bouche s'en empara sans hésiter.

Mon enfant mon amour nous avons la nuit devant nous, et je n'en perdrai pas un instant. Cette nuit, tu n'es qu'à moi. Nous ne formons qu'un tant que tu bois à mon sein, tant que tu dors contre moi.

Mon enfant, tu aurais pu être une fille. Je le sais maintenant que tu es là. Hannah et moi avons chacune notre histoire.

Oh ! mon Dieu, pourquoi t'ai-je demandé un fils pour sauver le monde ? Pourquoi l'ange m'est-il venu ? J'aimerais ne rien te devoir. J'ai conçu mon enfant avec Barabas, tu n'y es pour rien. Pardonne mon orgueil, je ne veux plus qu'il change le monde, je veux juste qu'il soit mon fils. Oublie-nous, oublie-le, laisse-le moi. Il est à Joseph et moi. À Barabas et moi. À moi. Laisse-le être normal, mon Dieu, n'attends pas de lui davantage que des autres hommes. Laisse-le rester près de moi, ne me sépare pas de lui. Jamais.

Yechoua s'était endormi contre sa maman. Le sein de celle-ci à sa bouche. C'était la première fois de sa toute nouvelle vie. Sur sa maman.

... Ou seulement dans très longtemps. Dieu, laisse-moi trente ans. Je l'élèverai, je l'aimerai, je l'instruirai. J'en ferai un être d'amour et de lumière. Je lui donnerai envie de changer les choses. Si j'y parviens, il te suivra. Mais avant toi, il faudra qu'il vive sa vie d'enfant et sa vie d'homme. Ensuite seulement tu prendras la relève. Je n'interviendrai plus. Je resterai là, simplement, à le regarder continuer son chemin avec toi comme guide. Mais donne-nous trente ans.

Maryam s'endormit à son tour.
La bouche gourmande de son enfant la réveilla.

Je ne suis plus que ton poids. Plus que ta taille. Et toi, tu es tout.

Elle leva les yeux vers la porte de l'étable. L'aube était là, et Joseph avec elle. Maryam lui sourit.

– Nous sommes les heureux parents d'un petit bout d'homme en pleine forme.

Joseph s'approcha.

– Regarde ces pieds si minuscules, ces tout petits ongles, ces tout petits cils. Tout est si parfait, à sa place, c'est miraculeux, n'est-ce pas mon Joseph ?

Joseph, pourtant père six fois déjà, paraissait aussi vierge qu'elle devant cette naissance.

Tu as une demi-nuit. Tu es tout petit, tu es tout tout court, tu as tout à vivre. Et moi, dans ce tout, comment ne pas me perdre ?

Des gens arrivaient devant la grotte. « Entrez, entrez » fit Joseph. Il s'agissait du fermier qui avait cédé l'étable, accompagné de son épouse et d'amis bergers. Ça faisait beaucoup de monde.

Avant tu étais dans mon ventre, et c'était toi et moi inséparables, indissociables. Toi qui grandissais en moi qui te faisais de la place. Moi belle avec mon ventre rond, forte et lumineuse. Moi belle grâce à toi en moi. Mon amour tout petit dans mon ventre, nage dans le bonheur de ta maman.

Tu es sorti. Nous sommes à leur merci.

Maryam resserra son étreinte sur son fils.

Leva les yeux sur les quelques arrivants.

Croisa le regard de la fermière.

– Je m'appelle Rivka, jolie maman.

Maryam sourit. But l'eau parfumée d'huile de cannelle et de menthe qu'elle lui offrait.

– Allez allez, messieurs, sortez que je puisse m'occuper de la petite, fit Rivka.

Les hommes offrirent des peaux et des tissus et repartirent avec Joseph fêter la naissance dans la ferme de Rivka et de son époux Emmanuel.

– Allonge-toi, je vais te faire mon massage des accouchées, lui ordonna la vieille femme.

Maryam s'allongea sur le dos. Ferma les yeux. Laissa Rivka lui masser le ventre. Ça sentait le thym et la lavande.

– Pas sur les seins, dit Maryam, mon bébé pourrait ne pas retrouver leur chemin.

– Ne t'inquiète pas. Laisse-toi aller. Je ne passerai pas par tes seins.

Maryam s'abandonna. Se retourna. Prêta ses jambes, son dos, sa nuque aux mains de son hôtesse. C'était la deuxième fois qu'on caressait son corps.

Elle se retint de trop penser à Barabas.

Se concentra sur ce que les gestes de Rivka avaient de reposant.

Ça sentait si bon, son fils aimerait aussi.

La gêne avait disparu. Maryam écarta les jambes pour laisser Rivka constater les blessures que l'accouchement avaient provoquées.

– Tu as de la chance, jolie Maryam, ton bébé t'a ménagée. Vu sa taille, je m'attendais à bien pire. Ces prochains jours, fais couler de l'eau sur ta blessure aussi souvent que possible. Et ne te revêts pas avant d'être complètement sèche. Je te donnerai aussi une huile cicatrisante à appliquer tous les soirs sur ta plaie. Tu verras, dans moins de deux lunes tu pourras retrouver ton Joseph.

– Oh ! tu sais, pour Joseph et moi ça ne presse pas, plaisanta Maryam.

– Oui, il a l'âge où l'on perd ces élans-là, fit Rivka, complice.

Rivka n'y était pas du tout. Mais Maryam aimait déjà cette femme. Bientôt, elle lui raconterait.

CHAPITRE II

LES HÉBREUX que Rivka et Emmanuel avaient logés à l'occasion du recensement étaient repartis. Il y avait maintenant de la place pour Maryam, son mari et leur petit dans la maison.

L'appréhension gagna Maryam. L'étable, c'était le temps suspendu, la première nuit d'amour avec son enfant, la fusion de leurs deux êtres, encore. Gagner la ferme, ça signifiait retrouver les autres, dormir avec Joseph, participer à la vie quotidienne, *commencer à quitter mon enfant*.

Rivka porta les affaires. Maryam, son bébé. Elle lui entourait le dos et la tête de ses mains, le tint contre son ventre. Elle était prête.

Un pied devant l'autre, un pas après l'autre, Maryam regardait devant elle, concentrée, appliquée, tenait fermement son enfant, émue, fière, grisée. Leurs cœurs l'un contre l'autre battaient à l'unisson.

– Regarde mon amour, on marche ! Dehors il va faire froid, ça va piquer un peu. Je ne te lâche pas. La ferme n'est pas loin.

Je suis une maman qui porte son fils. Je suis deux. Ne pas glisser, ne pas trébucher. Je tiens mon enfant entre mes bras, quel bonheur, je suis une maman.

Maryam sourit à Rivka, émue. Son hôtesse aussi avait les yeux brillants. Elle devait se souvenir des premières fois où l'on se découvre mère.

La ferme était sombre, humide. Ses odeurs, inconnues. Dans la pièce principale, une grande table, une cheminée, les hommes buvaient.

Maryam se laissa guider jusqu'à une petite porte. Derrière, leur pièce, à Joseph, elle et son bébé, claire et fraîche. Un seul et grand lit.

– Allonge-toi un moment, pendant que je prépare le déjeuner, proposa Rivka.

Joseph les avait rejointes. Maryam se blottit dans son nouveau lit, pressée de retrouver son enfant contre sa peau, de le sentir sur elle, de

vider ses seins dans sa petite bouche. Elle défit sa tunique et pria Joseph de lui tendre l'enfant. Il était temps de le nourrir. Le bébé se saisit de sa mère, goulûment d'abord, avant de ralentir la cadence et de s'endormir. Maryam lui chatouilla les pieds.

– Nourris-toi, petit, ne t'arrête pas trop vite ou la faim te reprendra trop tôt ! Et moi, il faut que j'aide Rivka à préparer les lits de tes frères et sœurs. À moins que tu ne t'en charges, Joseph ?

Après tout, il n'avait rien à faire, lui. L'attente des quarante jours de purification les empêchait de retourner chez eux, là où son travail de menuisier le maintenait occupé. Et ses enfants n'arriveraient pas avant quelques jours. Alors, Joseph pouvait bien aider un peu Rivka.

Ou Emmanuel, qu'importe, mais laisse-nous seuls, Joseph, il sera bien assez tôt cette nuit. Mon cher Joseph, pardonne-moi de désirer ton absence, mais enfin je ne suis pas ta femme, pas vraiment, et cet enfant, je ne l'ai pas fait avec toi, ou si peu. Ta promiscuité ternit mon bonheur d'être mère, pardon Joseph.

Joseph se retira, après un sourire réconfortant. Maryam regretta ses mauvaises pensées. Il l'avait sauvée de l'infamie. Mais elle détestait lui être redevable.

S'il pouvait simplement redevenir le meilleur ami de mon père. N'être que ce Joseph que j'ai connu petite, à qui je ne devais rien et qui me regardait avec une bienveillance distraite. C'était Barabas que je devais épouser, pas lui. Je hais être sa femme. Avoir à partager son lit à partir de ce soir. À partager mon enfant. J'ignorais que ce serait si dur. Barabas mon amour, Joseph n'a rien à faire là, à prendre ta place.

Mon Dieu, je ne voulais pas d'un enfant dans ces conditions, je voulais l'élever avec Barabas. Pourquoi m'as-tu donné un fils si c'était pour m'enlever son père ? Pourquoi a-t-il fallu qu'ils capturent Barabas ?

Pardon, mon Dieu, merci pour mon enfant, dans n'importe quelle condition, merci pour mon merveilleux petit garçon. Laisse-moi juste le temps de me reprendre, laisse-moi seule avec mon fils.

Joseph loin.

Son bébé s'était endormi, sa bouche encore ouverte sur le sein de Maryam. Elle parvint à l'imiter. Ça irait mieux une fois reposée.

« Ne dors pas avec ton bébé sur toi, lui disait Hannah, il pourrait tomber du lit et mourir. Tu pourrais lui rouler dessus et l'étouffer... » Maryam n'avait pas obéi, le petit était tombé dans la mer, le lit était si proche de la plage. Encore une bêtise d'écervelée qui n'écoutait jamais personne, se lamentait Hannah. Maryam voyait son bébé, il ne coulait

pas, il flottait dans la mer. Il suffisait de tendre les bras pour le rattraper, *mon enfant, j'arrive, tiens bon*. Mais le ciel s'assombrissait. Le courant augmentait. Et cette immense vague qui montait, montait, montait, l'enfant aspiré, l'enfant perdu...

Maryam se réveilla en hurlant. Son enfant dans les bras. Dormant toujours. Le grand lit. Dans lequel ils ne risquaient rien.

Je ne suis plus une petite fille, je suis une maman, je sais ce que je fais, Hannah va être fière de moi.

Maryam déposa son bébé sur des peaux douillettes qu'elle avait installées par terre. Elle le couvrit. L'embrassa. Il dormait profondément. Elle en profita pour aller faire sa toilette. Revint dans la chambre, vite, voir s'il dormait toujours.

Toujours.

Alors, aider Rivka à faire le pain. Elle le pétrissait longtemps. Le faisait claquer ensuite contre la table. Tourner sur sa main.

– Touche ça, Maryam, comme c'est doux et souple. Vas-y, essaie de faire mieux, tiens, cette pâte est à toi. J'y ai ajouté des olives, ça va être délicieux.

Quel bonheur d'avoir Rivka.

Mon fils dort. Je ne suis pas collée à lui. Je pétris du pain, plus loin, sans lui, comme une grande. Je vais bien.

On est unis par des liens sacrés.

Pas besoin que nos corps se touchent.

Nos corps se sentent, se savent.

J'ajoute des morceaux de figue dans ma pâte. Rivka trouve que c'est une excellente idée. Tout va bien.

– Que j'ai faim !

Maryam menaça de s'évanouir si on ne la nourrissait pas de suite.

– Bois ça, comédienne, fit Joseph, en lui tendant un verre de vin.

Maryam riait. Mangeait. Buvait. Plaisantait.

Et puis moins. Le temps passait.

Vite, presser les autres d'en finir. Défaire la table, laver les plats.

Vite, retrouver l'enfant.

Marche. Doucement. Pour qu'ils ne te prennent pas pour une folle.

Voilà, tu es hors de leur vue. Fonce !

Un détour par la cour, pour faire sa toilette et ne plus avoir à quitter

son petit de la nuit. Maryam brûla les étapes. Brosse les cheveux, non. Rincer la bouche, oui. Les mains aussi. Et encore vite l'huile cicatrisante entre les jambes. Pour Barabas.

Elle termina de se rhabiller à la hâte. Elle entendait son fils la réclamer.

– Enfin Maryam, il peut attendre un peu, fit Rivka, amusée de la voir revenir si vite. Et si j'en crois mes vieux yeux, ta tunique est à l'envers !

Maryam lui envoya un baiser. Et termina de rajuster sa tenue auprès de son fils.

– Je suis là, mon ange, encore un petit instant et je suis à toi.

Elle écarta les couvertures. Prit son bébé dans les bras. S'installa.

– Mon amour, enfin ! Bonjour, mon tout petit, mange et rends-toi vite, je suis épuisée.

Maryam s'endormit après que l'enfant eut changé de sein. Elle ne sut pas s'il fit son rot. Ne sentit pas la présence de Joseph quand il vint se coucher près d'eux.

*

Au réveil, l'enfant avait retrouvé seul le chemin des seins de sa maman. Maryam lui embrassa la tête. Se gava de l'odeur que dégageaient ses cheveux si fins.

Joseph ouvrit les yeux, caressa la main de Maryam, comme un grand-père adouci par le spectacle de sa descendance. La journée commençait bien.

Mère et fils se vêtirent chaudement et allèrent à l'étable. Remercier le bœuf, caresser l'ânesse, montrer l'enfant.

– Sans vous il ne serait pas aussi rose et dodu, j'en suis certaine !

Dehors, le paysage était couvert de givre. L'herbe craquait sous les pieds.

– Écoute, mon amour, c'est le bruit du froid, le matin... Et sens... Sens comme ça dégage... Mais peut-être est-ce trop d'air à la fois pour toi ?... Ça brûle un peu ? Ça crispe la mâchoire, ça monte dans les oreilles ? Viens, rentrons, mon trésor.

À l'intérieur de la ferme, Joseph avait préparé un feu. Le bois crissait comme l'herbe tantôt. La chaleur se répandait. Maryam et son enfant s'installèrent près des flammes. Joseph partit couper du bois. Rivka chauffa de l'eau. Maryam remercia Dieu.

Après le repas de midi, Rivka envoya sa protégée se reposer. Elle ne voulait rien entendre. D'ailleurs, ce n'était pas de Maryam qu'elle se

souciait mais de sa production de lait. Maryam obéit. Elle s'assoupit alors que son enfant tétait encore.

Rouvrit les yeux sur Joseph. Il regardait le sein qui dépassait de sa tunique défaits. Maryam se couvrit.

– Joseph, je suppose qu'Esther te manque. Je compatis, mais je n'y peux rien. Je t'en prie, ne me regarde pas comme ça.

– Mais, Maryam, nous vivons ensemble, tu es ma femme maintenant, déclara Joseph en se couchant contre la jeune femme, en attrapant le sein resté libre.

– Non Joseph, répondit Maryam, en le repoussant fermement. Tu as eu la gentillesse de m'épouser, la générosité de reconnaître mon fils. Mais j'ai osé espérer que tu n'oublieras pas la réalité dans l'intimité de notre foyer. Ne me demande pas de me comporter en épouse. Tu ne seras jamais autre chose qu'un père pour moi.

Joseph retenta une approche, indifférent aux protestations de la jeune femme. Maryam bondit du lit, son enfant contre elle, entre eux.

– Je refuse de me donner sans désir. Si tu veux jouer au mari, ce sera contre mon gré et je partirai. Je refuse de donner à mon fils l'image d'une femme contrainte.

Joseph lui jeta un regard noir, ulcéré.

– Tu as six enfants, sept avec le mien. Les premiers t'ont été donnés par une femme aimante, qui ne t'a jamais refusé son corps. Estime-toi heureux et passe à autre chose. Si l'ange est venu te visiter, c'est que tu as aussi des choses à apprendre de cette situation. Il faut faire du neuf, Joseph, c'est pour cela qu'il est là, cet enfant.

– Tu as de la chance que j'aie vu l'ange, oui. Sinon je te forcerais à agir comme épouse.

Joseph parti, Maryam sourit à son fils.

– Tu as entendu, hein, c'était important, cette conversation.

Elle l'embrassa tendrement. Changea ses langes. Ne trouva pas le temps de le revêtir avant qu'un petit jet d'urine gicle sur sa poitrine. Il voulait bien que Joseph n'ait pas de droits sur sa maman, mais lui, il était son fils. Et à lui Maryam pardonnait tout, avec lui elle s'amusait de tout.

Elle entendit Joseph pester dehors.

– C'est à moi que l'ange est venu, pas à ce bandit de Barabas que je sache, c'est aussi mon enfant !

Maryam acquiesça, pour elle-même. Il fallait qu'elle se résigne un peu.

Joseph se lança dans la construction d'un berceau. Elle eut la paix pendant deux jours. Le troisième, le berceau trônait sur la grande table.

Parce que tu crois que ça va m'empêcher de le porter, mon fils ? Tu crois que je vais le poser dans ton pauvre berceau plein d'échardes pendant que tu me touches ? Va au diable, mon bébé restera dans mes bras aussi longtemps que je le souhaiterai.

Maryam dut admirer, féliciter, remercier.

– Mais il n'aurait pas besoin d'être un peu poncé, poli ?

Au berceau, elle opposa un tissu souple et long qu'elle enroulait autour de sa taille, de sa nuque, son enfant bien calé à l'intérieur. Bien au chaud. Comme avant.

Lorsque tu étais dans mon ventre. Mon ventre si vide.

Joseph s'exécuta. Il ponça, polit et recouvrit son œuvre de couvertures douces et chaudes. Maryam finit par céder un peu. Au sixième jour, elle installa l'enfant dans le berceau, le laissa à Joseph et accepta de se faire masser par Rivka.

– Une heure, pas plus, tu ne me laisses pas m'endormir ensuite, promis, Rivka ? Pas sans mon bébé.

Son bébé que Joseph convoitait. Il passait de longs moments avec son « fils » dans les bras, en général après les repas.

Juste pour m'emmerder.

Il tenait à lui faire faire son rot, expliquait-il calmement à Maryam, ça créait des liens, c'était une chose entre père et fils. Il s'asseyait face au lit dans lequel se trouvait Maryam, prenait le petit dans ses bras et attendait le rot.

Maryam restait dans le lit et attendait aussi. Son fils était juste là, sur ce père, juste là, si proche. Son fils allait revenir, près d'elle, sur elle, dans quelques instants à peine, mais Maryam souffrait. Maryam désespérée, à l'abandon, seule. Le ventre vide. L'enfant ailleurs.

C'est mon histoire d'amour pour le moment. La mienne. Pas la sienne. Au début, les bébés, ça dort et ça tête et ça n'intéresse que les mamans. Pas les papas. Encore moins les faux papas usurpateurs. Les papas, ils arrivent plus tard, une balle à la main, au pied, et là tout le monde est content. Là, l'enfant joue à la balle avec son papa, la maman regarde tendrement, elle n'intervient pas, elle sait que c'est leur moment, au père et au fils, et elle s'en réjouit.

Mon enfant mon amour, pourquoi t'endors-tu sur lui, lui qui n'est pas moi. Joseph enfin, fais ton travail, fais-le roter, fais quelque chose, rends-le

moi, Joseph, ne t'endors pas toi aussi, je te déteste. Mon enfant, réveille-toi, crie, tords-toi dans tous les sens, rends-le impuissant à tes cris, qu'il te ramène à moi.

Mon enfant je t'en supplie réveille-toi, réclame-moi, dis-moi que tu es mieux sur moi.

Ils dormaient.

Il a l'habitude, lui. Six, avant. Toi aucun. Toi encore une enfant qui as cru que tu saurais être femme, forte et libre. Rien de tout ça. Une enfant submergée par un amour trop fort pour elle. Une enfant qui demande au sien de la rassurer. Pas la femme sur qui il peut compter.

Faux. Ne pleure pas, n'aie pas peur, garde confiance. Il vient de toi, il a vécu en toi, grandi en toi, il se nourrit de toi, ça Joseph ne peut pas, ne pleure pas, ça altère le lait, ça tarit la source. Il faut être heureuse reposée épanouie sinon plus de lait et là n'importe quelle chèvre fera l'affaire et toi tu n'auras plus qu'à retourner te faire ridiculiser par ta mère.

Mon Dieu pardon, je voulais changer le monde et là je suis incapable de quitter mon lit. Je voulais être libre et je meurs de voir mon fils contre un autre.

Dieu, tu m'as fais confiance, tu m'as donné cet enfant, pardonne-moi, je vais me reprendre, ça va revenir, tu verras, promis je vais devenir une femme.

Elle entendit Joseph se racler la gorge. Il la regarda. S'arrêta sur ses yeux pleins de larmes, qui brûlaient. Ne dit rien. Embrassa son front. Était-ce tendre, comme baiser ? Il lui rendit l'enfant. Quitta la pièce.

Souriant. Satisfait. Victorieux.

La noblesse des vainqueurs. Tête haute, corps droit et long, sourire à la con. Va-t'en, voleur.

Il était bon, le sourire, il est gentil, Joseph, il n'est pas ton ennemi, sors de ta folie.

Mon enfant adoré, c'est moi, tu sens que tu es de retour vers moi ? Pardon je tremble, pardon je pleure, j'ai si peur que tu ne m'aimes pas.

Mon Dieu, aucune mère ne doute de l'amour que lui porte son enfant. Surtout pas la mienne, alors que parfois, pourtant... Pourquoi moi je doute ? Dieu s'il te plaît, fais que mon fils ne réalise pas que je ne suis pas à la hauteur. Redonne-moi force et confiance, pas pour moi, moi on s'en fout, pour mon fils.

Rivka entra. Les contempla. Déclara que, vraiment, elle avait beau chercher, il n'y avait rien de plus émouvant que l'image d'un enfant au

sein de sa mère.

C'est vrai, Rivka, même quand il s'agit de moi ? C'est vrai qu'il a l'air bien à mon sein ? Embrasser les mains de Rivka. Baiser les pieds de Rivka. Dieu, merci pour Rivka. Mon enfant, tu vois, je suis une bonne maman, Rivka, elle trouve qu'il n'y a rien de plus émouvant que nous. Elle sait de quoi elle parle, Rivka.

Ne pas lui dire les doutes, à Rivka. Ne dire à personne. Faire semblant d'être forte. Confiante. Solide. À force, je le deviendrai.

Bien s'entraîner, avant l'arrivée de maman.

Joseph réclama moins d'être présent à chaque rot. Remarquait-il que Maryam en souffrait ? Désirait-il la ménager ? Ou était-il simplement pris par les préparatifs liés à la circoncision ? Maryam était soulagée. Et reconnaissante. Elle avait deux jours devant elle. Avant que le reste de la famille ne les rejoigne pour la Brit Milah.

Emmanuel et Rivka feraient office de grands-parents paternels, les parents de Joseph étant morts depuis longtemps. Ceux de Maryam devaient arriver d'un jour à l'autre, accompagnés de Léa et des enfants. Rivka s'était rendue au village, dire qu'ils attendaient de la visite à l'occasion d'une circoncision. Ils trouveraient la ferme facilement.

CHAPITRE III

MARYAM GUETTAIT LE BRUIT DU CHAR. Entre appréhension et impatience.

L'attroupement finit par arriver. Elle sortit. Après avoir posé l'enfant dans son berceau.

Mon Dieu, donne-moi de la force. Fais qu'Hannah m'aime en maman. Lui tendre les bras, lui sourire, elle m'aimera, tout ira bien.

Emmanuel et Joseph se trouvaient déjà sur la pas de la porte, sifflant, applaudissant Joachim qui dirigeait les mules. Maryam les rejoignit, les imita.

Courut à la rencontre de ses parents. Serra fort son père. Et sa mère. Qui la serrait en retour. Tout se passait bien.

Bonjour poli et peu chaleureux de Léa, *mais peu m'importe, maman m'a prise dans ses bras*. Les retrouvailles avec la petite Ariel, *ma petite Ariel*, réservées mais tendres. Un bonjour général et souriant, à l'adresse des autres enfants.

Pendant que Joseph retrouvait les siens, Maryam pressa ses parents jusqu'au berceau.

Tout va bien se passer.

– Regardez-moi cet ange de petit-fils que je vous ai fabriqué. Papa, regarde, tu ne lui trouves pas un air de toi, maman, tu ne trouves pas qu'il ressemble à papa ?

– Non absolument pas, répondit sèchement Hannah. Oh ! mais bonnnnjouuuuuur mon fils ! !

– Ton petit-fils, maman... *méchante maman*.

– Mon petit-fils, oui, mon petit-fils, je n'ai pas l'habitude, bonjour, que tu es beau, bienvenue sur cette terre, tu verras comme on va être bien tous les deux. Tu as de la chance, Maryam, s'il était né fille, tu aurais été jalouse, il est si beau.

– Mais comment pourrais-je être jalouse de mon enfant, ma chair,

maman ?

D'où te viennent des idées pareilles, maman ?

– Oh ! c'est une façon de parler, Maryam, où est ton sens de l'humour ? Je peux le prendre ?

– Plus tard, là il dort. Je te le donnerai lorsqu'il se réveillera.

Je ne veux pas te le donner. J'ai peur qu'il t'aime plus que moi. C'est moi qui suis jalouse de toi, toujours avec ton sourire étrange, on ne sait jamais s'il est gentil ou méchant, et tes yeux bleus qui transpercent les êtres, et ton pouvoir sur moi et papa et bientôt sur mon fils, je ne veux plus de ton pouvoir sur moi et mon enfant, je ne veux plus de ton charme qui opère et qui empêche le mien d'éclore, je suis une enfant dans l'ombre de sa mère quand tu es là, je n'ai jamais su être rien d'autre que ça. Je me sens si petite quand tu es là.

Hannah leva les yeux au ciel. Regarda Joachim pour chercher son soutien, comme elle faisait toujours lorsque Maryam l'énervait. Joachim réagissait rarement. Cette fois, il ne vit même pas l'air agacé de sa femme. Il regardait son petit-fils. Sa fille. Que ce regard était agréable.

– Que c'est beau, de voir notre enfant devenue maman, n'est-ce pas Hannah ?

Ne pas la regarder, ça va faire mal, regarder papa seulement, écouter papa seulement.

– Mais oui, Joachim, mais oui...

Comme s'il était un demeuré, comme s'il fallait être un demeuré pour être touché de me voir en maman.

Le bébé s'était réveillé.

Pas maintenant, mon ange, s'il te plaît, elle va vouloir te prendre.

Maryam s'approcha du berceau, souleva son petit et découvrit avec bonheur qu'il avait grand besoin d'être changé. L'odeur fit reculer Hannah. Joachim, lui, s'approcha pour regarder sa fille changer les langes du bébé, lui huiler les fesses.

– Regarde, chérie, on dirait qu'elle a fait ça toute sa vie, notre Maryam.

Merci papa...

« Chérie » leva une nouvelle fois les yeux au ciel.

– Enfin, Joachim, l'émotion te rend sénile, ce n'est quand même pas compliqué de changer un bébé.

Mais Maryam se sentait forte, son papa était derrière elle...

Elle proposa à Hannah de tenir l'enfant, avant de le nourrir.

Hannah s'exécuta. Le petit pleura.

Mon trésor, alors tu réalises qu'elle n'est pas moi, que c'est dans mes bras à moi que tu veux être ?

– Il doit avoir faim, ce petit. Tiens, ma chérie, reprends-le, nourris-le, c'est si beau une mère qui nourrit son enfant.

Maryam reprit son enfant, remercia sa maman.

Ma gentille petite maman.

Hannah restait, observait, complimentait, caressait la main de sa fille nourricière.

– Il a l'air si heureux de retrouver tes seins... As-tu assez de lait ? Moi, je n'en avais pas, j'en ai souffert. Très vite on a dû te donner du lait de chèvre, ou de chamelle, je ne me souviens plus. Ce n'était pas plus mal, ton père pouvait te nourrir aussi, on se partageait les nuits. On essayera le lait de chèvre, si jamais tes seins tarissent.

– Mais j'ai plein de lait, ça va très bien, coupa Maryam, plus sèchement qu'elle ne l'aurait souhaité.

Mon lait ne viendra pas à manquer. Mes seins resteront pleins aussi longtemps que je le voudrai, c'est moi qui le nourris, ni toi, ni une chèvre, ni une chamelle.

Boire et manger du fenouil, plein, pour que coule le lait, à flots.

L'enfant s'arrêta de téter. Hannah proposa de lui faire faire son rot.

Maryam lui céda son bébé.

Hannah caressa, massa, tapota le petit dos.

Hannah respira, embrassa, dévora son petit-fils.

Ses joues, son nez, sa bouche.

Pas la bouche ! La bouche, c'est à nous, rien qu'à nous, à mon enfant et à moi, pas à elle, mon Dieu aide-moi, dis-moi que ce n'est pas grave, enlève-moi ma jalousie, ma folie.

Lorsque Maryam reprit son petit, il sentait sa grand-mère. Un mélange d'huile de bergamote et de jasmin, que les Phéniciens apportaient chaque année à Nazareth. Et que Joachim se ruinait à acheter à son épouse.

Ton parfum de sorcière, si fort si cher, ton parfum comme si mon fils aussi était un homme à séduire. Ton parfum qui casse mon lien avec mon enfant. On était unis par l'odeur, celle de nouveau-né et de nouvelle maman. Celle du lait et celles des peaux. Je ne te laisserai pas défaire ce qui me relie à mon fils.

Mon Dieu, calme-moi, rassure-moi, pardonne-moi.

– Voilà, mes parents, je vais terminer de le nourrir au calme, je viens vous voir dès qu'il a fini de manger.

– Ah bon ? Eh bien, viens Joachim, puisqu'elle nous chasse.

Elle ne dit pas bien sûr « ma chérie, repose-toi ». Elle ne me donne pas de baiser sur le front, ni me félicite pour mon beau bébé. Elle part fâchée alors que je fais tout ce que je peux pour contenir sa haine. La mienne. Grimper sur le toit et sauter, me projeter contre un mur. M'écraser la tête.

Ils sortirent, laissant Maryam les yeux pleins de larmes, le ventre empli de rage, le cœur de tristesse.

Elle mouilla une serviette, la passa sur les joues, la bouche, le front, le nez, les paupières de son enfant. Le cou aussi. Enlever l'odeur, la trace d'Hannah.

– Viens mon trésor, viens contre moi.

Je ne veux pas retourner à Nazareth. Je ne peux pas avoir confiance quand elle est là. Je n'ai jamais pu.

Quelqu'un frappa.

– Oui ?

Joachim entra. Maryam sourit. Il venait la consoler.

Pas du tout.

– Maryam, sois un peu gentille avec ta mère, tu es tout ce qu'elle a.

– Mais, papa, c'est elle qui est méchante. Elle ne m'aime pas, elle ne m'aime plus, elle n'aime que mon enfant, elle aimerait qu'il soit sien.

– Mais que vas-tu chercher là ? Elle était si impatiente d'arriver, de voir son petit-fils, de te retrouver.

– Papa, laisse-moi, s'il te plaît, j'ai besoin d'être seule.

Non non, le rappeler, ne pas le laisser partir comme ça, il va trouver que Hannah a raison, ils vont être deux contre moi, je n'ai pas la force. Mon

*Dieu, pourquoi est-ce que ça se passe comme ça ?
Me jeter d'une falaise, m'ouvrir les veines.*

– Papa...

Trop tard. Joachim était loin. Et les autres arrivaient. Il fallait maintenant présenter l'enfant à ses frères et sœurs. Et à Léa.

Mon Dieu, ne les laisse pas m'atteindre.

Avant tu étais dans mon ventre. Ils mettaient la main dessus, ils voulaient voir si tu bougeais. Mais ça ne durait pas longtemps. Ils se lassaient d'attendre. Tu ne bougeais jamais lorsque leur main était sur mon ventre. Bien fait pour eux. Ils veulent toi sans moi, ils auraient aimé que je sois morte en te mettant au monde. Pour que tu sois comme eux. Orphelin. Mortes, Esther et moi. Et alors toi, leur frère pour de bon. Mais je suis là et ils n'arriveront pas à te prendre. Même maintenant que tu es dehors.

Je hais tout le monde, tellement je t'aime.

*Comment accepter que tu sois aimé de ceux qui ne m'aiment pas ?
Comment accepter que tu les aimes en retour ?*

J'y arriverai, mon Dieu, promis j'y arriverai. Je ne lui imposerai pas mes haines, je ne le forcerai pas à prendre parti, je n'exigerai pas qu'il soit solidaire. Je le laisserai suivre son propre chemin. Je ne serai pas comme maman.

Maman, elle avait peur de me perdre si je n'étais pas comme elle. Être de son côté toujours. La préférer à tous, toujours. Être son alliée. Son amour. Son esclave. Sinon, c'est que je ne l'aimais pas.

Je ne suis pas comme elle. N'est-ce pas, mon Dieu, que je ne suis pas comme elle ?

Ariel et Jacques accoururent vers Maryam, en riant, en criant son prénom. Son cœur se réchauffa d'un coup. Ariel enlaça ses jambes. Elle atteignait à peine le niveau de ses cuisses. Maryam se baissa pour la prendre dans ses bras, l'embrasser, la pencher au-dessus du berceau de son enfant. Jacques s'était déjà mis à chuchoter à l'oreille du bébé.

– Regardez comme il bouge la tête, il est sensible au son de vos voix, il vous cherche. Il ne peut pas encore bien vous voir, ses yeux sont tout neufs.

Maryam accrocha le regard des plus grands : Simon, Jude, José et Chochana. Elle leur proposa de venir voir l'enfant de plus près. « Plus tard » répondit Simon. La réponse valait apparemment pour les trois autres, qui n'ajoutèrent rien.

– Eh oui, ça ne va pas être facile, jeta Léa.

Maryam se découvrait une ennemie. Encore. La domestique de Joseph et Esther ne l'appréciait pas, et encore moins depuis qu'elle était mère. Léa n'aimait pas le dernier-né non plus. Elle aimait les autres, ceux qui n'étaient pas de Maryam.

Léa considérait Esther comme sa fille. Elle avait beaucoup souffert de son décès et rendu Joseph responsable de sa mort. Il l'avait épuisée à force de lui faire des enfants.

Elle ne devait pas comprendre qu'il ait remis ça avec Maryam. Ni connaître l'amour qui liait Maryam à Barabas.

Maryam était à bout de forces, de nerfs. Vivement que Rivka revienne du marché. Qu'elle puisse prendre sa main, lui sourire et lui parler tendrement. Elle regagna sa chambre. Il fallait qu'elle et son enfant se reposent.

– C'est fou ce qu'elle s'écoute quand même, crut-elle entendre Hannah dire à Joachim.

Maman, je viens d'accoucher. Sept jours seulement. Je dors par tranches de deux heures... et je t'emmerde.

Calme-toi, elle n'a pas dit ça du tout. Tiens bon, ce sont juste quelques jours. Trente. Jusqu'à la purification. Ensuite loin, Hannah et les autres. Et toi, trouve un moyen de ne pas repartir avec eux. De ne pas retourner à Nazareth.

Léa surgit dans la chambre avec Jacques et Ariel. Avait-elle demandé la permission d'entrer ?

– Venez voir votre petit frère, les enfants ! Il doit s'être réveillé.

Maryam les encouragea d'un sourire.

– Regardez, il a votre front, vos yeux, se réjouit Léa.

N'importe quoi, il n'a pas leurs yeux, d'abord ils sont fermés, ses yeux, qu'est-ce qu'elle en sait ?

– Voulez-vous le tenir dans vos bras ? ajouta Léa.

– Oh oui, répondirent les enfants.

– Dès qu'il se réveillera, vous pourrez le porter, promit Maryam.

– Pas besoin d'attendre, un bébé de cet âge, ça dort tout le temps.

Léa se penchait sur le berceau pour se saisir du petit.

Démon de femme. Elle veut me prendre mon fils, couper mon cordon. Grosse bouchère sanguinolente. Elle veut déchirer, arracher, dévorer, roter mon cordon, recracher les restes et les jeter aux chiens. Pendant que je meurs et qu'on m'enterre, que je fuis et qu'on me lapide, que j'oublie mon enfant, que je le laisse entre ses mains. Elle n'y arrivera pas.

Ni Hannah. Ni Léa. Ni personne.

– Assieds-toi, Ariel. Ensuite, ce sera au tour de Jacques.

Maryam laissa faire. Elle avait peut-être raison, Léa, son enfant ne se réveillerait pas. Son enfant dans les bras d'Ariel, puis Jacques.

– Comme ça, très bien, encourageait Léa.

– Oui, mais fais juste attention à sa tête. Tu vois, il faut toujours la soutenir, comme ça, ma chérie, mets ta main dessous, elle ne tient pas encore toute seule et ça peut être dangereux, s'inquiétait Maryam.

– Allez, à toi maintenant, Jacques. Vous savez, les enfants, Maryam n'a pas confiance. Les jeunes mamans croient être les seules à pouvoir s'occuper de leur bébé. Vous verrez, ça lui passera. Tiens, Jacques, prends ton petit frère.

– J'ai confiance en vous, les enfants, et je suis très heureuse que mon petit ait de grands frères et sœurs comme vous, mais juste, la tête, il faut être très vigilant, Jacques, non pas comme ça, regarde, mets ton bras dessous.

– Oh là là ! soupira Léa, allez venez, les petits, on va rejoindre les autres.

– « Oh là là ! » quoi, Léa ?... Merci pour la visite, les enfants, vous revenez quand vous voulez.

Saleté de domestique.

Oh Dieu ! je n'y arriverai jamais, il y en a bien une qui va réussir à m'achever. À me faire pleurer. Crier. Elles diront que j'ai besoin de repos. Que ça arrive à certaines jeunes mamans, de devenir folles en accouchant. Je deviens haineuse, mauvaise. Elles m'isoleront. Me prendront mon enfant. Lui donneront du lait de chèvre. Jusqu'à ce qu'il m'oublie. Ne me reconnaisse plus. Hannah l'appellera « mon fils », il lui dira maman. Mon Dieu, ne me laisse pas faiblir, ne les laisse pas me le prendre.

Léa revint brusquement avec Ariel. Non non, elle ne frappait toujours pas. Elle approcha la petite fille du lit, prit la main de Maryam, la mit sur le front d'Ariel.

– Elle est brûlante, tu ne trouves pas ? Et ses yeux, regarde comme ils sont brillants. Le voyage l'a rendue malade, ah si ça n'avait tenu qu'à moi, on ne serait jamais venus. Il aurait été bien assez tôt de vous retrouver après la purification, ils en ont vu d'autres, des circoncisions.

Léa repartit sans attendre le verdict de Maryam.

Léa criminelle, Ariel pestiférée. Ariel et sa fièvre contagieuse qui se dégage de son corps assassin. Ariel forcée par Léa à prendre mon enfant dans ses bras malades. Ariel que j'ai serrée contre moi. Si jamais j'attrape

cette fièvre, comment je vais faire pour m'occuper de mon enfant ? Léa et Hannah ne me laisseront pas, diront qu'il faut éviter ma maladie à mon bébé, ne pas le serrer, ne pas le toucher, couvrir ma bouche, mon nez. On ne lui a rien dit, à Ariel, personne ne l'a empêchée de nous toucher, mon bébé et moi. Et mon lait, si je tombe malade ? Et si je ne peux plus te nourrir ? Dieu, protège-nous, c'est ton fils aussi, tu l'aimes, tu ne vas pas le priver de sa maman, n'est-ce pas ? Bien sûr que non, c'est ton fils, merci mon Dieu, j'ai failli oublier.

On frappa. C'était Hannah.

– Ça va, ma chérie ?

Oh oui, maman, ça va quand tu me demandes ça comme ça.

– Dis-moi, j'ai vu qu'elle entraît sans frapper, Léa, elle ne manque pas d'air, cette grosse paysanne, fit Hannah.

– Ah, tu as remarqué ? Elle fait tout pour me faire enrager.

Hannah détestait Léa. Qui le lui rendait bien. Hannah était belle, soignée, délicate. Elle répugnait à utiliser ses mains, surtout pour travailler la terre. Léa était grosse et rouge, elle parlait rudement et était toujours à la tâche. On ne lui connaissait aucune coquetterie, et Maryam ne lui avait jamais vu que deux tuniques râpées.

Maryam ne détestait pas Léa. Pas vraiment. Mais c'était si bon de pouvoir retrouver sa mère dans une haine commune.

Elle m'aime tant quand je reste dans son sillage. D'accord, maman.

– J'espère que notre bébé ne l'aimera pas non plus, fit Hannah. Tu crois qu'il l'aimera ? Elle sait y faire avec les enfants. Elle va se battre pour être sa préférée, cette garce. Maryam ma chérie, ne le laisse jamais la considérer comme sa grand-mère, c'est moi sa grand-mère, la seule, nous sommes bien d'accord ?

– Oui, maman, ne t'inquiète pas. Léa n'est pas meilleure que toi et elle n'est pas sa grand-mère. Ton petit-fils te préférera, ça ne fait aucun doute.

Pauvre maman, pourquoi doutes-tu toujours autant ? Pourquoi veux-tu toujours être la seule ? Tu n'as pas besoin d'être la seule pour être notre préférée à papa et moi. Ne l'as-tu jamais compris ?

Tiens, reprends ma main, serre-la, à toi maintenant de me rassurer.

– Maman, je ne vais pas attraper la fièvre d'Ariel, n'est ce pas ? J'ai peur, il est si petit. S'il tombe malade. Ou moi, et que mon lait n'est

plus bon. Et que je ne peux plus le nourrir ?

– Enfin Maryam, et alors ? Si tu tombes malade, il ne t'approche pas pendant quelques jours et on s'en occupe. Cette ferme ne manque pas de lait. Ton petit s'y fera très vite.

Ce n'est pas ce que je voulais entendre. Ce n'est jamais ce que je veux entendre. Moi, je te dis toujours ce que tu veux entendre.

Je ne tomberai pas malade. Il ne boira pas du lait de chèvre dans tes bras, tu ne me remplaceras pas.

Au début, les mamans et leur enfant ne tombent pas malades. Ils n'attrapent rien. Ils résistent à tout. C'est ça que je voulais entendre.

Au début, les mamans et les enfants ne tombent pas malades. C'est vrai même si tu ne me le dis pas.

– Moi, quand j'ai accouché de toi, j'étais pleine de fièvre. Je t'ai à peine vue pendant trois jours. Et je n'ai pas pu te nourrir, mes seins ne voulaient rien savoir, se souvint Hannah. Si tu savais comme je m'en suis voulu.

Le lien ne s'est pas fait. Le lien s'est mal fait.

– Il ne faut pas, maman, ce n'est pas grave du tout.

– Ma chérie, ce n'était pas par manque d'amour, sois en sûre. J'étais folle de joie de t'avoir.

– Mais je sais bien, ma petite maman.

*

Sortir de ce lit, de cette chambre, respirer un autre air. Ne plus se laisser piéger par la haine et la peur.

Maryam décida de se lever. Se vêtir. Se diriger vers la pièce commune. Il fallait confier son enfant aux femmes. Un petit moment. Se prouver qu'elle pouvait vivre sans Yechoua.

À Rivka, je ne peux pas. Maman m'en voudrait trop. Je préférerais laisser mon petit à Rivka, j'aurais moins peur.

Avoir confiance. Remettre ton petit à ta mère, à sa grand-mère, c'est beau, c'est naturel, tout va bien.

À Hannah, pas à Rivka. Pour ménager Hannah, comme toujours. Lui faire plaisir, parce que je l'aime.

Parce qu'elle me fait peur. Je suis une toute petite enfant qui a peur de sa maman, de la décevoir, la fâcher, la blesser.

Confier mon enfant à ma mère. Et n'être plus rien. Ni maman ni enfant ni femme. Ma maman en maman de mon enfant. Et moi rien.

J'aimerais tant éprouver autre chose. Être droite et belle de confiance en moi.

Rebrousser chemin. Ne pas donner mon enfant à maman. Me dévêtir. Ne pas sortir. Retourner au lit. Rester contre mon bébé.

Trop tard. Elles t'ont vues. Elles sont ensemble. Rivka est là. Elle s'en occupera aussi. Hannah ne pourra pas faire sa magie pour voler ton enfant. Hannah ne fait pas de magie. Tu délirés. Hannah n'a rien que tu n'as pas. Ça ira. Tu es forte. Tu n'es plus une enfant.

Maryam livra son petit. Passa prendre des nouvelles d'Ariel. Embrassa sa belle-fille et quitta la ferme (après s'être rincé les mains et la bouche).

Marcher. La marche, c'était comme le sommeil, il lui fallait sa dose.

Sinon mon esprit s'emballa, s'embrase. Alors que tout va bien.

Marcher. Respirer, écouter, goûter.

La campagne était fraîche et dégagée.

Maryam alla jusqu'au grand cèdre, s'assit sur la pierre qu'Emmanuel avait placée au-dessous. Elle inspira profondément.

Il y avait l'odeur de l'hiver, la lumière du soleil, le bruit des branches s'étirant sous la chaleur après les nuits glacées. Il y avait Joachim, son cher père. Tendre. Taquin. Tempérant. Et sa petite maman, le contraire : excessive, passionnée, redoutable parfois. Mais dévouée. Rivka, et ses mains rêches et généreuses. Le rire des enfants de Joseph. Le sourire d'Ariel. *Pardon ma princesse, je te néglige un peu.* Il y avait Barabas, qui réapparaîtrait. Le bonheur de se faire belle pour son homme. Le bonheur d'être belle et d'avoir de longs cheveux qui caressent le dos. Il y avait le feu qui brûlait dans la maison, l'eau chauffée pour le bain. Le goût du pain. Du raisin, du fromage. Ce n'était pas la merveilleuse odeur de caillé qui se dégageait des plis du cou de son enfant. Ni celle, chaude et caramélisée, de son haleine. Ni celle encore, divinement aigre, retenue entre ses doigts de pied. Ces odeurs-là, elles étaient meilleures que tout. Mais il y avait le reste, qui valait aussi le détour.

Voilà, ça va mieux, maintenant rentrer. Retrouver les plis de son cou, de ses genoux, de ses aisselles, écarter les plis, y plonger le nez, y passer un doigt, sentir le doigt tant que l'odeur s'y accroche.

Il faut y aller petit à petit. Demain j'essaierai de partir plus longtemps. Ou après-demain. Maintenant retrouver mon fils.

Maryam courait à travers champs, riant et criant. « J'arrive, mon amour, j'arrive ! »

À temps pour le repas de l'enfant.

– Il ouvre à peine les yeux, nota Rivka, à croire que vous ne faites vraiment qu'un.

– Oh ! Rivka quel bonheur que tu sois là !

Hannah et elle faisaient connaissance, près du feu. Le petit gigotait dans son berceau.

Tu vois, tout va bien, il est là, il t'attend, vous ne faites qu'un, a dit Rivka, il t'a sentie arriver, il a ouvert les yeux, tu lui as manqué.

– Je viens de le reposer dans son berceau, dévoila Hannah. Il a dormi tout le long dans mes bras.

– C'est si bon, n'est-ce pas ?

Je ne suis pas jalouse, il n'a qu'une mère et c'est moi, elle ne peut pas m'enlever ça. Même s'il était bien dans ses bras.

– Oh oui, si tu savais !

Mais je sais, puisque c'est mon fils, puisqu'il dort sur moi depuis qu'il est né. Maman, est-ce juste de la maladresse quand tu parles ?

Ne pas la haïr. Ne pas souffrir. Penser à un bon souvenir. Vite trouver un bon souvenir.

Lorsque j'étais malade, elle me frottait la nuque et le dos avec de l'huile de thym. Elle me disait de faire « ah » longtemps, et elle frottait fort. Ma voix tremblait. Ça nous faisait rire.

Ensuite elle s'arrêtait de masser. Nouait un foulard autour de mon cou. Me faisait une tisane et me racontait une histoire.

Mon Dieu, merci.

– Viens, mon bonheur, fit Maryam à l'endroit de son enfant, le saisissant dans son berceau.

Il se blottit contre elle, serra ses petits poings et commença à suçoter son cou.

– Oh ! c'est si beau lorsqu'il fait ça, il n'a pas arrêté tout à l'heure avec moi, commenta Hannah.

– Ah ! avec toi aussi, il fait ça ?

Tais-toi, idiot.

– Mais oui. Tu sais, toi ou moi, Rivka ou Léa, il ne fait pas encore la différence, il est bien partout où il peut se blottir, où il y a de l'amour à prendre.

– Ah ! je ne crois pas, intervient tendrement Rivka, il sait déjà très

bien qui est sa maman.

Merci, Rivka, merci, je t'aime.

Maryam embrassa la main de Rivka. Un remerciement silencieux, reconnaissant.

– Que c'est beau, un enfant dans les bras de sa maman, n'est-ce pas Rivka ? demanda Hannah.

C'est ça, brouille les pistes. Elle n'est pas dupe de toute façon.

Tais-toi, tu recommences à être folle, Hannah t'aime, elle trouve beau ton enfant dans tes bras, merci maman, tais-toi Maryam.

Autour d'elles, Joseph s'affairait. Il décorait la chambre et le séjour des rouleaux de la Loi empruntés à la synagogue de Bethléem. Il en avait trouvé de gais et colorés. La cérémonie de la circoncision n'en serait que plus belle.

CHAPITRE IV

À PEINE L'AUBE LEVÉE, Maryam chargea Joseph de réveiller ceux qui ne l'étaient pas d'eux-mêmes. Allez allez, c'est l'heure de la Brit Milah !

Toute la famille était réunie dans la salle principale. Maryam serrait la main de Hannah. Debout contre elle : Ariel, qui avait quitté Léa pour venir près de sa belle-maman. Maryam caressa les longs cheveux de la petite fille.

– Il paraît que ça ne fait pas mal, lui dit-elle, comme pour se rassurer elle-même.

– En tout cas, moi je suis contente de ne pas avoir de zizi, répondit Ariel, égayant l'assemblée.

– Moi aussi, lui chuchota Maryam à l'oreille.

Elle vit arriver son fils entièrement nu. Couché sur une planche de bois, il suçotait tranquillement ses doigts. Joachim tenait la planche des deux mains. Regardait droit devant lui. Il détourna rapidement le regard pour faire un clin d'œil à sa fille. Maryam sourit. Elle était heureuse.

Mais quand avait-elle changé les langes de son enfant pour la dernière fois ?

Il y a moins d'une heure, et je ne l'ai plus nourri depuis son dernier pipi, ça ne risque rien.

Le grand-père plaça la planche sur la table, devant le couteau brillant et tranchant d'Emmanuel, qui attendait de servir une nouvelle fois. La mission revenait à Joseph. « Fais-vite, pendant qu'il est calme », conseilla Joachim. Il s'était assis et tenait son petit-fils entre ses genoux.

Il en est à sa cinquième circoncision, tout se passera bien.

– Papa, toi aussi reste calme, s'inquiéta Maryam.

Son père bougeait sur sa chaise, espérant trouver la position optimale pour son petit-fils allongé sur le dos. Joseph récita une bénédiction. Et passa aux détails pratiques, à l'aise et sûr de lui.

– Joachim, tiens son sexe par la peau, tire-la bien vers le haut,

ordonna-il.

Et ce fut fait.

Le temps que Maryam rouvre les yeux, le petit prépuce avait été tranché. Et gisait dans la coupe prévue à cet effet. Joseph arrosa l'organe blessé avec de l'eau de vie. Joachim en réclama pour sa gorge. Ça ne fit pas rire Joseph : l'enfant hurlait, et il avait encore du travail. Maryam laissa échapper un éclat de rire. L'émotion. Le soulagement. La fierté. Joseph remercia solennellement l'Éternel de lui avoir permis de faire entrer un nouveau membre dans l'alliance d'Abraham. Mais il dut alléger la lecture de Psaumes. Le bébé, qui avait pourtant retrouvé les bras de sa maman, n'arrêtait pas de crier.

Joseph procéda à l'imposition du nom.

– Le Ciel m'a mis dans la bouche le prénom de Yechoua, qui est celui qui convient à ton âme.

Maryam entendait pour la première fois publiquement le nom de son enfant.

Yechoua...

Yechoua mon amour, ton merveilleux prénom qu'on a maintenu secret si longtemps, je peux enfin le prononcer.

– C'était douloureux, n'est-ce pas mon tout petit ?

Maryam pleurait avec son enfant. Riait avec son papa.

Ses yeux se posèrent sur le tissu imbibé de sang, échoué sur la table. Son corps se glaça.

Mon Dieu, c'est celui-là le sang versé en signe de son alliance avec toi. Celui-là et aucun autre, n'est-ce pas ?

Elle chassa un sombre pressentiment. Chercha les yeux de Hannah, qui lui sourit tendrement, complice, rassurante. Tout allait bien.

– Chantons ! proposa Maryam.

Les enfants de Joseph connaissaient par cœur les poésies de circonstance. Ils étaient ravis de les entonner. Les grands changeaient les paroles, pouffaient de rire et se reprenaient. Ils ressemblaient à une famille heureuse.

Maryam s'absenta pour aller faire le pansement de son Yechoua. Lui mettre des langes. Le vêtir chaudement. Le petit s'était remis à hurler après une brève accalmie. Il avait fait pipi. Ça brûlait. Maryam nettoya la plaie en tamponnant délicatement le petit sexe. Rivka l'aida à appliquer l'huile cicatrisante. La même qu'elle avait donnée à Maryam au lendemain de l'accouchement.

– Nourris-le à table avec nous, proposa Hannah. On te cachera dans un grand châte.

Les enfants aidaient Rivka et Léa à disposer la nourriture. Pigeons, poisson et même mouton, sauterelles, gâteaux sucrés et salés, salades, beignets au miel, bonbons parfumés à la rose et au jasmin, il y en avait pour une vingtaine de personnes au moins.

Hannah remplit une assiette pour sa fille. Tout ce que Maryam préférait s'y trouvait. Dans les bonnes proportions : un peu de mouton, quelques sauterelles, beaucoup de salade et un généreux morceau de pain au cumin. Elle la connaissait bien.

J'aime tellement quand tu te comportes en maman.

Les enfants firent une ronde autour de leur petit frère et de Maryam, en entonnant encore quelques chansons, qui celles-ci ne se rapportaient pas à la Brit Milah. Qu'importe, elles étaient gaies et entraînantes. Maryam se leva pour danser avec son fils. Il s'était endormi, malgré la musique, la danse et les rires. Quand elle revint après l'avoir couché, les enfants étaient sortis jouer. Hannah s'était retirée, elle avait mal à la tête. Maryam put profiter de son papa. Ils parlèrent de Barabas. Tout bas. C'est à lui que Maryam pensait quand Yechoua n'occupait pas tout son esprit.

– Papa, crois-tu qu'il y ait une chance que Barabas soit encore en vie ?

– Une toute petite, ma fille, mais à agoniser dans une prison sordide. Maryam, rien n'est pire que l'attente. Vis ton destin, ne reste pas dans le passé. Tu n'es pas née pour attendre le retour d'un homme. Ne voulais-tu pas changer le monde ? Voir les pauvres se relever, les femmes être libres, les hommes cesser de s'entretuer ?

– Si. Mais tu sais, depuis que Yechoua est né, plus rien d'autre ne compte que lui, ses repas, son sommeil. A-t-il chaud, froid, besoin d'être changé, embrassé, cajolé ? M'aime-t-il ? Suis-je importante à ses yeux ? Je n'ai plus confiance en rien. Je ne parviens plus à m'élever.

– Il n'a que huit jours, ma fille. Toutes les mères passent par là. Ce qui compte, c'est de ne pas t'oublier trop longtemps. Ni tes idées. Yechoua est là pour apprendre de toi. Souviens-toi de tout ce que tu voulais lui enseigner, quand tu le réclamais à Dieu, quand tu le concevais avec Barabas. Qui n'était pas ton mari, à peine ton fiancé.

– Oh ! papa, ne recommence pas tes reproches, je t'en prie.

– D'accord, mais tu aurais pu attendre un peu.

– Justement non, Barabas a été fait prisonnier immédiatement après, je te rappelle.

– Admettons. Revenons à ton fils : pour l'instant, il a besoin de tout

ce que tu lui donnes. Ensuite, vous vous laisserez un peu d'air.

– Mais papa... J'étais gaie, aimante et optimiste avant. Je ne le suis plus. J'ai peur de tous ceux qui approchent mon fils. Qu'ils lui fassent du mal. Qu'ils lui transmettent des maladies. Qu'ils me l'enlèvent, surtout. J'ai peur, si peur qu'ils s'approprient Yechoua. Surtout maman. Elle a aussi tellement rêvé de sa naissance. Elle a tant voulu, comme moi, avec moi, qu'il incarne le changement, qu'il éclaire les hommes. Maintenant, je regrette de l'avoir liée à mes espoirs. Je sais qu'elle continue à penser à l'ange qui me l'a annoncé. Qu'elle persiste à rêver d'un grand destin pour Yechoua. Moi plus. Je veux juste qu'il soit heureux, qu'il choisisse lui-même son chemin. Je ne sais pas si j'aime qu'il s'appelle Yechoua, le « sauveur ». Maman doit adorer, trouver que c'est un signe de plus. Moi, j'en ai un peu peur, de ce prénom. Yechoua n'appartient ni à Dieu, ni à l'ange, ni aux hommes, ni à maman, ni même à moi.

– S'il a ton caractère, c'est sûr qu'il ne se laissera influencer par personne, et qu'il sera son seul maître, déclara tendrement Joachim.

– Sérieusement papa, il faut qu'on le laisse choisir son destin.

– Mais bien sûr, ma fille. Tu verras, comme la plupart des hommes, il n'aura que faire de vos intuitions de femme. Ce sont des choses qui nous dépassent. Laisse faire le temps, tout ira bien.

– Quand tu parles comme ça, j'ignore si je t'en veux ou si ça me soulage...

– Allez Maryam, ma chérie, ma sensible, détends-toi.

– Je vais essayer. Mais maman prend tellement de place, aide-moi à lui mettre quelques limites, comme tu sais le faire.

– Ah, ta mère et toi ! Je ne comprendrai jamais rien à votre amour. Elle a sa place et tu as la tienne. Où est le problème ?

– Nulle part, papa, laisse tomber.

– Bien. Viens boire un verre de vin, ça te redonnera le sourire et la légèreté qui te manquait.

Joachim rejoignit les hommes. Maryam demanda à Rivka si elle avait encore besoin d'elle.

– Bien sûr que non, va retrouver ton enfant.

Rivka, prends-moi dans tes bras, dis-moi que ça va aller, que Yechoua aura la vie qu'il voudra, que personne ne décidera pour lui. Je me sens si seule.

Aller vers maman. « Mais enfin, chérie, ton fils ne t'appartient pas, il appartient à Dieu, un ange ne vient pas à toutes les mères, Yechoua est le sauveur qu'on attendait, il va faire de grandes choses, bien plus grandes que de rester auprès de sa mère. » Non, pas vers Hannah.

Maryam prit congé d'un baiser. Rivka lui pressa affectueusement

l'épaule. Ça suffit à l'apaiser à nouveau.

Maintenant Yechoua. Vite ! Quand Maryam arriva dans la chambre, son petit avait les yeux ouverts.

– Mon tout petit amour, enfin seuls, comment ça va, ce bobo ? Viens là que je regarde.

Les langes étaient humides. Mais Yechoua ne se plaignait pas. Maryam changea le pansement, le rhabilla, s'allongea sur le lit. Et il fut temps de le nourrir à nouveau. De retrouver cette petite bouche avide de lait. Et le sentiment que son enfant n'appartenait qu'à elle, n'était lié qu'à elle.

Même s'il s'appelait Yechoua, que ce prénom était devenu public et qu'il signifiait le sauveur.

CHAPITRE V

*A*PPRENDRE À TE PARTAGER. *Mon amour. Apprendre à te partager. Ça ira. J'y arriverai, il n'y a pas de raison. J'aime tout le monde, tout le monde m'aime, on s'aime tous, tout va bien.*

Maryam comptait : vingt jours que Yechoua était né. Elle le regardait dormir sur elle. Tentait de l'imiter. Respirait ses cheveux. Comptait à nouveau. Oui, vingt.

La porte s'ouvrit. Joseph entra prendre son manteau, suivi de Simon et Jude. Pas un regard pour Maryam. Pas un mot d'excuse pour pénétrer dans la pièce sans prévenir. Ils firent en revanche quelques papouilles à Yechoua.

Pour avoir accès à lui, vous devez passer par moi. On ne va pas l'un sans l'autre. Je ne vous laisserai pas me nier. Il n'est pas né de rien. Je suis là. Vous ne pouvez pas l'aimer si vous ne m'aimez pas.

Maryam exigea qu'ils ressortent. Demandent l'autorisation d'entrer. Simon et Jude refusèrent de se prêter au jeu. Restèrent dehors, signifiant à leur père qu'ils l'attendaient de l'autre côté de la porte. Joseph regarda Maryam, interrogateur.

– Mais oui, mon cher, j'ai le droit de me mettre en colère. Quand allez-vous comprendre que je refuse de partager mon intimité à chaque instant avec des gens qui ont choisi de me mépriser.

– Maryam, ce sont encore des enfants.

– Non. Presque plus. Et quand bien même, raison de plus pour leur apprendre à se comporter correctement.

S'ils pouvaient ne pas exister. Eux qui ne sont pas de moi. Pas le même sang. Pas la même odeur. Ma famille, c'est Barabas, notre fils et moi. Pas eux.

Mon tout petit, pardonne-moi. Je n'y arrive pas.

Si seulement je pouvais redevenir meilleure. C'était facile d'être bonne quand rien ne comptait vraiment.

J'ai perdu Barabas mais je te savais dans mon ventre. Il est là aussi, en toi, en nous. Mais toi... personne ne te remplacera jamais. Comment

accepter de te perdre ?

Tu vas grandir, aller vers ton destin. Et je n'aurai même plus le droit de te regarder vivre. Ou de loin. Comme les autres. Ce sera tout, un jour...

Si ton papa était là, je le supplierais de me faire un autre enfant. Pour en aimer un autre autant que toi. Pour me consoler avec l'un des absences de l'autre.

Aimer deux enfants à la folie, c'est mieux que d'en aimer un seul.

Barabas ne reviendra pas.

Mon fils. C'est moi qu'il faut que je réapprenne à aimer autant que toi.

La porte à nouveau. C'était Léa, qui voulait savoir si Ariel pouvait rester avec Maryam. Elle avait une nouvelle poussée de fièvre.

– Non, Ariel mon ange, ce n'est pas possible, ton petit frère est fragile, il est encore tout bébé. Va dans ton lit, je viendrai près de toi dans un moment.

– Oh ! cette peur qu'on fasse du mal à son enfant ! railla Léa en emmenant Ariel.

Me lever. La forcer à se retourner. Décrocher sa mâchoire.

Grosse paysanne épaisse et rouge, incarnation de la bêtise et de la méchanceté. Puisse la terre s'ouvrir et t'engloutir. Puisse les vers te ronger et l'obscurité te recouvrir à jamais...

Maman, viens, que je te confie à quel point je les déteste. Viens en rire avec moi et me dire que tu me comprends. Non. Tu déclarerais « Prends Ariel dans ton lit. Tombe malade, pendant que je m'occupe du petit ».

Dieu ! Dieu, combien de temps encore, la haine et la peur ? N'y a-t-il rien d'autre pour venir à bout de la leur ?

Maryam alla voir Ariel. La fièvre baissait, les lèvres étaient moins sèches, les mains moins glacées. Elle caressa le petit visage calme qui semblait dormir. Ariel lui enserra la taille.

– Reste un petit moment.

– Mais oui, ma chérie, je reste, rends-toi.

Maryam s'agenouilla près du lit, lui caressa les cheveux, comme aimait Ariel. Bien sûr que si, elle était encore capable d'amour.

*

Le soir, Joseph se couchait tard. Maryam faisait tout pour s'endormir avant. Souvent sans succès. Elle l'entendait tituber jusqu'au lit. Il buvait de plus en plus. Maryam fermait les yeux, mais son corps se crispait. Ses mâchoires se serraient. Sa respiration la trahissait. Ce n'était pas celle d'une dormeuse. Joseph se laissait tomber sur le lit. Tirait la couverture à lui, laissant Maryam découverte. Se raclait la

gorge, reniflait bruyamment, pétait, toussait.

Maryam ne voulait pas de lui. Il la punissait. Elle tenait bon, ne bougeait pas, ne protestait pas. Puis venaient les ronflements, le sommeil profond. Maryam reprenait un peu de couverture. Elle pouvait s'endormir tranquille.

Mais son souffle, sa respiration, ses ronflements de vieillard aviné... Dieu, aide-moi à ne pas l'entendre, le sentir. Il faut que je dorme, que je sois en forme pour mon fils.

Plus tard, lorsque Joseph émergeait de son premier sommeil, il se frottait à elle. Maryam le repoussait. Ils en restaient là.

Mais pas cette nuit. Il avait trop bu. Il s'était disputé avec Joachim...

Il n'a pas d'excuse.

Il s'était affalé sur le lit. Il avait juré, reniflé, toussé. Mais les ronflements n'étaient pas venus. Il avait tiré la couverture à lui, plus fort que d'habitude. Défait son pantalon.

Il se déshabille, tout simplement.

Il avait soulevé la tunique de Maryam.

Elle avait rouvert les yeux. Tenté de le repousser. Griffé, frappé. Joseph lui avait immobilisé les bras. Il lui restait les jambes. Les serrer, les tordre, ne pas le laisser les écarter.

– Non, Joseph, non, je t'en supplie.

– Si. Ce soir, tu vas me donner ce que tu me dois. Tu vas arrêter de croire que c'est toi qui dictes la marche du monde.

Mon Dieu, pourquoi le laisses-tu faire ?

D'où sortait-il cette force ? Les jambes de Maryam cessèrent de combattre. Elles tremblaient, mais les muscles restaient paralysés.

Maryam laissa jaillir un long râle de dégoût et de résignation. De douleur.

Personne ne vint.

Ni Joachim. Ni Hannah.

Et Maryam se tut.

Il ne fallait pas réveiller l'enfant. Il fallait attendre que ça passe. Ce serait l'unique fois.

Ne pas bouger, ça va passer. Ne pas bouger, ça risquerait de lui plaire.

Le laisser entrer et sortir comme dans une morte. Ne pas le regarder, ne pas bouger, Barabas mon amour, pourquoi n'es-tu pas là ?

– Non ! Pas les seins ! Joseph, je t'en supplie, pas mes seins.

Ils étaient à son enfant. La bouche de Joseph, sa langue, là où son enfant se nourrissait, ce n'était pas possible. Joseph recula. Il avait terminé, de toute façon.

Voilà. Voilà, ma petite Maryam, c'est fini. Plus jamais.

Joseph se retira. Maryam se leva. Pliée en deux. Tremblante.

Se redresser pour sortir de la pièce, traverser la maison, Rivka et Emmanuel veillaient tard. Marcher droite jusqu'à la cour, jusqu'au bassin.

Debout et droite.

Maryam ne le put.

Elle resta tête baissée. Dos courbé. Pour traverser la maison.

Ses hôtes ne dirent rien. Rivka, peut-être, essaya de venir réconforter Maryam. Il lui sembla entendre Rivka. Mais Emmanuel l'avait fait taire. Peut-être.

Les autres dormaient. Ou faisaient semblant.

*

Dans la cour, Maryam serre les dents. Yeux grand ouverts. Il reste de l'eau dans la jarre. Pas assez. Elle en fait couler un peu entre ses jambes. Enfonce les doigts. Il faut tout faire ressortir. Rincer les doigts. Du savon. Sur ses mains. Son sexe. De l'eau encore. Les doigts encore. Gratter. Pousser. Rien ne restera de Joseph en elle. Elle recommence. Encore une fois. Avec beaucoup de savon. Encore une fois. Il n'y a plus d'eau.

*

Joseph dort. Sur le dos. Bouche ouverte. Il ne s'est pas rhabillé. Il ronfle. Sa jambe droite pend hors du lit. Son sexe est découvert. Maryam est de retour dans la chambre à coucher. Joseph dort profondément.

Il m'a salie, souillée, et il dort et il ronfle, mon Dieu, comment un homme qui force une femme peut-il dormir ensuite ?

Les larmes, alors, enfin. Jusqu'à ce que la nuit soit moins noire. Jusqu'à ce que Yechoua se réveille. Enfin être consolée. Retrouver

l'amour. Maryam approche ses lèvres. L'enfant les suce un moment. Elle sourit.

– Merci, mon fils, maintenant tiens, c'est là, ce que tu cherches. L'enfant tête, et serre l'autre sein de sa toute petite main.

*

Il faut que je parte. Les enfants ont Léa. Et Joseph peut crever. Ce n'est pas ma vie. Partir. Alors, je pourrai les aimer à nouveau. Comme avant.

Partir. Rien que nous deux. Sans Joseph. Sans papa. Sans maman. Sans Léa. Qu'en penses-tu, mon amour de petit ? Quitter Bethléem, ne pas retourner à Nazareth. Aller là où on ne nous connaît pas. Où on pourra s'inventer.

Maryam ne savait ni où ni quand. Mais c'était pour bientôt. Et l'idée lui redonnait des forces.

– Ma pauvre chérie, comment ça va ? C'est si terrible de devoir se donner à un homme qu'on n'aime pas. Oh ! Je suis désolée que toi aussi tu doives en passer par là. Hélas, c'est notre fardeau de femme. Tu veux que je te fasse une tisane ? Une de celles qui calment les nerfs ? Que je t'amène du gâteau, des fruits ? Ma pauvre petite chérie. Il ne recommencera plus avant un moment. Il est vieux lui aussi. Tu es tranquille pour quelques jours.

Oui, maman, on porte le même fardeau. On vit la même chose. On se comprend, on s'aime.

Pauvre maman. Je ne vais pas revivre ta vie. Et je t'aimerai d'autant plus.

Loin, maman. Loin.

– Maman, tiens, prends Yechoua. Il vient de manger. Mets-le près de Rivka et de toi. J'ai besoin de me reposer.

– Oui bien sûr, ma chérie. Je te réveille quand il a faim.

Mais d'abord prends-moi dans tes bras, ne parle pas, serre-moi encore un peu, merci petite maman.

*

La purification de Maryam touchait à sa fin.

Quarante jours d'impureté... Quatre-vingts, si tu avais été une fille. Comme si ça rendait moins pure que d'avoir un garçon.

Elle allait quitter Rivka et Bethléem. Et retourner au temple de Jérusalem. Présenter son enfant à Dieu. Ce serait son premier voyage avec son fils. Ensuite ils repartiraient.

Ne pas revenir à Nazareth. Dieu, aide-moi à trouver le moyen de les quitter. De réduire ma famille à son plus pur noyau. Mon enfant et moi.

Mon fils, j'affinerai mes pensées, j'interrogerai mes actes, je pèserai mes mots. Je t'aiderai à faire ton bonheur, à trouver ton chemin. Je t'aimerai autant qu'il est possible d'aimer.

D'ici là, Maryam se lançait un défi quotidien. Se retrouver. Accepter que d'autres s'occupent de Yechoua.

Elle partait en promenade sans son fils. Se détendait dans l'eau. Pendant que Rivka, Hannah ou Joachim prenaient soin du petit.

Vint le tour de Léa. Maryam faisait un geste. Léa outrepassa ses droits.

– Qui veut porter le petit frère ? lança-t-elle.

Maryam venait d'entrer dans son bain. Elle avait fait chauffer l'eau sur le feu, l'avait versée bouillante dans le bassin d'eau tiédie par le soleil. Elle se réjouissait de ce moment de détente.

Mais « qui veut porter le petit frère » lança Léa...

– Moi, moi, moi !

Oh non ! pas tous en même temps. Ils ne vont pas faire attention, elle va faire exprès de ne pas les surveiller.

Maryam enfouit la tête sous l'eau. La ressortit prudemment.

– Tiens, Chochana, mets ton petit doigt dans sa bouche, tu verras, il tètera.

Encore la voix de Léa.

L'horrible, aride voix de Léa.

Le doigt sale de Chochana. Jamais elle ne se lave les mains. Le doigt de Chochana dans sa narine tout à l'heure. Le doigt et sa morve dans la bouche de Chochana, tout à l'heure. Dans la bouche de Yechoua maintenant.

Maryam jaillit de son bain, dégoulinante, les cheveux ruisselants.

– Chochana, Ariel, venez près de moi ! Je vais vous montrer comment vous occuper du petit. Léa, tu peux disposer. Je désire être seule avec mes belles-filles.

Tu vas voir maintenant ce que c'est que d'être remise à ta place.

Les filles arrivèrent. Chochana tenait Yechoua.

– Bravo, ma grande, tu le portes très bien !

Maryam retourna dans le bain. Les filles s'assirent près d'elle.

– Il est bon chaud, observa Ariel avec envie en trempant sa main dans l'eau.

– Viens si tu veux. Et on prend le petit avec nous !

Une fois dans le bain, Yechoua regarda sa mère avec de grands yeux émerveillés. Il ne souriait pas encore, mais sa bouche entrouverte, son petit corps qui s'abandonnait... Il prenait clairement plaisir à flotter là.

Ariel les rejoignit. Maryam fit voyager son enfant entre elle et la petite, une main sous sa tête, une autre sous son derrière. Yechoua bougeait les jambes, tendait les bras. Se contractait soudain. Avant de reprendre confiance.

– Mais non, je ne te lâche pas, mon trésor. Tu adorais ça quand tu étais bébé, Chochana, je me souviens d'un bain avec ta maman, tu passais de ses bras aux miens...

Chochana sourit à Maryam.

– Et moi aussi, tu me faisais naviguer dans le bain avec maman ? s'enquit Ariel.

– Toi pas, ma chérie, elle était déjà au ciel. Mais je te prenais dans mes bras et on lui parlait.

Yechoua goba le sein de sa maman et se mit à téter.

– Oh non ! pas maintenant, s'exclama Maryam.

Les sœurs éclatèrent de rire. Yechoua tenait le sein de ses deux mains. Sa bouche n'arrêtait pas d'aspirer.

Ils étaient bien.

– Maryam, pourquoi elle ne t'aime pas, Léa ? osa Ariel.

– Parce qu'elle croit que j'ai volé la place de ta maman.

Chochana baissa les yeux.

– Tu sais, ta maman était comme une grande sœur pour moi, reprit Maryam. Elle me manque... Elle doit vous manquer encore davantage... Je suis désolée de ne pas pouvoir vous consoler... Je ne suis pas votre maman, mais je vous aime énormément... Je n'ai pas non plus remplacé Esther dans le cœur de votre papa, vous savez.

Les filles se taisaient. La regardaient tendrement.

– Je suis heureuse de ce moment à trois, confia Maryam en tendant la main à Chochana.

La jeune fille la saisit. Ariel se pencha pour embrasser sa belle-maman. Yechoua se mit à râler.

– Oh ! mais tu ne vas pas déjà nous faire une crise de jalousie, toi !

Le bébé protesta de plus belle.

– Peut-être a-t-il froid, tout simplement. Tiens, ma Chochana, tu

veux bien le tenir pendant que je nous sors du bain, ta sœur et moi ?

*

Léa dut se radoucir. Elle avait perdu l'appui des filles. Et les garçons ne lui étaient d'aucun secours. Simon et Jude passaient leur temps à planifier leurs escapades au village, là où ils retrouvaient les filles du berger Salomon. Jacques venait aussi souvent que possible s'occuper de son petit frère. Chochana lui montrait. Et Ariel en profitait pour se faire cajoler par sa belle-maman.

Maryam ne se sentait plus seule contre tous.

Il faisait soleil. Elle proposa aux enfants de monter à cheval. Ariel devant, avec elle. Jacques et Chochana chacun sur leur monture. Emmanuel acceptait de prêter ses trois chevaux, ce n'était pas jour de marché. Ils avaient le temps entre la tétée de midi et celle du goûter. Presque quatre heures. Ils pourraient manger et se raconter des histoires près de la fontaine. Si le soleil chauffait suffisamment.

Maryam laissa Yechoua à Hannah et Rivka.

– Et hue mon cheval, hue !

À son retour, Maryam ne trouva ni son fils, ni sa mère.

– Ta maman a tenu à le baigner, expliqua Rivka.

Maryam fonça en direction de la cour.

Dans le bassin, Yechoua... et Hannah.

Hannah nue, et Yechoua contre elle. Il lui tétait un sein, s'impatiait de ne rien sentir venir. Hannah leva les yeux sur Maryam, surprise, décontenancée.

– Maryam, il a eu de la diarrhée, il en avait partout, c'était difficile pour moi, pour mon dos, de me tenir courbée au-dessus du bassin pour le laver. C'était plus simple de rentrer dans le bain avec lui. Hein, mon petit-fils ?

Son petit-fils tentait à nouveau une tétée. Hannah encore, pendant que Maryam la fixait, le regard noir, froid :

– Yechoua, arrête, mes seins ne contiennent rien, riait-elle, c'est ta maman que tu veux, pas moi, regarde, elle est là, ta petite maman. Maryam, tiens, prends-le, il a faim je crois, regarde comme il cherche à prendre mon sein.

Et Hannah riait, confuse, empruntée, malheureuse.

Pauvre Hannah, tes seins sont vides, maman, ton corps est vieux. Il pourrait être beau pourtant, si tu l'aimais, si tu acceptais ses changements, si tu chérissais ce ventre qui n'est plus lisse mais qui m'a engendrée, moi

que tu aimes maman, n'est-ce pas que tu m'aimes ? Pourquoi vouloir alors prendre ma place, elle est belle, la tienne. Mais une grand-mère ne donne pas son sein, pauvre maman.

Hannah fondit en larmes, devant Maryam qui ne disait rien. Et elle s'excusa, pour une fois, s'étouffant dans ses sanglots.

– Que je suis ridicule. Mais ton enfant, ma chérie, je l'aime comme s'il était mien. Il est aussi ma chair. Je l'aime aussi intensément que je t'aimais lorsque tu es née. Je t'envie, que je t'envie d'être sa mère, pardonne-moi, je me sens si vieille et inutile.

– Oh ! maman je préférerais encore que tu te taises. Je t'en veux de m'envier. Ce n'est pas dans l'ordre des choses d'envier son enfant.

Maryam avait prit Yechoua. Elle tendait maintenant à sa mère de quoi se couvrir.

– J'aurais aimé te suffire. Te combler suffisamment pour que tu ne regrettes rien.

– Mais tu m'as comblée ! Justement. Que j'aimerais revenir au temps où tu vivais contre moi, comme Yechoua maintenant contre toi.

– Maman, tu as déjà eu cela. Désormais, c'est ton histoire de grand-mère. Je t'en supplie, aime-le autrement que comme un fils.

– ...

– Et moi, je ne suis plus collée à toi, mais je reste ta fille.

Maryam prit sa mère dans ses bras. La garda contre elle et Yechoua. La grand-mère, la mère, le fils.

– À toute à l'heure, maman.

– À tout à l'heure, mes chéris.

– Je t'aime, maman.

– Moi aussi, ma fille, plus que tout.

*

Rivka, Hannah et Maryam attendaient avec les plus petits que les autres reviennent du marché. Ils réapparurent plus tard que prévu, et accompagnés de trois hommes richement vêtus. Joseph raconta que ces personnes s'étaient arrêtées devant l'étal d'Emmanuel, à la recherche d'un bébé qui venait de naître. Emmanuel confirma qu'un enfant était bien né sous son toit. Les étrangers expliquèrent alors qu'une nouvelle étoile se levant à l'est les avait menés jusqu'à Bethléem, où ils devaient rencontrer leur sauveur.

– Ou leur roi. Enfin, quelque chose comme ça. On a pas tout compris, concéda Joseph. Leur grec est encore plus mauvais que le nôtre. Ils ont insisté pour nous suivre.

Encore de faux prophètes. Ils ne me font pas peur avec leur assurance de

puissants. Allez chercher votre roi ailleurs.

– Ces trois messieurs sont convaincus que Bethléem représente la fin de leur voyage, poursuit Joachim. Ils ont entendu parler d'un roi qui venait de naître dans le village. Ils voulaient vous rencontrer, Yechoua et toi.

– Et voilà pourquoi nous ne rentrons pas seuls, résuma Joseph.

Les visiteurs ne quittaient pas Maryam des yeux. Ils se tenaient droits, graves. Ils scrutaient Maryam, et plus encore Yechoua.

Ne regardez pas mon enfant. Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez rien à faire ici, laissez-nous. J'ai assez à faire avec ma mère, mon mari, mes beaux-enfants et notre domestique. Je n'ai pas besoin d'illuminés.

Maryam sortit Yechoua de son berceau. Elle le serra contre elle, l'enveloppa dans son châle pour le protéger, le cacher à la vue des étrangers. Ils la regardaient toujours. Austères. Intimidants. Un des trois esquissa un sourire.

Un gentil sourire, un sourire rassurant.

N'aie pas peur, tout va bien, ils ne sont pas armés, ils n'ont pas l'air méchants.

Avec leur veste cintrée, leur chapeau et leurs bijoux, Maryam leur trouvait même un air de magicien ou de rabbi égaré. Elle s'avança vers eux. Ils lui tombèrent dans les bras. À moins que ce ne fût elle. Leur sourire se fit plus franc.

– Vous voici ! dirent les trois hommes.

– Il est courant d'appeler les enfants Yechoua chez nous, il doit y avoir quelques autres « sauveurs » nés par ici, tempéra Maryam.

Le plus costaud des trois souriait toujours. Et gardait la main de Maryam entre les siennes. Chaudes, douces. Il regarda ses compagnons. Revint à Maryam.

– Pour la première fois de notre longue amitié, nos croyances se rejoignent. Vous êtes la lumière. Votre enfant sera un guide pour nos générations et surtout pour celles à venir. Il régnera bien au-delà de nos vies. Il sera adoré partout sur cette terre. Son influence traversera les mers et les contrées. Sa puissance dépassera celle du roi David et de tous les autres rois.

C'est mon roi, pas le leur, pas celui de tous, c'est mon enfant, pas leur guide, pas leur rabbi, pas leur sauveur, pas leur lumière. La mienne. La mienne seulement. Mon enfant, mon soleil.

Mon Dieu, oublie-nous, mon Dieu, pardon, mais oublie-nous. Pourquoi

faut-il que d'autres que moi croient au destin de mon enfant ? Mon tout petit enfant qui n'a rien demandé. Moi, j'ai demandé, pardon, mon Dieu, je n'aurais pas dû demander, laisse-nous.

Mon Dieu. On a dit trente ans.

Maryam se crispa. Sa respiration s'accélérait, la tête lui tournait. Vite, chercher une lueur rassurante dans le regard de son père.

Voilà. Merci, mon papa.

Ne regarde pas maman.

Hannah était charmée, convaincue, heureuse.

– Tu vois bien Maryam, que ton petit Yechoua est celui qu'on attendait depuis des générations. Oh ! je le savais.

Tais-toi, maman, tu ne sais rien du tout.

– Nous sommes Gaspard, Melchior et Balthazar, firent les visiteurs dans une révérence à Maryam et à son fils.

Hannah leur rendit leur salut.

Ils se prosternèrent devant l'enfant. Et quittèrent toute solennité.

– Alors, ce petit, il est chatouilleux ? Oh ! ces petits pieds ! Ces grands yeux ! Mais oui, c'est bien toi le descendant du roi David, le plus grand rabbi à venir, fit Melchior.

Maryam sourit. Malgré leurs insaisissables croyances, ils traitaient Yechoua en enfant.

Leurs certitudes n'engagent qu'eux. Tu n'as pas besoin de les suivre. Tu n'as pas besoin de les partager. Accueille-les, entends-les un moment. Ils finiront bien par reprendre leur chemin. Sans toi et Yechoua.

Mon Dieu, sans nous, n'est-ce pas ? Ils ne sont que de passage. Tout va redevenir normal. Fais que tout redevienne normal, mon Dieu.

– Vague et brumeux est le commencement de toute chose, Maryam, déclara Balthazar, retrouvant son sérieux. Le cristal naît de la brume. Ne cherchez pas à tout saisir. Suivez votre chemin. Fidèle à vous-même. Accompagnez votre fils. Mais n'oubliez pas qu'il ne vous appartient pas. Vous êtes l'arc par lequel est projeté votre enfant. Lancez votre flèche sans trembler. Vers l'infini. Et laissez la flèche trouver sa cible, l'atteindre.

Mon fils. Je sais bien que tu ne m'appartiens pas, qu'il faudra que je te laisse aller, que je me prépare à ton départ. Mais de quoi se mêlent-ils, ces trois-là ?

– Tenez, nous avons apporté des cadeaux, dit Melchior.

Il tendit à Maryam trois petites pochettes : de l'or, de l'encens, de la myrrhe.

– L'or parce que votre enfant est roi, l'encens pour qu'il parle avec Dieu, la myrrhe comme baume pour les blessures provoquées par la vie, expliqua Gaspard.

– C'est ce qu'on offre chez nous aux enfants qui naissent, ajouta Melchior.

– On fait ça aussi par ici, dans les familles riches, répondit Maryam en souriant. Vous croyez que je peux mettre un peu de myrrhe à l'endroit de la circoncision ?

– Oui ! C'est une pratique courante, là d'où je viens, s'enthousiasma Balthazar.

– Mais, Maryam, tout est déjà cicatrisé, rappela Joachim.

– De l'encens alors !

Elle mit un peu de la résine sur une assiette et la fit brûler avec un reste de braise qui se consumait dans la cheminée.

– Oh ! merci, j'adore cette odeur.

Maryam se retira en cuisine, il fallait nourrir ces hommes. Et le reste de la famille. Elle achevait de garnir un plateau de raisin et de dattes quand on lui tapa sur l'épaule. C'était Balthazar.

– Maryam, j'ai entendu le petit, je crois qu'il vous réclame.

– Déjà ? Chochana, je vais voir, je te laisse terminer. Je vous rejoins dans un instant.

À deux pas de la porte, Maryam n'entendait toujours rien. Elle se retourna vers Balthazar, qui la suivait. Il lui fit signe d'ouvrir.

Yechoua dormait.

– Maryam, ce n'est pas le lieu pour une rencontre, mais il fallait que je vous voie seule, avoua-t-il en restant sur le pas de la porte. Je vais être le plus bref possible.

Elle indiqua à Balthazar la chaise où s'asseoir. Et prit place au bord du lit, prête à entendre ce que son messenger avait à lui dire.

Mon Dieu j'ai peur. Qu'il parle, vite.

– Melchior, Gaspard et moi, nous régnons sur nos terres. En tant que tels, nous devons rendre visite à celui qui vous gouverne. Lorsque nous sommes arrivés, Hérode discutait de l'éventualité de crucifier le résistant Barabas. La proposition n'a pas été retenue. Hérode souhaitait attendre un moment plus propice. Il a en revanche demandé que soit retrouvé et tué l'enfant de Barabas, conçu, a-t-il dit, avec Maryam de Nazareth juste avant son arrestation. Il a envoyé des

hommes dans votre village. On leur a alors appris votre départ pour Bethléem. Ils vous cherchent. Hérode ne veut pas que Yechoua venge son père. Il est convaincu que vous l'élèverez dans la haine des rois de Judée. Il craint que vous et votre enfant réussissiez là où Barabas a échoué.

Maryam était pétrifiée. La rumeur était arrivée jusqu'à Hérode. Il fallait réagir. Elle ne savait pas par où commencer.

– Balthazar, Yechoua est amour, il a été conçu dans l'amour, jamais il n'aura de haine. Merci de vous être donné la peine de venir me prévenir.

– C'est l'étoile, mon enfant.

– Barabas et moi avions une conception opposée de la résistance. Il voulait combattre et vaincre par les armes, sans jamais penser aux suites. J'estimais pour ma part qu'il ne servait à rien de renverser Hérode pour le voir remplacé par un de ses semblables. Je voulais un autre type de roi, un autre monde, où les riches aideraient les pauvres, où les femmes seraient aussi libres que les hommes. Aussi influentes. Où la tendresse et la compassion seraient des valeurs aussi respectées que la puissance et la force. Je voulais amener mon fils à partager mes révoltes et mes rêves. Lui donner l'envie, les moyens de guider les hommes. J'avais l'intime conviction que Dieu partageait mes ambitions, qu'Il m'insufflait ses volontés. *Voilà que je parle comme un prophète.* Mais depuis que Yechoua est né, je ne veux plus penser à tout ça. Je n'arrive pas à prendre du recul. Je ne suis plus que dans l'instant, submergée par l'amour maternel.

Elle réfléchit. Sourit.

– Ça va un peu mieux déjà, je crois.

– Vous avez le temps, prenez-le. Vous voudriez connaître en paroles ce que vous avez toujours connu en pensées. Vous en êtes à l'aube de votre connaissance.

Incline la tête, baisse les yeux, consens.

Observe une pause, un silence. Reprends.

– Barabas employait les mauvais moyens, poursuivit Maryam. Mais on se retrouvait dans notre envie de changer le monde. Et je l'aimais de tout mon cœur.

Maryam sentit ses yeux brûler, se voiler. Mais elle sourit.

– Et le désir. Depuis notre première rencontre. Nous étions enfants, mais jamais après l'avoir vu cette toute première fois je n'ai cessé de penser à lui en m'endormant le soir. Je voulais grandir et le voir grandir, pour pouvoir être dans ses bras un jour, être sa femme, me donner à lui. Il fallait que ce soit avec lui que j'aie un enfant. Et je savais qu'Hérode ne me laisserait pas le temps de l'épouser.

– Ne vous justifiez pas, Maryam. Seuls les coupables se justifient. Et gardez cet amour, gardez sa force, pour agir dès demain. Après votre purification au temple, ne revenez pas ici, ne retournez pas à Nazareth, fuyez en Égypte.

Merci, mon Dieu. Je ne retourne pas à Nazareth. C'est ailleurs que je vais pouvoir commencer ma vie de femme. Partir, loin d'Hérode et de mes proches. L'Égypte, c'est là où je pourrai décider qui je veux être. Là où mon fils pourra être fier de moi. Où je saurai le guider, jusqu'à ce qu'il suive son propre chemin.

– Mon ami Artaban vous attendra à la sortie nord de Jérusalem...

Maryam s'efforça d'écouter à nouveau.

– Vous le reconnaîtrez, il est grand et imposant. N'ayez pas peur. Ses yeux sont le reflet d'une âme douce et généreuse. Il vous mènera à la frontière. Hérode est vieux et fou. Il mourra bientôt. Et vous pourrez revenir.

– Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi croyez-vous autant en Yechoua et moi ?

– Nous étudions les étoiles. Elles vous désignent. Ne cherchez pas le cristal. Il est en devenir. Faites-vous confiance.

CHAPITRE VI

MARYAM COMMENÇA À FAIRE SES BAGAGES dès que Balthazar eut quitté

la pièce. Les langes, les habits, les couvertures, les huiles confectionnées par Rivka pour elle et son enfant. Le berceau. Ce fut vite prêt. Joachim et Hannah arrivaient pour les derniers rangements. Ils apportaient un plateau de dattes, de pain et de fromage. Maryam avait demandé à Balthazar de faire venir ses parents. « Et à manger ! Beaucoup ! »

– Alors, ma fille, quelle angoisse veux-tu apaiser avec tout cela ? interrogea Joachim en indiquant la nourriture.

Maryam s'empara du plateau. Le posa sur le lit. Mordit dans le fromage. Ne fit pas asseoir ses parents. Parla la bouche pleine. Le temps pressait.

– Je pars. Loin. Hérode me cherche et veut faire tuer Yechoua. Il sait qu'il est le fils de Barabas. Ça signifie que vous êtes aussi en danger.

– Et elle nous annonce ça comme ça, entre deux bouchées, s'indigna Hannah.

– On a l'habitude, ma petite Maryam, d'être en danger, depuis le temps que tu connais Barabas. Ne t'inquiète pas pour nous, tempéra Joachim.

– Oh ! Maryam, ma petite Maryam, quelle tragédie, comment vas-tu t'en sortir sans nous ? gémit Hannah.

– Fuis vite et loin. Mais quelque part où tu puisses te tenir au courant de ce qui se trame ici, recommanda Joachim.

Maryam dénoyait les dattes avec les doigts. Elle les couchait ensuite sur le fromage et engloutissait le tout avec le pain grossièrement fendu.

– Mes chers parents. Promettez-moi de m'attendre.

– Mon ange, nous sommes vieux et la mort ne se décide pas. Nous prions pour toi et Yechoua tous les jours qu'il nous restera. Et les suivants, on te regardera vivre depuis en haut, promit Joachim dans un sourire.

– Ne dis pas de bêtises, Joachim. Nous t'attendrons. Nous ne

sommes pas si vieux. Et j'ai envie de voir pousser mon petit-fils.

– Je rentrerai dès que je peux, promis.

– Mais tu crois vraiment pouvoir y arriver, seule, avec un si petit garçon ? Tu es si fragile. Si jolie. Et si on te faisait du mal ? Une maman comme ça, avec un tout-petit, c'est une proie facile. Oh ! ma fille, je me fais tant de souci.

Tais-toi, maman, tout ira bien.

Tais-toi, maman, tu as raison, comment vais-je m'en sortir ?

Maryam se dégagea de l'étreinte de sa mère. S'assit sur le lit. Elle ne retrouvait pas son souffle. La tête lui tournait. L'excitation du départ. La peur de quitter ce qui lui était familier. L'éloignement de Barabas, encore davantage. Comment la retrouverait-il ? Joachim et Hannah, vieux, déclinants. Joachim surtout. Le voyage, seule, avec son bébé. Des chemins de terre, la nourriture qui manque, l'eau trop rare. La clandestinité au fond d'une cale, sur un bateau ? La saleté, les langes pleins, l'impatience d'un enfant. Et pour quelle arrivée ? Des visages inconnus, indifférents, intolérants. Des abris de fortune ? Des pillleurs ? Des violeurs ?

Et si un jour je me mettais à regretter Joseph ? Sa famille, devenue la mienne. Ses enfants, que je n'aime pas comme Yechoua, mais que j'aime.

Pourquoi avoir tant voulu partir ? Comment revenir en arrière ? Quelle idiote, maman a toujours eu raison, il fallait rester tranquille, ne pas courir après Barabas, me contenter de ce que j'avais, demeurer dans mon village.

Hannah sortit demander à Rivka un remède pour aider sa fille à respirer. Mais le cœur de Maryam battait déjà moins fort.

– Papa, j'ai peur. Comment vais-je faire sans toi ?

– Tu te débrouilles déjà très bien sans moi, ma chérie. Même lorsque je suis là, je ne te suis pas toujours d'un grand secours. L'autre soir... Pardonne-moi. Je sais que tu n'es pas femme à te donner sans désir. C'était très dur d'imaginer ton humiliation. Mais une épouse ne peut pas refuser son corps à son mari. Je suis trop vieux pour changer d'idée. Je ne voyais pas de quel droit intervenir... Toi, suis ton destin. Il n'est assurément pas celui de rester sagement auprès de Joseph. Je suis fier de t'avoir pour fille. Et reconnaissant de ne pas t'avoir eue pour épouse, plaisanta Joachim.

– Je te pardonne, papa. À Joseph aussi, je pardonnerai. Après sa mort, s'amusa-t-elle.

Joachim la prit dans ses bras, l'embrassa tendrement.

– Après sa mort, c'est un bon début.

– Papa, ce n'était pas si mal d'être auprès de Joseph.

Maryam comptait sur son père pour dissiper ses derniers doutes.
– Non. Pas si mal. Mais tu as voulu Yechoua pour changer le monde. Pas pour rester auprès d'un mari que tu ne désires pas. Yechoua est fils de l'amour. Et votre chemin vous mène plus loin que Joseph.

Yechoua avait les bras et les jambes en l'air. Il s'observait. Maryam sourit. Ils allaient apprendre ensemble. L'un avec l'autre. L'un de l'autre. Et chacun séparément. Ça avait commencé à Bethléem, ça se poursuivrait en Égypte. Il fallait se laisser guider par leur destin.

Rester immobile alors que les choses se mettent en place pour nous faire avancer, c'est passer à côté de nos vies.

– Oh ! Papa, vite il faut que je parte, mon bébé est en danger !
– Tu as un peu de temps devant toi. Ne t'inquiète pas trop. Hérode n'a que des ennemis... Toi et mon petit-fils ne devez pas être sa priorité.

Maryam inspira profondément. Serra son père contre elle.
– Tu as raison. Ça va aller. Mais je pars demain ! s'enthousiasma-t-elle.

– Oui... Allez, va annoncer la nouvelle aux autres.
Joachim guida sa fille unique vers la porte.

Dire aux enfants que je les aime. Que Yechoua reste leur frère. Que je reviendrai m'occuper d'eux à Nazareth dans quelque temps. Quand Hérode sera mort. Et Joseph. Et Léa trop vieille. Mais ça, ne pas leur dire.

*

C'était la dernière nuit à Bethléem. Maryam rêvait. Elle se terrait dans une cave. Yechoua n'était pas avec elle. Comment avait-elle pu oublier son enfant ? Pourquoi était-elle seule ? Il ne devait pas être loin, il fallait le retrouver, vite. Et si Hérode l'avait pris, déjà ? Maryam courait, la cave était immense. Il faisait très sombre, il ne fallait pas trébucher. Pas crier. Pas se faire repérer.

Yechoua, sois dans cette cave pour l'amour de Dieu, sois quelque part dans cette cave avec moi, le jour finira bien par se lever, je te retrouverai.

Maryam se réveilla. Paniquée. Yechoua était là. Tout à côté. Bien réel.

Elle le prit dans ses bras, juste pour être sûre. L'embrasser, le sentir, écouter sa respiration.

Elle tenta de se calmer, de retrouver le sommeil. Ça ne venait pas.

Son cœur battait trop fort.

Respirer.

Gonfler le ventre.

Le vider jusqu'à le creuser.

Recommencer...

Quelle idée, il faut déjà être calme pour que ça marche.

Elle hésita à se lever, manger les restes du dîner, et du pain, des olives... Mais l'effort lui parut trop grand. Et la peur de réveiller quelqu'un.

Elle se mit sur le ventre. Pressa son corps contre le lit. Se concentra sur cet étranger qui passa un jour par Nazareth. Elle cueillait du raisin. Elle devait avoir huit ans. L'homme s'était arrêté près d'elle. Avait uriné longuement. Devant elle. En la regardant. Ça te plaît ? avait-il demandé. Elle était clouée sur place. Fascinée. Ça durait. Elle regardait. Il avait terminé. Il ne rangeait pas son sexe. Celui-ci s'était allongé, dressé, durci. L'homme le tenait toujours. Le regardait aussi. Et Maryam. Il s'amusait de son trouble.

– Il est beau comme ça, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Regarde encore un peu, je vais bientôt le remettre en place.

L'homme avait feint de ranger son sexe. Ça ne rentrait pas. « Il faut attendre un peu », avait-il dit. Mais Hannah appelait sa fille. Doucement, délicatement, l'étranger était alors parvenu à recouvrir son sexe. Il avait dit au revoir gentiment. Était reparti. Maryam avait couru vers sa maman. Lui avait raconté l'homme qui avait fait pipi devant elle. Hannah s'indigna. Maryam aussi. Mais le soir, elle se caressa. Et les soirs qui suivirent. Et souvent, encore, Maryam pensait à l'étranger. Pas à Barabas. Barabas, c'était trop douloureux. Maryam essayait parfois d'atteindre le plaisir en pensant à Barabas, mais la tristesse l'en empêchait.

Alors l'étranger. « Il est beau comme ça, n'est-ce pas ? »

Le corps de Maryam, tendu, se relâcha.

La jeune femme se rendormit.

Elle était un rat. Elle fuyait. Tenant son enfant dans son museau. Ils se trouvaient sur un radeau, qui prenait l'eau. Elle réalisait qu'ils flottaient sur le Jourdain. Ils s'étaient trompés de fleuve, le Jourdain ne va pas en Égypte, on les avait mal guidés. Le courant les conduisait directement à Hérode, qui aiguisait les couteaux. Il fallait atteindre la rive. Le courant était fort. L'enfant n'était plus dans la bouche de Maryam, elle l'avait trop ouverte dans l'effort.

Maryam rouvrit les yeux. Le nuit était moins noire. Elle était dans son lit. Elle goûta au bonheur d'entendre les petits sons qu'émettait son enfant.

On dirait un agneau.

Elle tenta de guider ses rêves. La mer. L'arrivée à Alexandrie. L'accueil chaleureux des habitants. Le séjour au sein de la communauté des thérapeutes dont lui a parlé Joseph d'Arimatee, l'ami de Joachim. Ils lui inculquent leurs valeurs, leur savoir. Elle apprend d'eux...

Tout irait bien. La grande aventure commençait demain. Le départ était une fatalité. Un signe. Un rite de passage. Elle allait devenir la femme qu'elle voulait. Libre. Aimante. Solide. Son fils avait de la chance de l'avoir pour maman. Le sommeil gagna enfin Maryam, paisible et lourd, jusqu'à l'aube.

Joseph la réveilla en lui caressant la joue.

– Il est l'heure. Je t'accompagnerai jusqu'au temple et ensuite te laisserai poursuivre ton voyage. Ariel, Jacques et Chochana viennent aussi, si ça ne te dérange pas. Ils ont envie de profiter de toi encore un peu.

– Bien sûr, avec plaisir, répondit Maryam, émue.

Joseph et elle ne s'en voulaient plus.

Le char était attelé. Les bagages à l'intérieur. Rivka avait pressé les oranges.

– Le jus doit être salé, j'y ai laissé tomber quelques larmes, dit-elle à Maryam en s'efforçant de sourire.

– J'ai toujours aimé les oranges avec du sel.

Les deux femmes s'étreignirent longtemps.

– Ma chère Rivka, c'est si bon de connaître une femme comme toi. Tu n'imagines pas à quel point c'était précieux de t'avoir eue pendant ces quarante jours. Merci de tout mon cœur. Tu me manqueras énormément.

Mais Hannah écoutait. Il ne fallait pas que Maryam aille trop loin dans ses marques d'affection à une autre. Hannah en souffrirait.

Ne pas me disputer avec maman. Ne pas lui faire de peine. Qu'elle ne m'en fasse pas non plus. Que je puisse partir la tête vide et le cœur léger. Nourrir mon être de choses nouvelles.

Maryam prit Hannah dans ses bras, lui murmura des mots d'amour éternel, unique.

– Ma fille, ma fierté, ma chère petite fille. Va, je prierai pour vous jour et nuit.

– Et toi, mon papa, comme tu vas me manquer.

Joachim pleurait.

– Non papa, ne pleure pas je t'en prie, on se reverra bientôt. Mon papa, je préfère quand c'est ton nez qui coule.

Ils rirent. Et en profitèrent pour se séparer.

Maryam embrassa chaleureusement Emmanuel, qui lui offrit le couteau ayant servi à la circoncision. Elle souhaita à Jude et Simon d'aimer les filles de Nazareth autant que celles de Bethléem.

Le sourire était sur tous les visages lorsqu'elle monta dans le char. Et les larmes sur celui de Hannah.

– Au revoir, ma petite Maryam, mon petit-fils adoré.

– Au revoir, maman, nous reviendrons bientôt, ne t'inquiète pas, ne pleure pas...

Joseph, Ariel, Jacques et Chochana attendaient Maryam dans le char avec le petit. C'était parti.

CHAPITRE VII

ILS N'AVAIENT QUE QUELQUES HEURES DE TRAJET. Le voyage vers Jérusalem fut animé. Les enfants jouaient aux dés. Jacques gagnait systématiquement. Chochana oubliait de s'en irriter, trop occupée à apprendre à compter à Ariel. Ce fut un beau succès. Au terme d'une heure, la petite reconnaissait le nombre de points sur chacune des faces du dé.

Maryam les observait. Ils étaient devenus sa famille. Au moment du départ, ils la rendaient heureuse.

Mais pas au point de repartir tous ensemble à Nazareth, dormir à côté de Joseph toutes les nuits, lui appartenir. Sentir sa respiration, son haleine. Le voir jouer aux osselets pendant que tu cours après les enfants. Ses siestes, alors que toi, la vaisselle, le ménage et le reste. Ses tables et ses chaises si bien faites sur lesquelles il faut s'extasier. Et oh ! quel merveilleux menuisier tu fais, mais j'en ai marre du bois, je me fous du bois. Fuir, fuir et les aimer de loin. Échapper à Hérode vite, vieux sénile, il ne nous aura pas tous les trois.

Ils approchaient. Maryam distinguait les murailles de Jérusalem. Son estomac se noua. Jérusalem la fascinait, mais elle ne l'aimait pas. Trop d'apparences, de secrets, de rancœurs. De peurs. De haines. De gens qui n'étaient pas faits pour vivre ensemble. Ou alors il fallait qu'ils changent tous. Derrière les murs de ces quartiers où l'on se perd. Où soudain on se retrouve en territoire ennemi.

Le char entra dans les ruelles étroites et surpeuplées. Les gens parlaient de rien. Trop fort. Dans les recoins, ça chuchotait.

– Jérusalem crie ou complote, expliqua doucement Maryam à l'oreille de son petit garçon. Tu verras, tu n'aimeras pas cette ville davantage que moi.

Elle caressa le nez de son petit avec le sien. Il fallait chasser une angoisse.

Qu'en sais-tu avec tes « Tu verras », il l'aimera peut-être, cette ville. Et elle le lui rendra peut-être.

Joseph arrêta le char. Il fallait continuer à pied jusqu'au temple.

Faire comme tout le monde. Le Temple. La purification.

– Allez allez, les enfants.

Maryam regarda Joseph. Aujourd'hui, et pour la dernière fois probablement, Yechoua était leur enfant. À eux deux. S'il avait pu naître au chaud et en paix, c'était grâce à lui. Si Maryam avait pu éviter les humiliations, les injures et les coups, c'était aussi grâce à lui.

– Tiens, prends-le un peu, proposa Maryam.

Joseph tendit les bras et ramena délicatement l'enfant contre lui. Il donna la main à Maryam, et tous trois avancèrent ainsi.

– Les enfants, attendez Ariel ! Restez près de nous ! lança Maryam à Chochana et Jacques, qui faisaient la course.

Ariel hurlait de rage. Elle sembla hésiter. Revenir vers Maryam et son papa, ou s'élancer à la poursuite des grands ? Elle choisit les grands.

– Pas trop vite ! avertit Maryam.

Trop tard. Ariel avait trébuché et hurlait de plus belle, frottant son genou en sang. Maryam accourut pour la réconforter.

Plus loin, Chochana se vantait d'avoir remporté la course. Jacques l'accusait d'avoir triché. Ils étaient déjà devant le Temple. Ariel trottait à nouveau dans leur direction. Elle voulait leur montrer son bobo.

Derrière, Joseph parlait à Yechoua. Il lui faisait probablement ses adieux.

Un vieillard se tenait appuyé contre le mur du Temple. Maryam sentit son regard. Il les observait fixement, Yechoua, Joseph et elle. Ils n'avaient pourtant rien qui puisse attirer l'attention. En s'approchant, Maryam constata que c'était surtout elle qu'il regardait.

Il n'a plus l'âge de se retourner sur les femmes... Il a quoi à me dévisager comme ça ?

Maryam sentit que le vieillard avait quelque chose à lui dire. Elle alla à sa rencontre.

– Bénie sois-tu, sainte femme. Ton enfant est la lumière. Il va amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël.

Maryam lui saisit la main.

– Et toi, ajouta le vieillard, un glaive te transpercera l'âme.

Joseph prit Maryam par le bras et l'emmena loin du vieux.

– Je peux mourir, maintenant ! lança encore celui-ci.

– Ne t'inquiète pas, c'est juste un fou, dit Joseph.

Le vieux souriait. Ce n'était pas un sourire mauvais. Maryam sourit à son tour. Il lui fit un signe de sa main tremblante. Lui aussi, fou ou pas, croyait en son destin.

Vite le temple. Vite prier. Que mon fils soit la lumière. Mais qu'aucune épée ne me transperce l'âme. Mon Dieu, pourquoi mon âme transpercée si mon fils est la lumière ? Simplement l'âme transpercée de toute mère lorsque son fils la quitte pour aller vers son destin d'homme ? Simplement ça, n'est-ce pas, mon Dieu ?

Mon Dieu, n'oublie pas, trente ans. Ensuite mon âme transpercée s'il le faut. Mais pas avant.

Au temple, Maryam se réjouit de ne pas être en été... Le sol était couvert de sang caillé, jonché de bouses, de fientes, d'urine et de plumes. Les bœufs et les brebis beuglaient. Les colombes et les pigeons s'agitaient dans leur cage, roucoulaient bêtement. Les hommes marchandaient, se traitaient de voleur ou de chien, crachaient et reniflaient bruyamment.

Mon Dieu, que le résultat de tes sacrifices est laid. Regarde, Yechoua pleure, il déteste.

Joseph revint fièrement avec deux pigeons destinés à racheter le premier-né de Maryam à Dieu. La jeune maman lui sourit. Il fallait laisser faire la tradition...

Ça fait plaisir à Joseph. Et tu ne peux pas tout changer du jour au lendemain. Yechoua, peut-être.

Ariel insista pour porter la cage aux pigeons.

– Fais attention à ne pas les laisser s'échapper, avertit Maryam.

La petite prenait son rôle très au sérieux. Elle expliquait aux oiseaux qu'ils allaient mourir.

– C'est pour mon petit frère. C'est triste, mais vous êtes nombreux et vous ne servez à rien. Vous salissez tout et vous nous réveillez le matin.

Maryam sourit d'entendre sa belle-fille reprendre ses doléances à l'encontre des pigeons.

Ils arrivèrent devant la deuxième enceinte du temple. Interdite aux femmes. Maryam épargna à Joseph l'agacement qu'elle en ressentait.

– Donne la cage à papa, Ariel. Il va la mener au prêtre qui coupe le cou aux pigeons. Tu prends le petit ? ajouta-t-elle à l'adresse de Joseph.

– Mais pourquoi donc ?

- Pour que le prêtre le voie, non ?
- Mais non, peu lui importe. Les prêtres ne font plus le lien entre l'enfant qui est né et les animaux à sacrifier. Ils sont bien trop sollicités pour ça.
- Alors à quoi bon ? se demanda Maryam, à elle-même davantage qu'à Joseph.

Elle n'avait jamais aussi peu senti la présence de Dieu.

Les enfants et Maryam tentaient de voir ce qui se passait à l'intérieur. En vain. Ils n'apercevaient qu'une longue file d'attente dans laquelle se trouvait Joseph. Ariel s'était assise contre le mur. Maryam l'imita, ça risquait de durer encore un moment.

La fillette s'était résignée à ne pas voir la tête de ses deux compagnons tranchée. Mais elle demanda à Maryam de lui donner tous les détails du sacrifice. Y aurait-il beaucoup de sang ? Et ça ferait mal ?

– Non, ça va trop vite pour qu'ils ressentent une douleur. Un coup de couteau rapide et précis, et c'est déjà fini. Parfois, ils leur tordent juste le cou. Ça fait crac et ça tue aussi l'animal dans l'instant. Chaque prêtre a ses habitudes.

– Ça doit quand même faire mal, un peu, s'obstinait Ariel, presque déçue.

– Viens, ma chérie, levons-nous, dit Maryam, tu pourras peut-être apercevoir la fumée. Une fois les animaux tués, on les brûle. La fumée monte alors vers Dieu, pour le plaisir de ses narines.

– J'ai faim. On pourrait ne brûler que des tout petits bouts et donner le reste aux pauvres.

– C'est une belle idée.

Maryam lui tendit un morceau de pain, ça la ferait patienter.

Un peu plus loin, un homme aux yeux exorbités, dressé sur une chaise, annonçait la fin du monde. Il arrêta les passants et leur promettait d'atroces souffrances. Mais n'ajoutait rien, une fois leur attention captée. Une dizaine de personnes restaient tout de même autour du faux prophète. Que lui trouvaient-ils ?

Ils cherchent du réconfort partout où ils peuvent. Même auprès des fous.

Maryam posa les yeux sur une femme et son enfant, debout devant l'illuminé. Elle était maigre. Sa nuque était très fine, élégante. Ses cheveux relevés. La tête haute. Elle serrait la main de son garçon, moins mal nourri qu'elle. Elle regardait l'homme. L'enfant regardait sa mère.

La femme attendait. Maryam avec elle. Que l'homme parle, la

rassure, lui dise quelque chose qui lui redonnerait espoir.

Rien ne vint.

L'enfant tirait maintenant sur la main de sa mère. Elle le regarda enfin. Lui sourit tristement. Se baissa. Le serra contre elle. Se releva. Elle ne semblait pas savoir où aller. Comment continuer ?

Si Maryam pouvait lui donner le courage de poursuivre son chemin. La reconforter. La prendre dans ses bras, la garder avec eux. Mais pour l'emmener où, vers quoi ? Maryam non plus ne savait pas ce qui l'attendait.

Peut-être n'est-elle pas si triste, ni si affamée. Son garçon a les joues roses. Il n'a pas l'air trop malheureux. Peut-être est-ce juste passager. Son mari l'attend à la maison, pas grande, pas bien solide probablement, mais une maison quand même. Pas loin. Pas trop loin... Bien sûr que non. Tu es lâche.

Joseph ressortit du temple. La cage à pigeons était vide. Ariel voulut la garder pour en faire une maison de poupées. Justement, Maryam avait un cadeau pour elle.

– Attends que l'on soit de retour au char, princesse.

Maryam tenait Jacques et Chochana par la main. Joseph portait Yechoua. Ariel menait le cortège, les pressant tous d'avancer. Elle voulait voir sa surprise. Arrivés au char, Maryam nettoya la cage avec un chiffon imbibé d'eau. Rappela à Ariel qu'il était temps de se dire au revoir.

– Je vais faire un voyage avec ton petit frère. Quand nous reviendrons, il saura marcher. Et parler. Mais tu auras encore plein de choses à lui apprendre.

– Je veux venir aussi, lança Ariel, joyeuse puis au bord des larmes.

– C'est impossible, ma chérie. Tu vas rentrer chez toi, prendre soin de ton papa et de tes frères et sœurs. Et bien t'occuper de toi. Je penserai à vous tous les jours. Et je reviendrai.

– Mais pourquoi tu restes pas avec nous, tu nous aimes pas ?

– Si, de plus en plus. Mais j'ai aidé des combattants d'Hérode, avant la naissance de Yechoua. Hérode l'a appris, et il est très fâché contre moi. Il veut me punir. Et Yechoua aussi. On doit partir quelque part où il ne nous trouvera pas.

– Voilà Ariel, coupa Joseph, maintenant embrasse Maryam. Elle reviendra, elle nous l'a promis.

Il n'aimait pas quand Maryam donnait trop d'explications aux enfants.

– Tiens, dit Maryam en offrant une jolie poupée à Ariel. Occupe-toi bien d'elle, je l'ai faite exprès pour toi. Elle te tiendra compagnie.

La poupée avait de longs cheveux noirs, comme ceux de Maryam.

Ariel l'adopta tout de suite.

À Chochana et Jacques, Maryam offrit des extraits de la Torah.

– Ils racontent chacun une belle histoire. J'espère que ça vous donnera envie d'apprendre à lire. Joachim serait ravi d'être votre maître.

– Mais ça parle de quoi ? demanda Chochana.

– Ça raconte que Dieu est bon, répondit Maryam. Qu'il ne fait pas que surveiller et punir. Il nous protège. Il nous aime. Nous sommes ses enfants. Promets-moi que bientôt tu pourras le lire.

Chochana promit.

Joseph pinça les lèvres en signe de désapprobation. Mais ne dit rien. C'était bon signe. Il finirait par accepter que ses filles s'instruisent.

CHAPITRE VIII

L E CHAR SE FONDIT DANS LE PAYSAGE, Ariel et les autres disparurent. Il commençait à faire froid. Le soleil se couchait. La lumière baissait. Maryam ne connaissait plus personne. Son sac était lourd. Le berceau presque davantage. Elle était incapable de porter Yechoua et ses deux bagages.

Voilà, idiot, où ça mène d'avoir des ambitions. De croire que tu y arriveras. Que la maternité rend invincible. Décuple les forces. De vouloir que ton fils soit fier de toi, de croire que c'est toi qui vas lui apprendre la vie mieux que les autres. Ton fils, tout ce qu'il voit là, c'est une petite souris apeurée. Incapable de parcourir dix coudées. À la merci de toute personne mal intentionnée.

... Mais que fait Artaban ? Et si Gaspard, Melchior et Balthazar n'étaient que de vrais fous, et si tout ça était faux, et si Hérode ne connaissait même pas mon existence et encore moins celle de mon fils, et si Dieu n'avait absolument rien à voir dans tout ça ? Et si l'ange n'était que le fruit de mon imagination stupide ?

Je suis comme la femme et l'enfant tout à l'heure au Temple. Les bagages en plus.

Au pire, sonner aux portes et demander de pouvoir dormir au chaud. Avec l'enfant, ils n'oseront pas dire non.

Tu crois que ça touche toujours, une maman et son enfant, mais non pas assez, regarde-toi, tout à l'heure, avec la femme et l'enfant, pas assez touchée, tu étais.

Au pire, passer la nuit dehors, mon enfant contre moi, on me laissera en paix, je n'ai pas l'air riche, je n'ai rien qui puisse être volé, si ce n'est toi, mon enfant adoré, oh ! pardon, on ne te volera pas, tu es tout pour moi, mais pas pour eux, ils s'en fichent, tu n'es pas leur enfant, ils te laisseront en paix. Dormir ici, attendre que passe la nuit et demain trouver quelqu'un, le payer pour retourner chez Rivka.

Repartir tous ensemble à Nazareth et être une famille, et accepter que Joseph me touche et me pénètre, bientôt il ne pourra plus de toute façon, il

est trop vieux.

Tu vois, mon amour, quoi qu'il arrive, ça ira.

... Artaban est proche, je le sais. Notre destin, c'est de partir pour apprendre, grandir et changer, je le sais depuis toujours, mon destin, le tien, toi qui me donnes la force de devenir celle que je voulais être, moi qui te donnerai le courage de te trouver. Artaban va arriver, mon amour.

Un homme s'approcha. Il avait la peau mate. Un nez et des lèvres très fins. Il portait une tunique en peau qui tenait par une large ceinture en cuir. Des colliers pendaient à son cou. Trois ou quatre. Ce ne pouvait être qu'Artaban. Maryam l'accueillit avec son plus beau sourire. Quel soulagement.

Ils se rendaient à Ascalon, la ville portuaire la plus proche de Jérusalem.

Celle de la naissance d'Hérode.

Et c'est de ta ville que je vais t'échapper. De ta ville que je vais fuir.

D'Ascalon, le voyage se poursuivrait pour Maryam et son fils à bord d'un navire phénicien. Une place les attendait. Artaban avait tout réglé.

– Je ne vous garantis pas un trajet de tout confort, mais vous arriverez à Alexandrie, promet Artaban.

Maryam lui toucha le bras en signe de reconnaissance.

Artaban conduisait. Elle s'assit derrière lui, assez près pour qu'ils s'entendent. Yechoua dormait. Maryam rêvait de l'imiter. Mais il y avait une conversation, et son lot de banalités à tenir. À hurler, tant le char faisait de bruit sur les pavés.

– Bethléem ? Oui oui, bien plus grand que Nazareth. L'Égypte ? Non non jamais, pas eu l'occasion, pensez-vous. Jamais plus loin que Jérusalem.

Elle se réjouissait de voir le Nil, oui. Les pyramides et les temples, aussi, oui oui beaucoup.

– Quoi ? Ah oui, une grande communauté juive à Alexandrie. Beaucoup de Grecs aussi. Non ! Des Grecs, je disais ! s'égosilla Maryam. Des Romains aussi, mais ils ne s'y sentent pas vraiment chez eux.

– Ce n'est pas nous qui allons les plaindre, railla Artaban.

– Ah ça non ! renchérit Maryam en riant.

Voilà, on a parlé et ri. Maintenant, « Désolée, Artaban, mais je meurs de sommeil ». Il comprendra très bien.

– Désolée, Artaban, mais je meurs de sommeil, je vais tenter de dormir un moment.

– Reposez-vous. Je vous réveille lorsqu'on atteint Ascalon.

Maryam s'endormit. La tête contre la paroi, une main sur le ventre de son enfant.

Elle se réveilla lorsque le char changea de rythme. Elle avait dû dormir longtemps. Ils arrivaient.

Ça sentait la mer. La lune éclairait le port. Des pêcheurs s'activaient déjà, déchargeant leur bateau, triant les poissons. Ceux qui venaient de se réveiller croisaient ceux qui n'étaient pas encore couchés. Un groupe de jeunes hommes ivres était à la recherche d'un repas. N'y avait-il pas un boulanger pour nourrir les pêcheurs ? Il leur fallait attendre encore une heure, les renseigna un vieil homme qui sortait de son bateau avec un gros panier de poissons encore gigotants. Le boulanger sortirait son pain dans la petite ruelle parallèle au port. Ils n'avaient qu'à se laisser guider par l'odeur. Maryam inspira profondément. Eh oui, une odeur chaude et sucrée montait, se frayait un chemin, masquait par moments celle de la mer, des algues emmêlées dans les filets, des poissons et des pêcheurs.

Yechoua s'était réveillé, il ouvrait grand les yeux, comme pour mieux respirer aussi. Maryam le prit dans ses bras. Lui fit sortir la tête du char.

– Tu sens ça, mon amour ? C'est l'odeur de notre nouvelle vie !

Ils continuèrent à pied. Le navire était amarré au bout du quai. Il ne partirait qu'en fin de matinée, mais il était plus prudent d'y monter maintenant qu'il faisait encore sombre. Maryam leva les yeux vers sa nouvelle destination. Un immense navire noir et rond, avec un gigantesque œil sur le flanc de la proue.

– Regardez, dit-elle à Artaban, on nous observe...

– Refroidissant, n'est-ce pas ? répondit son guide en souriant. Les Phéniciens croient ainsi intimider leurs ennemis. Ils espèrent aussi rendre la route visible à leur navire en lui peignant des yeux.

– Regarde, mon trésor, ces gros yeux sont là pour guider notre bateau. Ils vont nous mener à bon port. J'aimerais qu'il ait trois ou quatre ans pour le voir réagir, dit-elle à Artaban. Je suis certaine qu'il serait très impressionné.

– Probablement autant que les ennemis des Phéniciens.

– Sérieusement, ils ne comptent pas que sur ces yeux, les Phéniciens ?

– Mais non, rassurez-vous. Ce sont les meilleurs navigateurs. Ils savent même se repérer la nuit, grâce aux étoiles.

Devant l'embarcation. Artaban échangea quelques mots avec un

membre de l'équipage. La formalité durait. Maryam commençait à s'inquiéter. Le marin gesticulait dans sa direction. Qu'avait-elle ? Artaban semblait impuissant.

Elle s'approcha. Le marin tourna les talons. Il revint avec le capitaine.

– Ils ne veulent pas de vous à bord si vous êtes seule. Ça perturbe l'équipage. Ça porte malheur, lui expliqua Artaban. Ils ont donné leur accord pour que vous montiez accompagnée. C'est-à-dire mariée et protégée par votre homme.

Artaban leur proposa d'augmenter le prix du trajet. Rien n'y fit.

– Mais je ne suis pas seule, remarqua Maryam dans un sourire. J'ai mon petit garçon avec moi. Et si vous le souhaitez, je me couvrirai. Un foulard autour de la tête, mon enfant dans les bras, il y a plus irrésistible comme tentation, non ? S'il vous plaît...

Elle noua le chiffon de Yechoua autour de sa tête. En plus d'être couverte, elle allait sentir le lait caillé.

Je me dissimule parce que vous ne savez pas vous tenir. Je me voile pour que vous n'ayez pas à réprimer vos ardeurs. Je cache mes cheveux, je cache mes seins, je cache ma beauté comme si j'en avais honte. Je paie vos faiblesses.

Nous sommes impures à votre place.

Regarde leur bouche édentée et leurs mains usées. Prends pitié.

Montre-leur que tu comptes sur eux.

Eux, les hommes, et toi, rien sans eux. Eux, les forts, et toi, la faible. Vas-y. Flatte-les.

Souviens-toi, ton enfant, le danger qu'il encourt.

– S'il vous plaît, je ne dérangerai pas. Mon petit garçon... Je rêve d'en faire un marin. Comme vous. Aidez-nous à partir. On a besoin de vous. Je resterai cachée, s'il le faut. Je me ferai discrète.

– Pas trop, tout de même, fit le capitaine dans un mauvais sourire. Maryam en fut glacée.

– Allez, Adem, montre-lui son abri.

Maryam tendit son enfant au capitaine. Un geste réflexe.

Attendris-le, mon bébé. Qu'il ne nous fasse pas de mal.

Elle prit congé d'Artaban, qui lui glissa de ne pas se faire de souci.

Elle récupéra son enfant. Et se tourna vers celui qui s'appelait Adem, prête à le suivre. Le capitaine hurla ses ordres et les quitta. Il devait se tenir « prêt pour la cargaison de singes ». Il était passé à autre chose.

– Des singes ? interrogea Maryam.

– Oui, les animaux exotiques plaisent beaucoup aux gouvernants ces temps-ci, expliqua Adem. Le préfet d’Alexandrie en attend trois... Remarquez, c’est moins encombrant que des crocodiles, qui ont aussi la cote... Il s’agit sûrement de faire de la place dans les prisons... Cléopâtre jetait, paraît-il, volontiers ses ennemis en pâture à ces charmantes bêtes...

Maryam dut paraître terrorisée. Adem éclata de rire.

– Vous y voilà.

La pièce était minuscule. Elle contenait une chaise et une table, sur laquelle trônait une vieille couverture râpée.

– Je vais essayer de vous en trouver une autre. Comme ça, vous pourrez coucher celle-ci sur le plancher et dormir un peu, proposa Adem.

– Oui volontiers, c’est gentil à vous.

Adem repartit.

– Au moins, nous avons une table pour te changer, mon Yechoua.

Adem revint avec une couverture qui avait meilleure allure que la précédente.

– Voici. Le capitaine est parti se reposer. Faites de même, avant que ce ne soit la cohue. Vous ne risquez rien.

Maryam remercia. S’assit et nourrit son enfant.

Mon bébé, mon amour, mon trésor.

Longtemps. Ensuite, se reposer. Ensemble. Tous les deux. Tout irait bien.

Elle étala la première couverture sur le sol. La seconde, plus douce, par-dessus la première. Elle en sortit une troisième de sa valise. Elle sentait bon la maison d’Emmanuel et Rivka. Maryam s’endormit contre son petit.

Ils furent réveillés par la lumière, le bruit. Ce devait être l’heure de partir. Apercevant sur le pont une autre famille de voyageurs composée de mère, père et enfants, Maryam sortit se promener. Si eux avaient l’autorisation, elle aussi.

Le bateau s’était rempli de tout ce qui pouvait s’échanger ou se vendre. Des amphores contenant de l’huile, du vin et du grain. Des tissus riches et colorés, entassés les uns sur les autres. Des sacs empilés dans une caisse... Ils devaient renfermer des pierres précieuses, un homme veillait. Et les singes ! Maryam se précipita vers la cage des animaux. Il fallait que Yechoua voie ça.

On lui fit signe de reculer, la cage devait être déplacée. Elle bloquait le passage, empêchant les hommes de hisser la grand-voile. Les manœuvres de sortie de port étaient en cours. Maryam les observa

depuis l'avant du navire, où il y avait moins d'agitation.

Mon enfant, dans quelques instants nous naviguerons. Nous ne risquons plus rien.

Ils quittèrent le port. Maryam jubilait. Il faisait beau et frais.

S'installer encore plus à l'avant. Faire comme la tête d'hippocampe qui ornait la proue : fendre le vent. Foncer en direction d'Alexandrie.

– Merci pour cette aventure, sans toi je n'aurais jamais bougé, lança-t-elle à son petit.

Yechoua dressait tout son corps en direction du large. Lui aussi, il aimait ça.

Je suis libre. Je suis avec l'être que j'aime le plus au monde. Je suis sans maman. Je n'ai plus à me demander comment Hannah me recevra ce matin, ce soir, tout à l'heure, demain, après-demain. Plus à me justifier. Plus à la voir m'aimer pas assez. Trop. Pas assez. Trop. M'adorer. Me mépriser. M'envier. Plus à la voir lasse, triste, aigrie. Fini maman.

Maintenant à moi. À nous, mon enfant.

Il commençait à faire froid. Et faim. Ils regagnèrent leur cabine. Maryam sortit les dattes, le pain et le fromage que Rivka avait emballés pour elle. Un peu d'eau. Et ce fut au tour de Yechoua, qui s'impatientait. Il téta vigoureusement et s'endormit d'un coup. L'air de la mer, les visions et les odeurs nouvelles l'avaient épuisé.

Maryam déposa son fils dans son berceau et regagna le pont. Seule. Enfin. Il était temps de retrouver un peu Barabas.

CHAPITRE IX

M_E SOUVENIR. Avec tous les détails. Joseph n'est plus là M pour m'en empêcher. Je n'ai pas à cacher mes larmes. Il n'y a personne à protéger. Personne ne se soucie de moi. Enfin me rappeler. Sans la peur d'être interrompue.

Des années d'attentes et de malentendus. De longues absences et de retrouvailles contenues. Toute l'enfance. Et cette nuit-là. Celle où Barabas, enfin, entra en Maryam.

L'enfance d'abord. On a le temps. On a jusqu'en Égypte.

Barabas tentait d'échapper aux mercenaires d'Hérode. Déjà. Il avait à peine plus de douze ans. Maryam, deux de moins. Il arrivait de Capharnaüm, son village d'origine. En courant, se cachant, se blessant. Maryam l'avait trouvé le soir, haletant derrière un meuble de la menuiserie de son papa. Il lui avait fait l'effet d'un chat sauvage. Mais il avait besoin d'elle. On entendait déjà les soldats arriver.

– Sors d'ici, vite, avant qu'on se fasse tous tuer par ta faute, lui ordonna Maryam. Je vais te montrer un meilleur endroit. Sors ! Là, ils vont te trouver à coup sûr. Et ils nous feront payer de t'avoir abrité.

Barabas s'exécuta. Maryam lui demanda de déplacer la grande armoire. Derrière, une minuscule porte se dessinait dans le mur.

– Mais je vais étouffer ! s'alarma Barabas.

– Si, tu rentres. Tu n'as qu'à baisser la tête. Je reviendrai t'ouvrir quand ils seront loin. Rentre ou je te dénonce.

Barabas obéit. Maryam repoussa l'armoire jusqu'à ce qu'elle masque à nouveau la cachette. Prit l'échelle qu'elle était venue chercher. Sortit et tomba sur les soldats d'Hérode.

Hannah et Joachim, devant la maison, appelaient leur fille, inquiets de ne pas la voir revenir. Ils furent violemment poussés par deux soldats qui entrèrent fouiller leur demeure. Deux autres mercenaires demandèrent à Maryam d'où elle sortait.

– Je suis allée chercher une échelle, répondit-elle en tremblant de peur.

Les voisins hurlaient. Les soldats avaient apparemment supprimé grand-mère Ada. « Elle refusait juste de quitter son fauteuil ! », hurlait Joseph. Maryam entendait Esther pleurer, supplier son mari de se taire, terrorisée à l'idée qu'on ne revienne le tuer lui aussi.

Se rappelant la présence du jeune garçon derrière l'armoire, Maryam reprit son aplomb.

– Papa, voici l'échelle, dit-elle à Joachim.

– Je ne t'ai pas autorisée à bouger ! hurla un des soldats.

Il la projeta en direction de son père. Elle en tomba.

Les mercenaires se dirigèrent vers la remise, la saccagèrent et en repartirent bredouilles. Lorsqu'ils eurent perquisitionné tout le village et laissé plusieurs foyers en larmes, ils remontèrent sur leurs chevaux. Maryam revint alors à la menuiserie, poussa l'armoire, entrouvrit la porte.

– Je m'appelle Barabas, lui dit le garçon. Et je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi.

– Ils ont tué une femme à cause de toi, une adorable petite vieille que j'aimais. D'autres aussi, peut-être. Tout le village est en pleurs. J'aimerais que tu disparaisses dès que le jour sera levé. Et je ne veux plus jamais te revoir.

– Ils tuent et pillent, je ne suis qu'un prétexte, ils en auraient trouvé un autre. Ils nous asservissent et nous humilient. Et vous ne bougez pas d'un pouce. Vous préférez le calme à la liberté. Vos petites vies, à la dignité.

– Se battre à un contre cent, c'est ridicule, puéril, pitoyable. Et égoïste. Tu mets en danger tout un village, juste pour ta petite fierté. Tu empies les choses, tu ne les changes pas.

– Comment alors, idiot, « changer les choses » ?

– J'y réfléchis, figure-toi. Maintenant disparaïs, je ne me laisserai pas traiter d'idiot sous mon toit.

– Pardonne-moi. Et merci encore. J'aimerais te revoir. Quel est ton nom ?

– Maryam, confessa-t-elle, honteuse de se laisser séduire à nouveau.

– Nous nous reverrons, Maryam.

Et ils se revirent. Barabas passait. Tous les ans, à la même période. Comme si leur rencontre était une date anniversaire. Il arrivait à cheval. Ne restait jamais.

– Je ne suis pas un contre cent, Maryam. Nous sommes quelques-uns. Quand te joins-tu à nous ?

– Jamais. Je ne crois pas en vous. Je n'aime pas vos méthodes.

– Lesquelles alors ?

– Je cherche. Je trouverai. Je sais qu'il faut de l'amour, pas de la haine.

– De l’amour, Maryam, j’en ai beaucoup, mais uniquement pour toi.
Maryam rougit de plaisir. Et encore davantage de se sentir rougir.
Barabas parut vouloir la prendre dans ses bras. Ne bougea pas.
N’ajouta rien. Repartit.

Maryam ne le revit plus pendant deux ans.

Il revint l’été de ses quinze ans. Elle le trouva immense, sublime. Il était devenu un homme. Elle le retint. Il était blessé, il fallait le soigner. Le garder près d’elle quelque temps.

Maryam dut cette fois le présenter à ses parents. Lui faire une place dans la maison. Hannah ne voulait rien savoir. Il n’avait qu’à se sortir seul des draps dans lesquels il s’était mis. Mais Joachim avait une certaine admiration pour son courage. En l’accueillant chez lui, il avait le sentiment de participer modestement à la résistance. Hannah baissa rapidement les bras. Barabas était un blessé poli et séduisant. Elle se fit belle et gaie. Et Maryam put s’occuper de Barabas.

Elle demanda à son père s’il y avait dans la Torah des conseils pour soigner les blessés. Pas vraiment, admit Joachim, mais il remit à sa fille une liste de plantes et de racines qu’elle pourrait utiliser. Il la tenait de son ami Joseph d’Arimathie. La liste recelait toutes les connaissances actuelles en matière de médecine, avait dit fièrement Joseph.

Hannah et Maryam lavèrent la plaie avec de l’eau et des linges propres. Retirèrent le bandage de fortune que Barabas s’était mis autour de la cuisse, « pour ne pas me vider comme un mouton », plaisanta-t-il. La plaie était vilaine. Le mercenaire avait tourné sa lance à l’intérieur de sa jambe pour aggraver la blessure.

Maryam se lança sans tarder dans la préparation d’un emplâtre. Elle sollicita l’aide de la nouvelle servante de Joseph et Esther, Léa. C’était leur premier face-à-face. Maryam avait trouvé Léa antipathique, mais efficace. J’ai peu revu mon jugement depuis, pensa Maryam, ramenée au présent.

Barabas. Encore.

La jeune fille et la domestique préparèrent un emplâtre composé de glaise, de sénevé, de piments, de feuilles de consoude et de poudre de clous de girofle. Maryam tint à malaxer elle-même le tout, jusqu’à obtenir une pâte verdâtre qu’elle appliqua sur la plaie nettoyée.

– Laisse-moi faire, insistait Hannah, tu es encore petite, laisse-moi, tu vas aggraver les choses.

– Sauf votre respect, osa Barabas avec un clin d’œil à Maryam, je préfère que ce soit votre fille.

Hannah avait souri à Barabas. Jeté un regard nouveau à sa fille.

Ému ? Complice ? Envieux ?

Mais chut, Maryam, pas maman, pas encore elle. Barabas.

Hannah s'était retirée. Maryam recouvrit la plaie d'un bandage. « Pas trop serré », demanda Barabas. Elle desserra le tissu, recommença à bander la plaie, délicatement. « Pour ces soins-là, je me blesserais encore cent fois », avoua-t-il.

Maryam leva les yeux vers son visage. Elle ne savait jamais à quel point il était sérieux. Elle ne vit aucune trace de malice en Barabas. La sincérité de son compliment lui fit perdre ses moyens. Il l'aida à terminer le bandage, ses mains sur les siennes, qui ne tremblaient plus.

Il resta quelques semaines. Plus qu'il ne fallait. Ils se couchaient dans l'herbe, et Maryam lui lisait des passages de la Torah.

– Comment sais-tu lire ?

– Papa est un des seuls rabbins de Nazareth. Malgré le temps que lui prennent son travail de menuisier, l'étude de la Torah et ses conseils aux villageois, il a tenu à ce que je sois son étudiante. Il rêve que je puisse un jour aussi enseigner aux habitants de Nazareth. Mais je doute qu'ils veuillent apprendre d'une femme.

– Entraîne-toi avec moi. Enseigne-moi ce que tu sais. Lis. Lis ! implorait Barabas.

– Mais tu me fais perdre mes moyens ! répondait Maryam en riant.

L'année suivante, il revint plus tôt que prévu. Son meilleur ami avait été tué. C'est Barabas qui l'avait entraîné dans la rébellion. Il s'en voulait beaucoup. Il avait besoin de Maryam.

– Je voulais être sûr qu'il ne t'arrivait rien de mauvais, à toi, confiait-il en lui prenant les mains.

Il la regarda avec une douceur qu'elle ne lui avait jamais connue.

– Viens quelques jours avec moi, je veux te présenter mes amis. Je n'ai plus de famille depuis longtemps, mais j'aimerais que tu rencontres ceux qui me sont proches. Je parle tellement de toi, j'ai besoin qu'ils comprennent pourquoi.

À la surprise de Maryam, Hannah et Joachim laissèrent partir leur fille, « deux nuits, pas plus ». Hannah s'adressa ensuite à celui qu'elle voyait déjà comme son beau-fils : elle lui confiait ce qu'elle avait de plus cher, il fallait qu'il se montre à la hauteur.

La première nuit, Barabas et Maryam la passèrent séparément, Maryam dans la tente, Barabas au-dehors. Avant le coucher, ils parlèrent longtemps de la tournure qu'ils comptaient donner à leur existence.

– La mort de ton ami te pousse-t-elle à envisager d'autres façons de lutter contre l'occupation romaine ? osa Maryam.

– Sa mort... et toi. Depuis que je t'ai rencontrée, j'essaie de voir les choses différemment. Mais je ne trouve pas d'alternative au combat. Je ne peux accepter cette occupation. Et j'ignore comment m'y opposer autrement que par la force. Tu parles d'amour, mais à quoi sert-il face à des gens qui ne sont que haine et mépris ?

– C'est facile d'aimer des gens qui nous aiment. On n'en retire aucun mérite. Essaie en revanche de sourire aux gens qui te sont désagréables ou qui t'agressent d'une façon ou d'une autre, tu verras comme ça les adoucit. Aimer ne veut pas dire se résigner, Barabas. Ce doit aussi être un combat.

– Oui, mais là on parle de mercenaires sanguinaires, pas de petits conflits entre voisins.

– Je sais bien. Mais si nous pouvions nous comprendre, nous aimer, tous, hommes, femmes, riches, pauvres, Galiléens, Samaritains, Juifs, Égyptiens, Grecs ou Romains, cesser de dresser des murs les uns contre les autres, la guerre n'existerait plus.

– La guerre existera toujours. Dieu a voulu l'homme ainsi.

– Mais si Dieu nous voyait nous rapprocher, nous respecter, peut-être qu'il nous donnerait un coup de pouce pour changer notre nature... Si Dieu me donnait un fils, je l'élèverais dans ce sens. Je lui donnerais l'envie de faire bouger les choses. De réconcilier les hommes. Soigner leurs blessures, leurs souffrances. Forcer les Romains à renoncer à employer la force pour nous asservir.

– Comment ? fit Barabas, perplexe, légèrement agacé.

– En leur montrant que leurs valeurs de conquête, de richesse et de domination sont fausses, pourries. En les remplaçant par d'autres, l'amour, le partage, la compassion.

– C'est beau ce que tu dis, Maryam. Mais attention tout de même à devenir moins rêveuse. À ton âge, c'est louable. Plus tard, on risque de te prendre pour une gentille illuminée, railla Barabas, secouant tendrement la tête de son amie.

Maryam restait douce et joyeuse.

– Quand j'aurai ce fils, tu verras...

– Si c'est moi qui te le fais, avec l'aide de Dieu si tu veux, peut-être bien... mon amour...

Émue, morte de peur, d'impatience, folle de joie.

– Pas ce soir, mon cher. Il est tard et je veux être en forme pour rencontrer tes amis.

Ils s'embrassèrent et se souhaitèrent bonne nuit. Se réveillèrent avant l'aube, trop heureux de se savoir l'un près de l'autre.

Les amis de Barabas les attendaient dans leur repère à proximité de Capharnaüm. Ils burent du vin, parlèrent de la mort de Barak et de ce qu'il serait devenu. Ils rirent d'imaginer leur camarade en papa ou mari et lui rendirent un hommage gai et émouvant.

– Maryam, tu es d'accord que je leur annonce que je t'aime et que je veux t'épouser ? lui souffla Barabas à l'oreille.

Elle vérifia qu'il ne plaisantait pas.

– Oui !

Barabas la serra fort contre lui. Il n'eut pas besoin d'expliquer à ses compagnons, qui applaudissaient déjà.

Cette nuit, ils dormiraient côte à côte. Seuls au monde. Le lendemain, de retour à Nazareth, Barabas demanderait la main de Maryam à ses parents.

La chaleur était encore étouffante lorsqu'ils reprirent la route.

– Vivement la douceur nocturne, fit Barabas.

– Oui vivement, répondit Maryam, feignant le détachement.

Elle regarda du côté des collines, se sentant rougir. Il lui prit la main. Elle se tourna vers lui à nouveau. Il sourit. Ils savaient tous deux que ce soir ils se connaîtraient. Ils n'attendraient ni l'autorisation de Joachim, ni le mariage. Ils avaient si rarement du temps. Barabas était recherché. On ne savait jamais. Ils avaient cette nuit-là. Après, rien n'était sûr.

Barabas proposa de se rafraîchir dans le lac de Génézareth.

– Allez viens ! Ça fera du bien aux chevaux.

Il sauta de sa monture. Se déshabilla, se jeta dans l'eau.

– À toi !

– Tourne-toi et promets-moi de ne pas regarder.

– Ahhh ! C'est la promesse la plus difficile que j'aie eu à tenir jusqu'ici.

– Promets !

– Oui d'accord, promis !

Maryam se dévêtit, entra rapidement dans le lac.

– C'est bon, tu peux regarder.

L'eau lui arrivait aux épaules. Ses cheveux mouillés étaient tirés en arrière.

– Que tu es belle.

Barabas la prit dans ses bras. Maryam sentit le sexe de son amour contre son corps. Ses seins à elle contre sa peau à lui. C'était plus fort que tout. Elle colla ses lèvres aux siennes. Sans bouger. Longtemps.

Ils se séchèrent sur la rive. Le soleil cognait encore. Ils étaient couchés côte à côte, main dans la main. Maryam avait moins peur. Leur étreinte l'avait apaisée. C'était si évident d'être contre ce corps-

là. Plus tard, elle l'aurait en elle. L'appréhension avait disparu. Ne restait que l'attente, délicieuse, impatiente.

Pourvu que personne ne vienne nous en empêcher. Mon Dieu, il faut que ça se passe ce soir. Avant que la vie reprenne son cours. Que Barabas se souvienne de sa cause, reparte au combat. Avant qu'il me laisse à nouveau.

– Barabas, ne me quitte plus.

– Je suis toujours avec toi. Et je ne pars nulle part. Pas avant que tu sois ma femme.

Il prit le visage de Maryam entre ses mains. La regarda tendrement.

– Je te reviendrai toujours. Je te le promets. Comme je te promets de ne jamais repartir trop longtemps.

– Tu ne peux pas promettre une chose pareille, ça ne dépend pas de toi.

– Bien sûr que si. Si Hérode venait à m'attraper, je me transformerais en lion, je sauterais sur tous ceux qui me maintiennent prisonnier et je bondirais jusqu'à toi... Et en toi ensuite.

Maryam éclata de rire. Cessa de s'en faire. Ce n'était pas le moment. Elle caressa la joue de son amant.

– Je me réjouis beaucoup.

– De quoi ? demanda malicieusement Barabas.

– De toi en lion bondissant, idiot.

Ils s'embrassèrent.

D'un baiser qui donnait envie de se laisser choir, là, de l'avoir sur moi, en moi, de plonger en lui, de me fondre en lui, de ne plus vivre qu'à travers lui, pour lui. De ne jamais lâcher sa main, jamais.

– Viens. On a encore du chemin à parcourir avant la nuit.

Ils trouvèrent un endroit pour installer leur tente. Maryam l'aménagea pendant que Barabas s'occupait des chevaux. Tout était prêt. Elle sortit. Il faisait nuit.

– Il est temps, mon amour.

Elle prit son homme par les mains.

L'attira dans la tente.

Ils se couchèrent sur les peaux.

S'embrassèrent.

Se dévêtirent.

Se retrouvèrent nus une nouvelle fois.

L'eau n'était plus là pour les envelopper.

Maryam sentit ses cuisses se couvrir d'un liquide épais, dense.

Barabas murmura un pardon.

Maryam sourit. Quelque chose avait dû se passer trop vite.

Elle alla chercher entre ses cuisses de quoi masser son ventre. Barabas la suivit de sa main. Remonta jusqu'à ses seins. La caressa encore. Son ventre, ses cuisses. Lorsque ça devint intenable, Maryam guida ses doigts jusqu'à l'assouvissement de son désir. Ils s'enlacèrent.

– Dormons un peu, merveilleuse Maryam, je reviendrai mieux tout à l'heure.

Ils s'allongèrent sur le côté, le dos de Maryam contre la poitrine de son amant.

Elle plaça sa main contre son sein. Ils s'endormirent.

Jusqu'à ce que le désir redevienne trop fort.

Elle s'ouvrit. Il entra.

– Aïe, mon amour, chuchota Maryam.

– Tu veux que j'arrête ? demanda Barabas.

– Non, surtout pas. Mais viens sur moi, que je puisse te voir. Ça fera moins mal.

Barabas s'exécuta.

Maryam souriait, haletait, se crispait, agrippait le dos de Barabas, relâchait sa prise... Attendait. La douleur. Le plaisir.

Barabas bougea différemment. Ses mouvements se firent plus rapides, fluides. Elle voulait que ça dure toujours. Ils se regardèrent. Ne se lâchèrent plus des yeux. La fin était imminente.

Maryam pensa que tout se brisait dans le jaillissement du plaisir.

Ils étaient toujours là.

Stupéfaits, immobiles, souriants.

Barabas aspira les larmes qui coulaient sur les joues de son amante. Maryam embrassa ses lèvres. Ne les lâcha pas. Elle imagina la sève de Barabas monter en elle, atteindre son ventre. Il poursuivait son chemin en elle. Ils se rencontraient encore, tout à l'intérieur, pour qu'advienne leur enfant. Maryam descendit entre les jambes de Barabas, récolter encore, goûter, respirer la fin de leurs ébats.

Dans son sommeil, un ange vint la prévenir que l'enfant de Dieu avait été engendré en elle.

Pas dans ton sommeil, tu sais bien que ce n'était pas dans ton sommeil. Il est venu, c'était une voix, un souffle tiède, un frisson de douceur qui a parcouru tout ton corps, un peu comme juste avant avec Barabas, au plus haut de l'amour, mais ce n'était pas une réplique, c'était autre chose, c'était l'Ange. Il a déclaré « Le fils de Dieu a été engendré en toi ». Tu as remercié. Tu savais. Tu n'as pas eu peur. C'est seulement après, c'est seulement depuis qu'il est né que tu as peur. Que tu ne veux plus. Il ne faut pas. Il faut avoir confiance. En toi. En Yechoua. N'aie pas peur.

Chut.

Ça ne veut rien dire, fils de Dieu, nous sommes tous des fils de Dieu. Pas

seulement Yechoua. ça ne veut pas dire grand-chose, fils de Dieu.

Ne plus y penser, ne pas encore y penser.

Pour le moment, la brume. Le commencement, vague et nébuleux. Ensuite, le cristal dont parlait Baltazar si vous voulez, mais pas maintenant, mon Dieu. Pour l'instant laisse-nous vivre notre vie sans trop penser à toi, mon Dieu.

Pour l'instant, me souvenir encore de Barabas.

Maryam se réveilla avec la certitude d'être enceinte. Le jour n'était pas encore levé, mais la nuit était moins noire. Barabas dormait profondément. Elle découvrait ses traits d'enfant, ceux qu'on devinait mal lorsqu'il était éveillé. Elle embrassa sa bouche, ses joues, ses paupières. Mit son nez sous celui de son homme, pour respirer son souffle. Souleva la couverture pour observer son corps.

– Je t'aime, je reviens, murmura-t-elle.

J'espère tant qu'il aura entendu.

Elle partit avec son cheval en direction du lac. Elle voulait voir le jour se lever sur l'eau.

Parler à son enfant.

– Mon trésor, merci d'être là. Accroche-toi, reste bien au chaud, tu as tout ton temps. Ensemble on va faire de grandes choses. On commence maintenant, tu sens ? On est sur un cheval, on respire de l'air pur, on va aller près de l'eau, le jour va se lever, tu verras comme c'est beau la lumière, écoute, les oiseaux chantent déjà. Ensuite, on ira réveiller papa.

Maryam observa le soleil entamer son ascension depuis son cheval, au bord du lac, la main sur son ventre. Ne dit plus rien. Son bonheur était infini.

Elle ne tarda pas. Galopa plus vite qu'à l'aller. Plus elle se rapprochait de Barabas, plus le temps qui la séparait de lui semblait long. Elle arrivait enfin. Ralentit à l'approche des arbres qui abritaient leur bonheur.

... Le cheval de Barabas n'était plus là.

Il est parti te rejoindre, il est par là, pas loin, il va arriver derrière toi et te faire peur, tu vas le gronder puis rire, vous repartirez ensemble à Nazareth comme prévu, ne t'inquiète pas, tout va bien.

« Tout va bien », se répétait Maryam. Elle était pourtant déjà devant la tente. Défaite, déchirée, écrasée, maculée de sang, de boue. « Tout

va bien, ce n'est rien. » Pleurant, tremblant.

Il n'est pas mort, regarde, son corps n'est pas là, ils l'ont juste fait prisonnier, ce n'est pas grave, c'est Barabas, il va s'échapper avant qu'on le crucifie, il a promis qu'il ne partirait jamais longtemps, c'est un homme de parole, ils ne pourront pas le briser, il va s'échapper avant.

– Barabas. Barabas !!!

Tais-toi, idiot, tu ne peux pas te faire prendre, il y a votre enfant. Sois forte, tu t'en sortiras, pour Barabas, pour qu'il soit fier de toi, pour votre enfant.

Mon enfant, mon tout petit enfant, ton père a beaucoup d'ennemis parce qu'il veut que notre peuple soit libre. Les Romains l'ont capturé pour le punir, mais il va réussir à s'échapper et tu le rencontreras un jour et tu l'aimeras autant que moi.

Et Maryam partit. Au pas.

Le galop, elle ne pouvait pas. Il fallait serrer les jambes, frapper du talon, faire sonner la langue, se tenir droit. Il fallait être fort et heureux pour galoper.

Au pas, c'est tout ce que Maryam pouvait.

Au pas, d'abord.

Puis le galop à nouveau. Maryam portait leur enfant. Elle n'était pas seule. Un jour, Barabas verrait son fils. Elle le savait. D'ici là, elle serait forte et heureuse. Pour leur enfant. Alors au galop.

*Jusqu'à ce que mon enfant arrive et que le destin me ramène Barabas.
... Yechoua...*

Maryam revint au présent.

Yechoua dormait encore.

Ne pas penser à la suite. Réveiller Yechoua s'il le faut. Ne pas se souvenir d'Hannah. De Judith, de Sara, d'Ella. En rester là. À Barabas. Mon amour, en rester à la dernière fois que j'ai vu ton visage.

Tout le village l'avait vue revenir seule. Ça ne présageait rien de bon. Et elles s'en réjouissaient.

Mes « amies »

Bien fait pour elle, elle croyait quoi, qu'elle allait pouvoir épouser Barabas alors qu'elles devaient se coltiner les vieux du village ? « La

chance tourne, pour tout le monde, même pour toi, Maryam », lui avait lancé Sara.

Dieu avait voulu venger le village. C'était à cause de Barabas si les mercenaires étaient venus, la dernière fois. Barabas ne pouvait pas épouser une fille de Nazareth. « Maryam, tu n'as pas pensé au village, tu n'as pensé qu'à ton bonheur, tu es punie »... Ça, c'était Ella.

« Maryam, ma pauvre, viens ma chérie, je vais prendre soin de toi maintenant. Tu m'as abandonnée pour Barabas, mais je ne t'en veux pas, je suis toujours là. » ... Judith...

Et maman

« Oh ! mon amour, on souffre toutes, c'est notre lot. J'espérais tant que ton destin soit autre. Mais que veux-tu, c'est comme ça. Tu as au moins eu deux jours de bonheur. C'est déjà beaucoup. »

Hannah toujours

– Quoi ? Il t'a fait un enfant ! Mais comment as-tu pu ? Tu salis celui qui va naître, un bâtard, c'est tout ce dont on avait besoin. Comment oses-tu faire ça à ton enfant. Il ne demandait rien, il va naître sans père, tu réalises ce que ça signifie ?

– Maman, c'est l'enfant de l'amour, quoi de plus beau que d'être l'enfant de deux parents qui s'aiment ?

– Tais-toi, tu ne sais pas de quoi tu parles. L'amour ! Et puis quoi encore ? Il a juste soulagé ses besoins d'homme, n'importe quelle autre jolie fille aurait fait l'affaire. S'il t'avait aimée, il ne t'aurait pas touchée avant de t'avoir épousée.

– Maman, arrête, je t'en supplie, ne salis pas tout.

– C'est toi qui salis tout, ma pauvre fille. À commencer par l'honneur de celui que tu portes.

– Maman, un ange m'est venu pendant la nuit. Il a dit que le fils de Dieu avait été engendré en moi. Je porte l'enfant que j'attendais, que je désirais, que tu voulais toi aussi. Et c'est l'homme que j'aime qui me l'a donné. Nous nous sommes fait le plus beau des cadeaux. Et Dieu était avec nous.

– Un ange, est-ce bien vrai ? !

Hannah amadouée, transformée, exaltée

– Un ange comme celui qui m'a annoncé ta naissance à toi, alors que je n'y croyais plus ? Oh ! pardon ma fille, l'histoire se poursuit, tu

es venue au monde pour le faire venir au monde, lui, celui qui nous sauvera, c'est écrit. Pardonne-moi d'avoir douté de toi, de Barabas. Vous avez agi selon la volonté de Dieu. Vous vous aimez, il t'aime, Barabas, bien sûr, pardonne-moi, ma fille. Je me faisais du souci, tu comprends. C'est très grave, ce que vous avez fait. Mais si l'ange est venu, tout suit son cours.

Papa...

– Maryam, on a tout arrangé. Tu vas épouser Joseph. Il a besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses enfants depuis qu'Esther est morte. Ils te connaissent. Ils t'aiment. Joseph est mon ami. Il dira que cet enfant est le sien. Vous vous marierez dans la semaine. On dira que vous avez conçu pendant votre nuit de noces. Ma fille, tu dois énormément à Joseph, ne l'oublie pas, personne d'autre que lui ne pourrait vouloir d'une femme déjà grosse.

Ça suffit.

Ça suffit, Maryam, c'est du passé.

Dieu est avec toi. Et ta vie t'attend. N'est-ce pas, mon Dieu, que tu es avec moi ?

CHAPITRE X

YECHOUA S'ÉTAIT RÉVEILLÉ. Il tentait d'attraper ses pieds avec ses petites mains.

– Mais tu n'y es pas du tout, encore, mon pauvre amour !

Maryam riait de ces premières tentatives très approximatives... Son enfant, froissé, abandonna et se mit à râler.

– Mais non, pardon, c'est très bien pour ton âge, continue, tu vas y arriver bientôt, poursuivit la maman, prise d'un fou rire qu'elle avait du mal à réprimer.

Maryam lui leva les pieds, attrapa ses mains et tenta de les amener là où il le voulait un instant plus tôt. Mais l'expérience était déjà oubliée. C'est vers la poitrine de sa maman qu'il dirigeait ses menottes.

– Tiens, nourris-toi, mon amour. Ensuite nous ressortirons. Adem m'a dit que bientôt nous pourrions apercevoir le phare d'Alexandrie. Il ne faut rater ça pour rien au monde.

*

De retour sur le pont, Maryam se joignit à la famille qui occupait la cabine à côté de la sienne. Ils se tenaient tous à l'avant : on commençait à distinguer les feux du phare. Les enfants jouaient avec Yechoua. Les adultes échangeaient quelques mots. Le couple venait d'une noble famille de Jérusalem. Maryam leur expliqua qu'elle était de Nazareth, un village de Galilée.

– Mais oui, nous en avons entendu parler, s'exclama la femme. Tu sais, chéri, c'est là où Joseph d'Arimathie se rend de temps en temps chez des amis.

Chéri ne voyait pas. Mais Maryam si.

– C'est nous, les amis. Enfin, mes parents. Mon père surtout.

– Ohhh, vraiment ! Chéri, mademoiselle connaît Joseph d'Arimathie !

Ohhh ! ça t'étonne, hein, qu'une petite provinciale comme moi connaisse

un si grand monsieur... Tu croyais qu'il ne fréquentait que des Judéens riches comme toi, ton vieux mari et tes enfants blancs et gras... Je ne suis ni fille, ni femme de, mais « amie de » apparemment, ça te fait aussi de l'effet...

Chéri ne réagissait pas, Maryam pensa qu'il devait être un peu sourd, vu son âge. Le vent et l'air devaient l'empêcher d'entendre. À moins que ce ne soit juste une indifférence à tout ce que pouvaient avoir à se dire deux femmes...

– Et vous, comment connaissez-vous Joseph ? poursuivit Maryam.

Son interlocutrice lui expliqua qu'ils avaient eu affaire au Sanhédrin, suite à une « stupide accusation de blasphème » contre leur aîné, resté à Jérusalem. L'accusation provenait de notables jaloux. Joseph d'Arimathie avait fort heureusement tranché en faveur des calomniés. L'affaire avait été rapidement expédiée, Joseph ne voulant pas repousser son voyage pour Nazareth.

– Comment se fait-il que ce cher homme ait des amis en Galilée ? demanda celle qui se présenta comme Rachel.

Maryam dit s'appeler Sarah et poursuivit.

– Mon père et lui se sont rencontrés il y a longtemps au temple de Jérusalem. C'était, je crois, un coup de foudre amical. Pas une année ne se passe sans que Joseph ne vienne nous rendre visite. Il m'a vue naître. Et il m'a appris beaucoup de choses.

Idiotie, à quoi ça sert de te prénommer Sarah si tu ne mens sur rien d'autre. Arrête de parler de toi, tu es recherchée. Et Joseph n'est rien censé t'apprendre. Il n'est ni ton père ni ton fiancé.

– Et que vous a-t-il donc appris ? poursuivit Rachel

– C'est avec lui que j'ai fait mes premiers pas. Et il m'a donné sa recette de sirop à la menthe, inventa Maryam.

– Comme c'est charmant, fit Rachel. Et chez qui descendez-vous à Alexandrie ?

– Je rejoins mon mari. On va s'installer à deux rues de la bibliothèque. Il travaille dans l'administration.

– Ah oui ? Méfiez-vous, Sarah, dit Rachel en lui prenant le bras. Vous êtes si jeune, vous semblez si pure. Mais ne soyez pas naïve. Depuis l'instauration de la domination romaine en Égypte, la situation des Juifs se dégrade. On parle même de les exclure du corps des citoyens.

– Je sais, mais ça reste mieux qu'en Judée ou en Galilée.

– Surtout qu'à Bethléem, renchérit Rachel.

– Pourquoi Bethléem ?

– Vous l'ignorez ? Tout Jérusalem ne parle que de ça depuis vingt-

quatre heures. Hérode a, enfin aurait, ordonné à ses soldats de tuer tous les bébés nés ces derniers mois dans le village. Le fils d'un agitateur nommé Barabas y serait né. Et Hérode, furieux que ce bandit soit parvenu à s'échapper, veut sa vengeance. Il jure qu'il aura la tête de Barabas et de son fils.

Calme-toi, calme-toi, calme-toi.

– Mais d'où sortent ces rumeurs ?

– Sarah, ma chérie, nous sommes bien introduits à Jérusalem. Comme tous les Juifs haut placés, il nous faut compter avec Hérode. Il arrive que nous nous fréquentions.

– Mais ce n'est pas Hérode lui-même qui vous l'a dit ? Ni ses soldats ?

– Non. Le bruit circule, c'est tout.

– Rachel, combien de nouveau-nés compte Bethléem, à votre avis ?

– Comment le saurais-je ?... Une centaine ? Sarah, vous me semblez très affectée. Je suis désolée, je n'aurais pas dû parler de ça à une maman qui vient de donner la vie. Ce sont probablement juste des rumeurs. Ou une des nombreuses lubies d'Hérode. Il n'a pas le pouvoir de toutes les mettre à exécution. Et il a peut-être déjà oublié avoir formulé un tel ordre.

– Oui. Merci, Rachel, fit Maryam, sincère mais peu rassurée. Et ce Barabas, pensez-vous qu'il a réellement réussi à s'échapper ?

– Je l'ignore aussi. Il faut espérer que non. Il ne fait qu'attiser la colère des Romains à notre encontre. Il faut avoir les moyens de la révolte, avant d'agir.

– Il faudrait que certains oublient leurs privilèges et aient le courage de le suivre, de lui donner de l'argent, des armes et des hommes, s'énerma Maryam.

– Que voulez-vous, Sarah, on n'a pas tous l'âme d'un résistant, se défendit Rachel. Les Juifs ont connu pire que les Romains. Et il y aura probablement pire encore. Vous savez, lorsqu'on devient mère, on pense à protéger ses enfants. On renonce aux grandes causes pour s'occuper des siens. Notre esprit est monopolisé par des choses plus concrètes : les langes, les nuits, les premières dents, l'éducation... Non ? Si ! Vous verrez.

– Pour l'instant, mon fils me donne envie de lui offrir un monde meilleur et d'œuvrer en faveur de celui-ci. Et je me bats pour ne pas aimer que lui. Pour que l'amour que je ressens si fort depuis qu'il est né le dépasse, pour qu'il jaillisse partout et pas seulement de moi à lui.

– Ma belle, mais oui j'avais raison, vous êtes si jeune, si pure. À votre âge, je n'étais déjà plus comme vous, constata Rachel, pensive.

Maryam lui sourit. Redevint concrète.

– Et vous, où allez-vous loger à Alexandrie ?

– Oh ! nous, nous rentrons par le même bateau. Nous sommes justes venus réceptionner de la marchandise... On ne peut plus laisser ce soin aux Phéniciens. Les deux dernières fois, ils ont tout compris de travers, et nous nous sommes retrouvés avec un stock invendable. Nous avons pris les petits avec nous parce qu'ils voulaient voir le phare.

– Ah ! je les comprends.

Maryam offrit à Rachel un nouveau sourire, éclatant. Elle était si soulagée de ne pas à avoir à les inviter dans sa « maison à deux rues de la bibliothèque ».

Quelle maison ? Quel mari ? Je n'en ai pas, je n'en ai plus, je l'ai bien eue.

Les deux femmes n'eurent plus grand-chose à se dire. Elles se contentèrent d'admirer le phare d'Alexandrie, qui surgissait de la mer, sublime et majestueux.

Barabas mon amour, aussi sublime et majestueux que ton sexe dressé.

Maryam rougit gaiement. Et s'il s'était vraiment échappé ? Et si elle le retrouvait ?

Mais alors le reste aussi serait vrai, le massacre d'enfants innocents.

Ou non. Juste l'évasion de Barabas, pas le reste. Mon Dieu, fais qu'aucun enfant ne périsse sous le glaive des soldats d'Hérode. Et fais que Barabas soit libre. Qu'il se renseigne sur mon sort. Qu'on le guide jusqu'à moi.

Maryam hissa son fils sur ses épaules, face au phare.

– Mon bébé, regarde maintenant, même avec tes petits yeux, tu dois être en mesure de voir ça.

Adem les rejoignit. Il posa sa main sur le bras de Maryam pour la rendre attentive à la statue de Poséidon, au sommet du phare.

– C'est le dieu grec des mers et des océans. Vous verrez, ici, on est davantage en Grèce qu'en Égypte. Il y a aussi beaucoup de Juifs. Les Romains se fondent dans la masse. Et pour l'instant, tout ce monde cohabite harmonieusement.

Maryam retira son bras. La main d'Adem y était restée trop longtemps.

Comme si mon comportement appelait de tels gestes. Si d'être une femme seule justifiait qu'il s'approprie mon bras.

– Je suis désolé de devoir repartir sitôt arrivé, regretta le jeune homme, je vous aurais volontiers servi de guide.

– J'en aurais eu besoin..., répondit poliment Maryam. Auriez-vous des connaissances qui pourraient m'orienter ?

– Sur les quais du port ouest, de l'autre côté de l'île qui abrite le phare. C'est un marchand qui vend du verre d'Alexandrie. Il n'est de loin pas le seul, mais son magasin est situé tout au début du quai. Vous le trouverez facilement : il est énorme. Vraiment vraiment énorme, vous verrez ! Il s'appelle Maithoutès. Il loue aussi des chars et des chauffeurs. Il vous fera un prix si vous venez de ma part.

Ce n'était pas grand-chose comme contact local, mais ça suffisait à rassurer Maryam. Il saurait certainement la conduire jusqu'à la communauté des thérapeutes. Selon Joseph d'Arimathie, celle-ci vivait en retrait. Assez pour que Maryam puisse y séjourner en paix. Joseph avait vécu parmi les thérapeutes à deux ou trois reprises. Il gardait d'eux un souvenir admiratif. Ils ne soignaient pas les corps mais les âmes, racontait-il, et tout ce qui empêchait celles-ci d'approcher Dieu. Ils refusaient les biens matériels et vivaient de contemplation et de prières.

Maryam voulait en savoir plus. Elle comptait sur les thérapeutes pour affûter ses pensées. S'en inspirer ? Les transcender ? S'en détacher ? Pourvu qu'ils acceptent de les recueillir quelque temps, elle et Yechoua.

CHAPITRE XI

IL ÉTAIT TEMPS DE QUITTER LE NAVIRE. Ça grouillait de monde. Les magasins n'avaient rien des petites échoppes d'Ascalon ou de Jérusalem. C'était bien plus grand, plus spacieux. Les objets avaient tous leur place, sans être entassés les uns sur les autres.

Yechoua dormait dans son berceau. Maryam le portait d'un bras, tandis que l'autre était occupé à tirer son bagage. C'était lourd. Trois jeunes Égyptiens tournaient autour d'elle pour lui proposer leurs services... Elle choisit le plus maigre et le plus petit d'entre eux. Il avait davantage besoin de se nourrir que les autres. Il porta vaillamment le bagage de Maryam jusqu'à l'entrée du port ouest. Elle visita deux verreries avant de trouver celui qui devait être Maithoutès. Il était aussi gros que dans la description d'Adem. L'homme ne se tenait pas devant son magasin pour attirer le chaland. Il était assis au fond, paisiblement assoupi. Maryam attendit, en admirant les verres. Elle craignait de le froisser si elle le sortait de son sommeil. Ce fut Yechoua qui finit par s'impatisser. Ses petits gazouillis se transformèrent en piaulements ininterrompus. Jusqu'à ce que Maithoutès émerge.

Il s'adressa au petit, d'une voix fluette et douce qui contrastait avec sa carrure. Ce devait être de l'égyptien. Voyant que Maryam ne comprenait pas, Maithoutès poursuivit en latin. Guère mieux. Puis en grec.

Heureuse qu'ils aient les rudiments d'une langue en commun, Maryam se présenta. Elle était envoyée par Adem, le marin phénicien. Il était bien Maithoutès ?

- Pour vous servir, Madame.
- Adem m'a dit que vous sauriez où se trouve la communauté juive des thérapeutes et que vous pourriez peut-être m'y emmener.
- Ah ! pas moi, ma jolie dame, mais Phatrès... Phatrèèèè ! cria Maithoutès, viens, on te réclame !
- Phatrès était aussi gras et nonchalant que son père.
- La dame cherche à se rendre au mont du lac Mariout. Conduis-la. Chère Madame, ce n'est pas tout près, ajouta Maithoutès. C'est sur une

colline, à l'extrême ouest d'Alexandrie.

Ils négocièrent un prix qui laissa Maithoutès de fort bonne humeur.

Phatrès attela son char et retrouva Maryam sur la grande rue parallèle au quai.

Ils traversèrent tout Alexandrie. La ville était immense. Maryam allait s'y plaire.

– N'est-ce pas, mon Yechoua, qu'on va se plaire, Loin d'Hérode et de ses folies meurtrières ?

Elle eut droit à sa visite guidée. Phatrès lui montra notamment le temple dédié au dieu Sérapis.

– Là, sur la colline, c'est le plus beau monument d'Alexandrie.

Il l'encouragea à s'y rendre, une fois qu'elle aurait posé ses bagages, les Juifs y étaient les bienvenus. Sérapis vivait en harmonie avec tous les autres dieux. Il y avait beaucoup de marches, avec l'enfant, ça risquait d'être pénible mais, vraiment, ça valait le détour.

– J'irai, promit Maryam. Et à la bibliothèque aussi. Je rêve de pouvoir parcourir des rouleaux, ils sont rares dans mon village.

– Vous avez de la chance de savoir lire, nota Phatrès. Demandez conseil au bibliothécaire, il connaît l'emplacement de chaque œuvre.

– À part la Thora, je ne connais pas grand-chose...

– Lisez les Grecs, ils inspirent beaucoup de monde. Notamment vos thérapeutes, je crois.

Ils arrivaient. Phatrès lui montra le lac Mariout. Il semblait se réjouir pour elle. Elle allait pouvoir se rafraîchir, poser ses bagages, changer son petit qui sentait mauvais depuis le début du trajet...

Il croit qu'on m'attend, qu'on va m'accueillir les bras ouverts, m'indiquer ma pièce. Me faire la conversation. Rachel aussi, elle croit que mon mari va me prendre dans ses bras, me mener dans une maison chaude et fleurie. Me laver et m'allonger sur un lit.

Personne ne m'attend.

Ils n'oseront pas me laisser dormir dehors. Ils se souviendront de Joseph.

Le char se dirigeait lentement vers le sommet de la colline. La vue sur le lac était magnifique. Aucune construction ne venait troubler la nature. Seule la petite route qu'ils empruntaient témoignait de la présence d'humains.

Ils s'arrêtèrent devant un groupe de maisons modestes, sans barrière, ni porte. Maryam pensa que c'était de bon augure. Une jeune femme vint à leur rencontre, suivie par deux puis trois autres personnes, hommes et femmes, tous vêtus de blanc.

Maryam et son enfant pouvaient rester. Les thérapeutes se souvenaient de Joseph. Elle prit congé de Phatrès et se laissa guider.

Jusqu'à sa pièce d'abord. Fraîche et claire. Jusqu'à une jolie petite cour ensuite, réservée à la toilette des femmes. Il fallait qu'elle se lave et qu'elle change de vêtements.

Maryam ne se fit pas prier. Elle entra dans le bassin d'eau tiédie par le soleil avec son enfant.

– Enfin, mon amour ! J'en rêvais de ce bain avec toi. C'est le paradis ici, n'est-ce pas ?

Maryam avait appris à se méfier de l'enthousiasme des débuts, mais là, vraiment, elle ne voyait pas pourquoi cet endroit restait aussi confidentiel.

Ils mangeaient ensemble dans une salle qui comptait quatre grandes tables d'une dizaine de personnes. La totalité des membres de la communauté. Dans leur assiette, pas de viande, mais des légumes, du pain, des céréales. Une table de fruits était dressée pour le dessert. À boire : de l'eau, du vinaigre ou des tisanes.

Mais, quand même, un peu de vin, un peu de viande, ça rend vigoureux, joyeux...

– Vous mangez de la viande de temps en temps ? interrogea Maryam.

– Non. La viande, c'est la chair, le sang, la violence, déclara un de ses compagnons de table, catégorique.

– Et le vin ?

– Le vin, c'est la perte de maîtrise, l'emballlement des sens. Ça nous rend sourds à la voix de Dieu.

Maryam se souvint du repas de fête lors de la circoncision de Yechoua. Même Léa avait ri. Ils avaient mangé de l'agneau et bu jusqu'à l'ivresse. Les plaisirs de la table, en compagnie de ceux qu'on aimait, ça ne pouvait pas être mauvais. Ça rapprochait les hommes.

Mon Dieu, ici ils se rapprochent peut-être de toi, mais ils s'éloignent des autres. Faut-il vraiment s'isoler pour chercher à t'atteindre ?

– La méditation, c'est l'essentiel de vos activités ?

Maryam s'efforça de ne pas paraître déçue. Ni critique...

– Oui. Nous cherchons à atteindre Dieu pour être des hommes meilleurs, répondit une jeune femme.

– Mais alors, après, une fois que vous êtes devenus meilleurs, ne faut-il pas revenir aux autres ?

– Pas s'ils continuent à souffrir de tout ce qui emprisonne nos âmes : la matière, le corps et ses désirs. Ceux qui sont prêts viennent à nous. Comme toi...

Moi, c'est parce que je me cache. Que je ne connais personne d'autre que vous. Pas vraiment parce que je suis prête, pas vraiment parce que je suis convaincue.

Elle s'appelait Ruth. Elle serait l'amie de Maryam.

– Cette semaine, tu seras assignée aux tâches de lessive, coupa une femme un peu plus âgée. Tu auras un jour de congé avant d'entamer la semaine suivante à la cuisine. Si tu sais lire, profite de ta journée de liberté pour descendre à la bibliothèque d'Alexandrie.

Maryam devrait attendre avant de poser d'autres questions sur la doctrine des thérapeutes...

– Lis Pythagore, ajouta un homme en face d'elle.

– Oui, commence par Pythagore, renchérirent tous ses compagnons de table.

Maryam passa la semaine à faire la lessive avec une dizaine de compagnons. Les autres faisaient la cuisine. D'autres encore s'occupaient de récolter les graines, les plantes, les fruits, les légumes et les herbes qui composaient leurs tisanes et leur nourriture. Maryam travaillait, observait, retenait tout ce qu'elle avait envie de transmettre à son fils.

Les femmes s'expriment sur les même sujets que les hommes. Ils réfléchissent ensemble au rôle qu'ils doivent jouer sur cette terre. La vie est simple. La cuisine est bonne. Même les tisanes ont du goût. C'est presque le rêve. Et on n'a pas besoin d'être né thérapeute pour le devenir ! Ni même juif ! m'a dit Chiraz.

Tu vois, mon Yechoua, peu importe qu'on soit égyptien, romain ou juif, puissant ou pauvre.

Mon Dieu, merci de m'avoir menée jusqu'aux thérapeutes.

Chiraz était égyptienne. Elle était venue au sein de la communauté pour fuir son mari violent. Maryam l'admirait. Chiraz avait refusé de rester dans sa vie. Estimé qu'elle en méritait une autre.

J'espère qu'on deviendra amies.

Tous se retrouvaient trois fois par jour, pour prier, manger et prier à nouveau. Yechoua les suivait dans son couffin. Maryam le prenait partout avec elle. La prière du matin se faisait au soleil, les paumes dirigées vers le ciel. Il fallait se changer à chaque méditation. Revêtir une tenue encore plus souple, encore plus blanche, encore plus propre.

– Ça nous met tout de suite dans un autre état d'esprit, ces habits, tu ne trouves pas ? demanda Ruth.

– Si je n'étais pas de corvée de lessive, peut-être bien.

Les deux jeunes femmes entamèrent la prière dans un éclat de rire.

La fin de la semaine était là. Les chars et les chevaux étant pris, Maryam devait se rendre à pied à la bibliothèque. Avec un enfant sur le ventre, c'était trop loin. Sans compter qu'on n'y tolérerait pas l'allaitement. Et que les rouleaux ne pouvaient en sortir.

– Et alors, ne te torture pas l'esprit, laisse-nous ton enfant ! s'exclama Ruth.

– Mais il ne peut pas rester toute une journée sans manger, s'inquiéta Maryam.

– Nourris-le maintenant. Dans quelques heures, on tentera de lui faire avaler du lait, ajouta Chiraz.

– Mais je ne l'ai jamais laissé seul aussi longtemps...

– Eh bien, c'est l'occasion, ma chérie, la poussa Ruth. Ça vous fera du bien à tous deux, de respirer un peu l'un sans l'autre.

Mais qu'en sait-elle, elle n'a même pas d'enfant.

– Allez, Maryam. Tu sais, pour un enfant, plus les séparations ont lieu tôt, moins c'est douloureux. Habitue-le peu à peu ! positiva Chiraz.

À court d'arguments, Maryam accepta de partir seule.

– Mon amour, ne crains rien, je reviens, je ne t'abandonne pas. Je te laisse avec mes deux amies. Je serai de retour quand le soleil se couche.

Maryam se tourna encore vers ses amies.

– Vous croyez qu'il comprend ? Vous le rassurerez s'il pleure ? Vous le prendrez dans vos bras, même si ça vous ralentit dans votre travail, même si c'est l'heure de la prière ? Et vous lui direz bien que je reviens !

– Mais oui ! Tout ira bien ! On l'aime, ton petit, on prendra soin de lui.

Maryam partit le cœur léger. Il faisait beau, l'air était pur. La descente jusqu'au lac Mariout fut un plaisir.

Suivit la promenade dans Alexandrie. Sa banlieue ne semblait habitée que par des Égyptiens. C'était sale, bondé, étroit. Plus près du centre, un quartier à majorité juive. Ensuite, l'architecture grecque et romaine prenait le dessus. Des Juifs aussi, mais d'une autre classe, des Grecs et des Romains, hautains, arrogants. Quelques Égyptiens encore, porteurs de valises, tireurs de charrettes. Ceux qui étaient inoccupés mendiaient, jusqu'à ce qu'un soldat les chasse à coups de pied ou de fouet.

Ça se passait comme à Jérusalem, à Nazareth ou ailleurs en Judée, en Galilée. Les gens cohabitaient mais ne se mélangeaient pas.

Ici, les Grecs haïssaient les Juifs et les Romains. Il leur fallait pourtant faire avec ceux qui avaient de l'influence. Les Égyptiens, qui n'en avaient aucune, étaient oubliés au mieux, maltraités le plus souvent.

Chez Maryam, les Judéens méprisaient les Galiléens, qui eux-mêmes dédaignaient les Syriens ou les Phéniciens installés près de Nazareth pour faire commerce de l'huile d'olive.

Au lieu de s'ouvrir, on se ferme, on se raidit dans le respect de nos pauvres rites et coutumes, de peur qu'on nous les vole, qu'on nous les change. Comme si c'était grave. Comme si le changement était mauvais, et nos coutumes, parfaites.

Autour du bâtiment central de la bibliothèque, des jardins, des arbres, de petites salles où l'on enseignait, débattait... C'était plus vivant que les leçons que Maryam avait reçues au temple.

Elle fouilla entre les rayons. Le bibliothécaire étant fort sollicité, elle trouva elle-même la section des textes philosophiques. Et Pythagore.

Elle sortit quand le soleil déclinait. Elle avait encore à marcher deux bonnes heures. Ses seins étaient douloureux, ils réclamaient Yechoua.

Maryam arriva au mont des thérapeutes à la tombée de la nuit. C'était l'heure du repas. Elle fonça se changer. Son enfant devait être dans la salle à manger avec ses amies. Elle le retrouva hurlant devant une cuillère de lait de chèvre que Chiraz essayait en vain de lui faire avaler.

– Il a été adorable toute la journée, mais n'a rien voulu manger, expliqua Ruth.

– Oh ! mon tout petit trésor, je suis là maintenant, pardon d'être partie si longtemps, la prochaine fois je te prends avec moi, mon bébé adoré.

– Oh ! mais ma toute petite Maryam adorée, tu en fais beaucoup trop avec ton gamin, se moqua Ruth tendrement. Allez vite, vite, vite, sors tes seins !

Elle enveloppa Maryam dans un grand châle. Elles mirent Yechoua en dessous, et il put retrouver sa maman et son lait, pendant que celle-ci mangeait sa soupe d'orge et de légumes.

– Alors, Pythagore ?

– Vous m'aviez déjà bien résumé sa pensée. Eh oui, il y a beaucoup de bonnes choses à retenir... Mais Dieu a fait de nous des êtres de chair !

– Pour nous mettre au défi ! répondit sèchement Gabriel, l'homme qui tous les soirs remplissait le verre de Maryam.

Le débat s'arrêta là. Yechoua étouffait sous le châle. Les seins de sa

maman étaient trop pleins et coulaient de manière ininterrompue. Maryam termina son repas à la hâte et se retira pour des retrouvailles plus sereines.

Après la prière du soir, Ruth vint dans sa chambre. Il fallait qu'elle lui confie son amour pour Gabriel. Et la peine qu'elle avait à rester chaste.

– Pourquoi le restes-tu alors ? la provoqua Maryam. Épouse-le et connaissez-vous !

– Il prône l'abstinence, comme la plupart des thérapeutes. C'est tout juste s'il envisage l'union des corps pour enfanter. Mais il ne veut pas d'enfant maintenant.

– Ruth, c'est dommage. Je ne serais pas mère si je n'avais pas cédé au désir que j'avais pour un homme. Et je te garantis que j'aurais cédé encore, juste pour le plaisir, assura Maryam en riant. Avant mon enfant, avant l'homme qui me l'a fait, jamais je n'aurais cru que l'amour pût être si puissant. Si Dieu ne nous voulait qu'esprits, pourquoi nous aurait-il incarnés ? Nier notre corps, ne crois-tu pas que c'est refuser l'œuvre de Dieu ?

– Je vais aller tenir ce discours à Gabriel tout de suite ! s'enthousiasma Ruth. Après tout, notre doctrine est en devenir. Rien n'est figé.

– J'adore t'entendre parler comme ça !

Cette même nuit, Ruth et Gabriel connurent l'amour.

Et à eux ça va leur arriver cent fois, mille fois encore, alors qu'à toi non. Pas si tu ne retrouves pas Barabas...

Ou si tu parviens à l'oublier...

Maryam se caressa en imaginant la découverte qu'étaient en train de faire ses amis. Après s'être menée au plaisir, elle fondit en larmes. Barabas lui manquait. Elle n'arrivait plus à avoir la certitude qu'il reviendrait, comme lorsqu'elle le voyait repartir, enfant.

*

Le temps passait. Maryam se trouvait bien chez les thérapeutes. Elle apprenait d'eux et des ouvrages qu'elle lisait pendant son temps libre à la bibliothèque, lorsque elle ne flânait pas simplement dans les rues d'Alexandrie.

Le soir, ses compagnons et elle refaisaient le monde.

– Je peux renoncer aux signes de richesse, à l'argent, aux vêtements, à la viande même, si c'est vous qui cuisinez. Mais peut-être pas au vin, plaisantait Maryam.

– Pourquoi cherches-tu aussi assidûment une nouvelle philosophie ?

Pourquoi ne pas t'être contentée de Nazareth ? La vie était douce pour toi, là-bas, non ? lui demanda un soir Ruth.

– Si. Mais j'ai vu commettre beaucoup d'injustices. Les coups et les injures des soldats romains. Les calomnies des voisins. Des amants séparés par leurs familles. Des enfants morts trop tôt. Des mères inconsolables. Des mères mortes trop tôt. Des enfants perdus. Des faibles. Courbés et tremblants devant des forts qui ne le sont pas. J'ai beaucoup de mal à tolérer l'injustice... C'est une intolérance relativement partagée, je le sais bien, mais pour moi ça va au-delà des mots.

– Je vois ça, ma Maryam...

– Je demande l'aide de Dieu tous les jours. Qu'il me guide. Me permette d'entrevoir autre chose. Je n'ai pas peur de Dieu. Je me sens proche de lui. On est ses enfants, après tout. Je suis certaine qu'il nous aime. Qu'il n'est pas si sévère que ça. À Dieu j'ai demandé un fils qui m'aide à changer le regard des hommes. Je voulais un fils pour l'humanité. Pas pour moi. Comme tu le vois, ça a changé avec sa naissance.

Maryam riait.

– Maintenant mon Yechoua, je ne te veux que pour moi !

Maryam mordit tendrement dans la cuisse de son fils.

– Mais tu as vu, Ruth, je commence à le laisser vivre un peu en dehors de moi. Je sais bien qu'il y a un temps pour tout. Un jour, mon enfant deviendra un homme, il se mariera, aura des enfants. Ou il choisira d'entendre Dieu, de guider les hommes...

Maryam observa une nouvelle pause. Embrassa son petit.

– Je savais que mon enfant me donnerait la force d'aller plus loin dans ma recherche pour un monde plus juste, plus beau. Je commence. Yechoua continuera. Vers plus de lumière. Avec l'aide de Dieu. Si mon fils le veut.

Quand Maryam parlait du « père de son enfant », ses compagnons ne cherchaient pas à lui soutirer un nom. Elle leur en était reconnaissante. Barabas faisait parler de lui, peut-être même jusqu'au sein de la communauté. Or, il représentait, en apparence du moins, tout ce que rejetaient les thérapeutes. L'orgueil, la rage, la violence. L'incapacité à communiquer avec Dieu, à attendre que le bonheur et la libération viennent de Lui. Il valait mieux taire son nom et son combat.

– D'accord, ma chérie, mais tout ça ne me dit pas pourquoi tu es arrivée à Alexandrie, reprit Ruth.

– Je devais m'éloigner d'Hérode. Et j'avais entendu parler de vous par Joseph d'Arimathie. Mais ça aurait pu être ailleurs. Il fallait un voyage. Un autre pays. On voit la réalité des choses mieux que là où on a toujours vécu. Même s'il s'agit de la même réalité... Et quel

bonheur, Ruth, de pouvoir partir, respirer un autre air ! Être libre de devenir une autre. Jusqu'à me trouver. Ce n'est pas donné à toutes les femmes. Ni même aux hommes.

*

Au printemps, la communauté reçut la visite d'un jeune adolescent très mal en point. Ses blessures étaient superficielles, mais sa maigreur faisait peur. Il avait besoin d'être nourri. De se reposer. Le jeune homme protesta. Il était pressé, il ne venait pas pour lui. Son commandant avait été blessé. La plaie s'était infectée. Il cherchait quelqu'un qui puisse venir l'amputer, avant que l'infection ne gagne tout le corps.

– Si ton ami a besoin d'aide, qu'il vienne ici, déclara un des compagnons. Mais nous ne sommes pas médecins. Nous soignons les âmes. Pas les blessures physiques. Pour cela, je crains que nos connaissances ne soient limitées.

– Va voir un vrai médecin, lui dit un autre.

– Je ne peux pas. Alexandrie, c'est trop risqué.

– Contre qui vous battez-vous ? intervint Maryam.

– Les Romains, répondit le garçon.

– J'ai quelques maigres connaissances. Si tu oses couper, je peux stopper l'hémorragie, faire un emplâtre et aider à ce que ça cicatrise proprement.

– Nous ne sommes pas très loin. Venez vite, je vous en prie.

Maryam alla prendre à la cuisine toutes les plantes médicinales qu'elle trouvait, du vinaigre pour désinfecter et des racines de gingembre. Elle prit congé de son petit, « Je serai moins longue que la dernière fois, mon bébé, promis ». Suivit le garçon jusque dans la forêt, du côté qui tournait le dos au lac et à Alexandrie.

Il ne parlait pas. Il murmurait des prières et pleurait. « Que les prières et supplications de tout Israël soient accueillies par Leur père qui est aux Cieux. Amen. Que cette femme puisse soigner mon commandant. Amen. Que mon commandant se rétablisse rapidement pour continuer le combat. Amen. » Maryam sourit tendrement.

– Comment t'appelles-tu ? l'interrompt-elle.

Le jeune homme leva sur elle des yeux pleins de larmes.

– Je suis désolé. Je suis épuisé. Et sans lui, tout s'arrête.

– Je vais faire ce que je peux pour le sauver, promet Maryam. Comment t'appelles-tu, alors ?

– Yoël, souffla-t-il. Et toi ?

– Maryam.

– Il dit Maryam tout le temps, depuis qu'il a de la fièvre. C'est le prénom de la femme qu'il aime. Ne lui donne pas ton nom, il risque de

te prendre pour elle, ça pourrait l'achever.

– D'accord, répondit Maryam, le cœur cognant contre sa poitrine, les jambes tremblantes.

N'y pense même pas.

Et si c'était Barabas ?

Ne pas lui demander son nom, tu verras bien quand tu arrives, ne rêve pas, ce n'est pas possible, ne demande pas, s'il ne répondait pas Barabas, tu resterais clouée sur place de douleur, il ne répondra pas Barabas, et s'il répondait Barabas ? Barabas qui t'attend et que tu vas retrouver et embrasser, et respirer profondément, couchée contre lui pendant qu'il guérit, il ne répondra pas Barabas, courage, reste forte, Yechoua t'attend, calme-toi.

– Vous vous connaissez depuis longtemps, ton commandant et toi ?

– Non.

– Vous venez d'ici ? D'Alexandrie ?

– Non.

– D'où, alors ?

– D'ailleurs.

– Vous êtes juifs, comme moi. De Judée ? De Galilée ?

– Oui... Écoute, je n'ai pas envie de parler. De toute façon, moins tu en sauras, mieux ce sera pour nous tous.

– Tu peux avoir confiance en moi, tu sais.

– D'accord. Mais je n'ai toujours pas envie de parler.

Yoël l'emmena au plus profond de la forêt. Ils suivirent un chemin invisible, jusqu'à ce que la végétation perde en densité. Ils étaient arrivés.

L'homme gisait au fond d'une tente en lambeaux.

Ça sentait la mort.

La mort, et ton odeur, mon amour. Mon Dieu, fais que ce ne soit pas lui. Mon Dieu, fais que ce soit lui et qu'il ne meure pas. Fais que ce soit lui et que je puisse le soigner, le remettre sur pied.

Maryam s'approcha.

C'était Barabas.

Brûlant, délirant.

Elle se coucha près de lui.

– Barabas, mon amour, c'est moi... mon grand amour.

Elle lui caressa les cheveux, pleurant, immobile, collée à lui.

– Vous êtes Maryam ! SA Maryam ! Allez, levez-vous ! Ne le laissez pas mourir, vous pouvez le sauver !

Le bras gauche de Barabas pendait à son corps, inutile, menaçant. L'infection allait gagner, il fallait faire très vite. Maryam reprit ses esprits. Se redressa.

– Il faut couper, Yoël, et ça, je n'y arriverai pas.

Elle broya ses plantes et les piments, les mélangea à la glaise, réduisit les clous de girofle en poudre, comme elle l'avait fait une première fois pour son homme.

C'est ridicule, ça ne suffira jamais. Mon Dieu, je t'en supplie, sauve-le, guide mes mains et celles de Yoël, ne le laisse pas mourir maintenant. Je ne me décourage pas, regarde, mon Dieu, je ne me décourage pas, mais il faut que tu m'aides.

« Je ne me décourage pas, on va y arriver » poursuivait Maryam à voix haute, alors qu'elle malaxait sa préparation, en larmes et en sueur.

Elle fit déshabiller Barabas, retirer les vieux bandages qui s'étaient incrustés dans la plaie, sanguinolents et puants. Elle imbiba un chiffon de vinaigre, nettoya le bras, désinfecta le poignard de Yoël, lui montra l'endroit où couper. La peau d'abord. L'os ensuite.

– Maintenant ! cria Maryam.

Yoël n'attendit pas. Il trancha la chair, juste en dessous de l'épaule.

Barabas émit un râle, rien de plus. Tant il était déjà abîmé et agonisant. Yoël s'attaqua à l'os. Il sciait, sciait, pendant que Maryam, les yeux dans le vague, empêchait Barabas de bouger, son genou contre le torse de son amour, ses mains retenant ses bras. « On va l'achever, on va le tuer », faisait inlassablement Maryam, sans cligner des yeux, le regard dans le vide. Yoël priait et sciait.

– J'ai terminé.

Yoël dut le répéter deux fois, puis plus fort.

Maryam revint à elle.

Elle stoppa l'hémorragie, embrassa Yoël, promit à Barabas qu'il s'en sortirait désormais.

Yoël tint la bouche du blessé ouverte. Maryam lui fit avaler quelques gouttes de la boisson à base de gingembre et de venin de serpent qui avait la réputation de ressusciter les mourants. C'était la première fois qu'elle testait le breuvage. Il lui avait été offert par Joseph d'Arimathie lors de son dernier passage à Nazareth, il y avait un peu plus d'un an.

Barabas souleva les paupières et sembla reprendre connaissance.

– Maryam...

Il referma les yeux et tomba dans un sommeil qui semblait moins

délinquant.

– Maryam.

Elle prépara un autre bandage, qu'elle badigeonna de son emplâtre. Elle retira le tissu destiné à stopper l'hémorragie et appliqua le pansement sur l'épaule de Barabas. Il pourrait le garder quelques jours.

L'amputation menée à terme, la tension redescendit. Yoël raconta à Maryam que Barabas et lui s'étaient rencontrés dans les geôles de Jérusalem. C'est là qu'on lui avait broyé le bras, lorsqu'il l'avait passé par la trappe pour prendre son quignon de pain et son eau salée quotidiens. Prétextant que c'était à eux d'introduire la nourriture par le trou, et non à lui de venir la chercher, les gardiens s'étaient saisis du bras qui dépassait et mis à le lacérer, le briser, lui sauter dessus. Sauvages, hilares et hurlant à la gloire de Rome. Ils avaient cessé après que Barabas se fut évanoui de douleur, lorsque son bras ne présentait plus aucune résistance, pouvant être tordu et retordu dans tous les sens.

Ivres et drogués, les gardiens avaient oublié de refermer la trappe en partant. Yoël parvint à y passer la tête puis le restant du corps.

Il trouva ensuite les clés, ouvrit à Barabas et aux autres prisonniers. Qui furent rattrapés pour la plupart. Yoël et Barabas volèrent un char, foncèrent en direction du port de Gaza, montèrent clandestinement à bord d'un bateau qui les avait menés à Alexandrie. Ils avaient l'intention d'organiser la résistance depuis ici. Avec les zélotes exilés momentanément. Mais les Romains étaient partout ici aussi. Et l'état de Barabas empirait de jour en jour.

– Barabas est plus convaincu que jamais de la nécessité de lutter par les armes, alors ? demanda tristement Maryam.

– Bien sûr ! Seul Dieu est notre maître, nous ne composerons avec aucun autre roi, encore moins romain.

– Dieu ? J'ai rarement entendu Barabas parler de Lui...

– Il a commencé à prier en prison, avec moi. Pour le reste, il m'a tout appris.

Marie devait aller retrouver son enfant. Elle annonça à Yoël qu'elle reviendrait le lendemain matin, avec le fils de Barabas.

– En attendant, fais-lui boire la potion de Joseph encore deux ou trois fois. Et alterne avec un peu de lait, que ça ne lui brûle pas l'estomac. Il faut le nourrir maintenant, Yoël. Commence par le lait. Demain, j'apporterai des purées.

– Nous ne pourrions pas rester ici longtemps, tes amis thérapeutes savent maintenant où nous nous cachons.

– Ils ne diront rien, ne t'inquiète pas. Attends-nous demain, nous viendrons tôt. On verra dans quel état se trouve Barabas.

Le lendemain, femme et fils étaient là au lever du jour. Maryam avait à peine fermé l'œil. Barabas était si près d'elle. Il avait échappé à la mort. Et il allait rencontrer Yechoua !

Elle sortit son enfant du châle qui le maintenait contre sa poitrine. Plia le tissu en quatre et coucha le petit dessus, dans l'herbe. Près de Yoël qui faisait sa prière du matin. Elle voulait voir Barabas seule, avant.

Elle s'approcha de la tente. Il ouvrit les yeux dès qu'il la sentit arriver.

– Maryam... Tu seras toujours là pour soigner mes blessures alors ?

Elle l'embrassa sur les lèvres. Il parvint à lever son unique bras jusqu'à ses cheveux. À lui caresser le visage, le ramener à lui, l'embrasser encore, les lèvres et le front et les joues et les paupières.

– J'en ai encore une, de blessure, ma merveille.

Barabas sourit. Guida la main de Maryam jusqu'à son sexe.

– Oh ! mon amour, c'est très inquiétant, c'est dur comme de la pierre, chaud comme le soleil du désert.

Maryam reprit un peu de sérieux.

– Barabas... la dernière fois... tu m'as fait un enfant.

L'émotion la gagna. Ses yeux s'embruèrent. Barabas s'inquiéta.

– Un enfant ! Et alors, qu'est-il devenu, notre enfant ?

– Non non, tout va bien, il est là dehors, avec Yoël, indiqua la mère en riant.

– Là ? Oh ! Amène-le moi, Maryam.

Elle revint avec le petit dans les bras. S'assit près de Barabas.

– Yechoua voici ton papa. Barabas, voici ton enfant.

Barabas prit les pieds de son fils dans sa main. Se redressa un peu pour les embrasser.

Et il parla. Raconta à Yechoua comment il avait rencontré sa mère, ce qu'il avait pensé d'elle la première fois, puis les suivantes. « Elle te l'a dit, ça ? » demandait-il de temps à autre, en regardant Maryam. « Quoi ? Non ! Alors, écoute... » Il raconta aussi « les méchants soldats romains » qui lui avaient fait mal, le bonheur d'apprendre qu'il avait un fils, de le rencontrer, de retrouver sa maman...

Et les chansons ? Que lui chantait Maryam ? Barabas chuchota la mélodie de son enfance à lui, la berceuse que lui chantait sa mère, le soir, avant qu'il se retrouve orphelin. Yechoua écoutait. Réagissait. Poussait de petits cris. Tentait d'attraper le nez de son papa. Ou de mettre ses mains dans sa bouche.

Barabas, épuisé, s'endormit contre son fils. Maryam se coucha à son tour. Joua un moment avec son enfant, allongé près d'eux. Ils finirent aussi par s'endormir. Yechoua entre ses parents.

L'enfant émergea le premier. Yoël proposa d'aller le promener un

moment. Les parents acceptèrent. Baissèrent la toile de la tente. Se retrouvèrent.

Maryam souleva sa jupe, s'assit sur son homme, doucement. Lentement. C'est à lui qu'il ne fallait pas faire trop mal, cette fois.

- Attends. Enlève tout. Je veux voir chaque parcelle de ta peau.
- À vos ordres, commandant.

Couchés l'un près de l'autre, les amants se racontèrent cette année d'éloignement. Les raisons de la présence de Maryam à Alexandrie. L'insurrection que Barabas avait commencé à organiser depuis sa prison. Les zélotes qui l'attendaient en Égypte. Les soulèvements qui devaient avoir lieu simultanément en Galilée, en Judée et en Samarie. Une fois qu'ils seraient rentrés.

- Tu n'envisages toujours pas de combattre autrement, alors ?

Maryam ne ressentait pas de colère, elle l'eût préféré. Mais une profonde tristesse, la certitude que, libre ou pas, Barabas ne resterait jamais près d'eux.

– Viens avec nous. Venez ! proposa-t-il naïvement. Je m'organiserai. Je délèguerai davantage. Je ferai en sorte qu'on ne se déplace pas trop souvent. Je nous trouverai des endroits introuvables, où vous serez en sécurité, Yechoua et toi.

– Non, mon amour. Je veux partir à la découverte des hommes, trouver ce qui nous relie. Pas m'isoler et penser à ce qui nous oppose jusqu'à ce que la haine me gagne. Je resterai en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode. Ensuite, je retournerai à Nazareth. J'ai promis aux enfants de revenir. Et c'est un bel endroit pour élever le nôtre. Je lui parlerai de Dieu. De l'ange qui m'a annoncé sa venue. Du prénom qui lui a été choisi. Si notre fils sent la présence de Dieu, s'il a le sentiment qu'il est bien là pour guider les hommes, une révolution se produira. Mais pas au sens où tu l'entends.

- Tu ne changes pas non plus, ma princesse.

– Non. Mais j'avance. Si un jour tu apprends à être patient, si tu réalises que c'est le cœur des hommes qu'il faut transformer, et que ça ne passe pas par les armes, viens nous retrouver à Nazareth.

Barabas concéda un « d'accord ».

Yechoua était de retour. Yoël le rendit à sa maman et s'enquit de l'état de santé de son commandant. Ils étaient attendus dans le repère des zélotes. Il craignait que ceux-ci n'en changent, ne les voyant pas arriver.

Maryam proposa de se rendre le lendemain matin au port, pour trouver Phatrès et un char. Elle les conduirait où il fallait et les quitterait ensuite.

Elle partit faire ses adieux aux thérapeutes. Ils lui avaient appris

beaucoup de choses, mais elle voulait revenir au monde, faire partie de lui. Non pas attendre d'être sollicitée en haut d'une colline.

CHAPITRE XII

BARABAS, MARYAM ET YECHOUA avaient à peine plus d'une nuit devant eux. Yoël dormirait dans l'herbe, il faisait doux, ça ne le dérangeait pas, promis, il était heureux que Barabas puisse passer un peu de temps avec sa femme et son enfant.

Maryam apprit à son homme à changer Yechoua et à faire les gestes rituels qui accompagnaient sa mise au lit. Le petit s'endormit sur le torse de son papa. Barabas avala les quelques cuillères d'orge bouillie que Maryam lui tendait, but son remède et fit glisser son fils sur les peaux placées tout à côté de lui.

– Je vais finir par me prendre pour ton épouse.

– Tu l'es, mon amour.

Maryam déshabilla son homme. Fit de même et se blottit contre sa peau. Sous les couvertures. Elle pensait que la tristesse lui enlèverait l'envie de faire l'amour. Et Yechoua qui dormait à côté. Mais la peau de Barabas, ses poils qui crissaient sous la main, l'odeur de son cou, de ses aisselles, ses jambes autour des siennes. Et son sexe, maintenant dressé, prêt... Il entra en elle, bougea lentement, embrassa sa nuque, retint ses cheveux, les tira, prit ses lèvres, en força un peu l'ouverture, la pénétra plus profondément... Plus rien d'autre n'avait d'importance.

Le jour était là. Maryam avait beau fermer les yeux, les plisser fort pour prolonger la nuit, le jour était là. Elle se pressa plus fort contre Barabas. L'amour encore. Sans qu'ils puissent conclure : Maryam pleurait, et Yechoua saluait le jour de ses premiers gazouillis.

– On ira jusqu'au bout la prochaine fois, mon amour de femme.

Ils mirent l'enfant sur eux et s'embrassèrent encore, tous les trois, jusqu'à ce que l'enfant se saisisse du sein de sa mère. Le père prit l'autre.

Yechoua parut surpris. Il lui frappa le front de sa petite main. Sans interrompre son petit-déjeuner. Les parents riaient.

J'ai mes amours à mes seins, mes amours contre moi. Merci, mon Dieu, pour ce moment béni.

Maryam laissa Yechoua à son papa.

Comme une famille normale, je suis la maman qui va faire son marché pendant que papa se repose avec l'enfant. Une petite famille normale. Qui va être brisée dans quelques heures. Un père qui ne verra pas grandir son fils, un fils qui ne dira pas papa, qui dira papa à un autre, une femme sans homme, une femme sans l'homme qu'elle aime, une femme qui se réveille sans l'homme à qui elle rêve toutes les nuits.

Et elle partit à la recherche de Phatrès et de son char.

En retrouvant le lac et la vue sur Alexandrie, Maryam put se réjouir à nouveau. Barabas avait vu son fils. Il était vivant. Elle était libre.

Libre de ne pas suivre Barabas pour aller vers son destin à elle. Libre de l'aimer quand même. Elle avait connu une communauté ouverte à tous. Elle avait lu des auteurs grecs qui lui confirmaient que les biens matériels pourrissaient l'âme. Éloignaient l'homme de son essence divine. Elle sentait la présence de Dieu. Elle était entourée d'amour. Elle apprenait à soigner. Elle désirait parfaire ses connaissances. Aider les malades qui viendraient à elle. Elle avait un fils qui lui donnait envie de déplacer des montagnes. La vie était belle.

Elle arriva au magasin de Maithoutès et Phatrès. Ils semblèrent ravis de revoir Maryam.

Elle avait peu de temps. Il lui fallait un char. Elle devait le conduire elle-même, « Ne dites pas non, je vous en prie ».

– Alors oui, concéda Maithoutès en riant, après un moment d'hésitation.

– Merci ! Je vous le ramène en fin de journée, avec des pâtisseries, et on refera le monde. Mais maintenant il faut que je me dépêche.

– En parlant de refaire le monde, un de nos clients de Jérusalem nous a dit il y a quelques jours qu'Hérode était mort, révéla Phatrès. J'ai pensé que cette nouvelle vous ferait plaisir.

Hérode, mort...

– Et qui hérite de son royaume ? s'enquit Maryam.

– Ses fils, je crois.

Phatrès attela le char, rappela les rudiments de la conduite. Et laissa partir la jeune femme.

Hérode est mort, mes hommes m'attendent, la vie est belle.

Quel délice d'entendre le bruit des sabots sur les pavés. Sur la terre.

De sentir l'air du matin lui fouetter le visage. L'odeur du lac. L'imminence des retrouvailles. Son homme et son enfant, ensemble, qui l'attendaient. Vite les rejoindre.

Non, pas comme cette dernière fois près du lac de Génézareth, ils sont là, tous les deux, ils t'attendent, tu verras, fonce, ils t'attendent !

Maryam fouettait son cheval, prise de panique à l'idée que Yechoua et Barabas aient été emportés par des soldats...

Pas cette fois, calme-toi, personne ne les sait ici. Hérode est mort, il n'y a que vous, vous n'avez pas d'ennemis. Faux, les Romains sont partout et ils communiquent entre eux. Et si Phatrès et Maithoutès étaient des traîtres ? Comment savait-il, Phatrès, que la mort d'Hérode te réjouirait ? Simple supposition, calme-toi, ils ne savent rien, tu vas t'attirer ce mauvais œil dont parlait Chiraz.

Vite, mes amours. Tout va bien, tout va bien, ils m'attendent.

Maryam arrêta le cheval. Tout était calme. Elle s'avança discrètement. Elle voulait les surprendre. Saisir un fragment de leur vie commune. S'en souvenir souvent. Le raconter à Yechoua lorsqu'elle lui parlerait de son père.

Ils jouaient dans l'herbe. Le petit était couché. Son papa le faisait basculer d'un côté et de l'autre, la main sur son ventre. Yechoua poussait des petits cris de plaisir, presque des rires. Barabas aperçut Maryam en premier, « Regarde qui est là ! ». Yechoua tenta de se redresser. Barabas l'assit contre lui pour qu'il puisse voir sa maman. Le visage de Yechoua s'ouvrit dans un immense sourire.

– Barabas, c'est la première fois qu'il me sourit ! exulta Maryam en retrouvant son enfant qui lui tendait les bras.

– Il a fait ça toute la matinée et, vu les réactions que ça suscite, il risque de recommencer souvent, n'est-ce pas petit bonhomme ?

Yechoua attrapa la barbe de son papa et poussa un petit grognement.

– Ah... Ou alors tu as l'esprit de contradiction, comme ta maman.

Yechoua sourit à nouveau. Ses parents éclatèrent de rire. Yoël, moins impressionné, leur rappela qu'il fallait partir.

Maryam leur annonça la mort d'Hérode. Yoël et Barabas laissèrent exploser leur joie. Avec trois fils moins fous que leur père et un royaume divisé, la lutte serait plus facile. Le retour en Galilée aussi.

Yoël conduisit le char, la famille une dernière fois réunie à l'arrière.

Ils quittaient Alexandrie. Les zélotes se trouvaient à Muntazah, petite ville portuaire sans intérêt, plus discrète. Yoël s'arrêta dans les

faubourgs. Ils devaient continuer seuls.

– On se dit au revoir comme si on allait se retrouver dans quelques mois, tu veux bien, ma Maryam ?

Maryam s'agrippa à son homme et pleura quand même.

– C'est long, quelques mois, essaya-t-elle de plaisanter.

Elle lui expliqua une dernière fois comment changer son bandage et prendre ses remèdes. L'embrassa encore. Et encore. Juste une fois. « La dernière, mon amour, promis. » Elle finit par trouver la force de gagner l'avant du char et de sécher ses larmes, avant de reprendre la route. Barabas terminait de prendre congé de son enfant. De vérifier que son berceau était bien attaché à la banquette.

Un dernier baiser à Maryam. Un dernier sourire.

Encore un, plus franc que le précédent.

Maryam fit claquer le fouet en direction de sa nouvelle ville.

Premier arrêt, l'échoppe de pâtisseries, non loin du magasin de Maithoutès et Phatrès. Maryam acheta des gâteaux à base de dattes, de miel et de raisins secs. Elle craqua aussi pour une crème de lait parfumée à la fleur d'oranger que le marchand proposa de faire goûter au petit. Maryam y trempa le doigt, le mit dans la bouche de Yechoua.

– Eh oui, il aime ! C'est la première fois qu'il apprécie autre chose que mon lait ! Il nous a aussi fait son premier sourire ce matin, à son père et moi ! racontait Maryam, radieuse, au marchand qui n'y comprenait rien.

Maryam mima, touchant son sein, montrant le lait parfumé, faisant non du doigt, puis oui, souriant et montrant le visage de Yechoua, dressant l'index : premier sourire, première saveur non maternelle. Vous comprenez ? Le marchand sourit poliment. Fit oui de la tête.

Mais oui, il a compris. Mais il s'en moque, ce n'est pas son fils. Tu ne voudrais quand même pas qu'il se mette à sauter de joie ?

Maryam paya. Amusée et gênée d'avoir été jusqu'à palper son sein pour instruire un marchand.

Yechoua salua Maithoutès et Phatrès d'un sourire, sans que ça ait le même effet que sur ses parents.

– Il en faudra un peu plus que pour nous, mon trésor. Mais je sais que tu finiras par toucher les hommes autant que tu nous bouleverses, ton papa et moi, lui souffla Maryam.

Phatrès servit de la bière. Cette fois, Maryam avait le temps. Elle leur raconta son expérience chez les thérapeutes. Les femmes égales des hommes...

– Isis également est aussi puissante qu'Osiris, pas besoin d'aller dans votre secte, se défendit Phatrès.

– Et tu vas me dire que les maris s'en souviennent et que les femmes le revendiquent, dans les foyers de la vie terrestre ? railla Maithoutès.

– Elles pourraient ! La mienne, non. Elle n'a pas intérêt, plaisanta Phatrès. Mais je m'en occupe très bien, dit-il à l'intention de Maryam. Viens à la maison un jour, je te la présenterai.

Maryam parla aussi de Pythagore et de ses déclarations sur l'importance de la gymnastique, parce que seul un corps sain peut abriter un esprit sain.

Tu n'aurais pas pu leur trouver un autre exemple, regarde-les, tu as vraiment l'impression que leur âme est abritée par un corps sain ?

Rouge de honte, Maryam enchaîna. Elle parla de l'examen de conscience à faire chaque jour, « parce que le thérapeute soigne plus qu'il ne guérit. Il faut donc empêcher son esprit de tomber malade en le choyant jour après jour ».

Elle poursuivit, fière de savoir résumer la pensée de ses amis.

– Ils se placent en observateurs des émotions, des impulsions qui nous habitent. Pas pour les détruire, mais d'abord pour s'en extraire. Je peux être en colère, mais je ne suis pas ma colère... Ça permet de prendre de la distance. De garder son calme... Ça vous parle un peu, ce que je vous raconte ?

– Oui, répondit poliment Phatrès. Tous les philosophes disent la même chose, ces temps-ci. Reste à mettre tout cela en pratique. On a souvent d'autres soucis... Des vrais. Avoir un bon travail, nourrir sa famille, veiller à ce que les enfants ne manquent de rien...

– Je suis assez d'accord, répondit Maryam en souriant. Comment penser à son âme lorsque le corps souffre, que les gens sont malades ou affamés ?

Maryam leur confia son envie de rester quelque temps encore à Alexandrie, ailleurs que sur le mont du lac Mariout. Elle avait des notions de médecine. Peut-être connaissaient-ils quelqu'un qu'elle pourrait assister ? En échange du gîte et du couvert.

Hérode est mort, mais il a peut-être tué cent enfants à Bethléem. En sauver autant ici, ta terre d'accueil. Rester encore. Sur la terre qui m'a permis de sauver mon fils. Qui me fait grandir. Où je décide qui je suis. Je suis celle qui doit sauver des enfants, aider des mamans.

– Si tu es prête à habiter dans le quartier égyptien, à l'extérieur du centre, là où c'est sale et bruyant et où les gens n'ont rien, oui, j'en connais un ou deux de médecins qui auraient besoin d'assistance, fit Phatrès.

CHAPITRE XIII

LA COUR DE LA MAISON était remplie des patients du docteur Afsar. Ils attendaient des journées entières que s'ouvre le rideau qui les séparait de leur médecin. Le docteur ne les prenait pas par ordre d'arrivée, mais suivant la gravité de leur affection. Les patients s'en accommodaient.

Maryam devait juger de leur état et lui amener les plus mal en point.

– Les autres, tu les apaises comme tu peux jusqu'à ce que je me libère.

Me souvenir des enseignements de Joseph d'Arimathie. Et soigner. Pas seulement apaiser, mon Dieu, il y en a trop. Trop de mal en point, mon Dieu, aide-moi, aide-les. Soigner. Réhydrater les bébés, nourrir les mères. Nettoyer les plaies, les refermer, dégagez les mouches, faire les emplâtres, bander les peaux. Tuer les poux, tuer les puces, laver, purifier les corps, en extraire les glaires, tenez, buvez, c'est pas bon, mais buvez, tousssez, crachez. Respirez.

– Allez à la mer. Le Nil, c'est bien, mais la mer, c'est mieux. Essayez, c'est juste là ! Ça désinfecte, le sel de la mer. Ça purifie. Tous les jours, la mer. Faites-moi confiance.

– D'accord, Madame, d'accord.

La mer pour les boutons qui démangent, les nez qui se bouchent, les toux chroniques et les crises d'asthme. La mer pour nager. Ou juste pour marcher dans le sable, courir, jouer.

Au lieu de rester à l'intérieur, à bouffer des pâtisseries au miel.

– Revenez en fin de journée. On ira ensemble. Avec Yechoua et vos enfants.

Et Maryam prit l'habitude de partir tous les soirs en direction de la mer, avec un groupe de femmes et leurs enfants. Pas trop longtemps,

« les hommes attendent leur repas, Madame ».

Maryam n'arrêtait pas. Elle descendait dans la cour à l'aube, après un baiser tendre et léger à Yechoua qui poursuivait sa nuit. Les patients étaient déjà là, nombreux. Essentiellement des mères avec leurs enfants affaiblis.

Et si jamais Hérode avait vraiment ordonné d'exécuter tous les bébés de Bethléem ? Cent. Peut-être plus, avait dit Rachel. Alors cent, et un peu plus sauvés ici. C'est comme ça qu'il faut racheter Yechoua, pas en tuant des pigeons. Dieu, fais que les rumeurs soient fausses. Fais que tout aille bien à Bethléem. Je soignerai quand même cent cinquante enfants ici, mon Dieu. Ensuite, Nazareth à nouveau. Retrouver ma petite Ariel. Papa, maman et les autres. Pour l'instant, sauver ces enfants.

La mer aidait souvent, mais ne suffisait pas. Pas pour calmer les coliques, les vomissements, les fièvres. Maryam soignait, soulageait. Échouait. Annonçait les prompts rétablissements et les impossibles guérisons. Elle tomba malade.

– Je vous ai dit de vous couvrir la bouche et le nez, Maryam, il faut vous protéger.

– Ça fait peur aux bébés quand je cache mon visage.

– Mais là, ça fait deux jours que vous ne pouvez soigner personne. Que vous ne pouvez pas vous nourrir. Et Yechoua, il est bien avec Méret, mais rien ne remplace sa maman.

– C'est vrai, docteur. Merci à vous et Méret. Je mettrai un foulard autour de mon nez et de ma bouche. Docteur... Et si j'étais enceinte ? Si c'était ça, mes nausées, mes vomissements.

– J'en doute, Maryam. Vous avez aussi eu beaucoup de fièvre. Une grossesse ne fait pas ça. C'est plutôt ce mal qui circule. Vous l'avez attrapé d'un de nos patients.

Il la regarda dans les yeux. Lui sourit tendrement.

– Pardon si je vous déçois, je ne voulais pas vous faire de peine.

Maryam fondit en larmes. Il la prit dans ses bras.

– C'est moi qui vous demande pardon. Je réalise seulement à l'instant à quel point je désirais un autre enfant. L'homme que j'aime se bat contre l'occupation romaine. J'ai eu la chance de le retrouver quelques jours. J'ignore quand je le reverrai. J'aurais tant aimé qu'il me refasse un enfant. Une fille. Une petite sœur pour Yechoua. Ce n'était pas le moment, je sais bien, mais j'aurais adoré.

Amon Afsar la garda encore un moment dans ses bras. Jusqu'à ce qu'elle cesse de parler, de pleurer. Jusqu'à ce que ça devienne embarrassant.

Il relâcha son étreinte. Lui dit encore quelques paroles convenues.

Mais consolatrices.

– Il vous en fera peut-être une, de fille, la prochaine fois. En attendant, retapez-vous, vous avez maigri. Le mal vous a épuisée.

– Ce sont les nausées. Elles m’empêchent de dormir. Mais ça ira. Merci, docteur.

Maryam se sentait un peu mieux. C’était l’heure du dîner. Ça faisait près de douze heures qu’elle n’avait pas vu Yechoua.

Yechoua, mon trésor, pardon. Je t’oublie par moments. Mais il y a tant de malades. D’infortunés. Mon enfant, je me suis arrêtée à quarante-neuf. Demain je recommence à soigner. Avec l’aide de Dieu. Et bientôt je serai à nouveau toute à toi.

Maryam entra alors que son fils faisait la fine bouche devant son repas. Yechoua ne se nourrissait plus uniquement du lait de sa maman. Méret et elle lui donnaient du pain mouillé dans du lait, de la purée de figes, de l’orge bouillie.

L’enfant aperçut sa maman. Tendit les bras dans sa direction, souriant, puis rageant de ne pas être détaché assez vite de son siège.

– Mon amour, je suis là.

Maryam libéra son petit, le serra contre elle.

– Alors, tu ne veux pas manger ?

En guise de réponse, Yechoua laissa jaillir un puissant jet de sa petite bouche.

– Toi aussi, tu as attrapé cette saleté, mon pauvre ange...

Maryam et le docteur Afsar se regardèrent. C’était bien un mal qui circulait, pas une grossesse. Amon lui sourit comme avant. Lui adressa un clin d’œil. La vie continuait. Avec son lot de surprises.

Et de vomi à nettoyer...

Maryam posa son enfant qui hurlait par terre. Se dépêcha de récupérer le sol.

– Laisse, Maryam, on terminera. Va t’occuper de ton petit. Vous allez avoir une nuit difficile. J’espère que tu pourras te reposer un peu, lui dit Méret.

– Il risque de vomir encore. Ne lui donnez pas le sein. Juste un peu d’eau, ajouta le docteur. Et ne vous faites pas de souci, Maryam, votre petit est solide ! Ça ne va pas le tuer.

Maryam se retira avec Yechoua. Ils vivaient sur le toit de la maison. Dormaient sous une grande bâche les jours d’averses. Sous les étoiles, le reste du temps. Une volumineuse bassine récoltait l’eau de pluie. Maryam en avait suffisamment pour laver son enfant. Changer ses langes. Trois, quatre, cinq fois. Il ne vomissait plus. Mais tout ce qu’il

buvait ressortait aussitôt. Le laver, lui remettre un linge propre. Attendre la prochaine crise. Le relaver, le rechanger. Savonner, frotter les langes pendant qu'il dormait. L'odeur soulevait le cœur. Maryam vomit un liquide acide qui lui brûla la gorge. Elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures. Elle termina les lessives. Humidifia la bouche de son enfant. La sienne. Leur front à tous deux. Se coucha. Enfin.

Mais Yechoua se réveilla. Hurla.

Se relever. Le prendre dans les bras. Le balancer doucement. Lui chanter une berceuse. Maryam s'endormait entre chaque mot. Debout. Avec son enfant dans ses bras. Qui hurlait pour la rappeler à l'ordre.

*Numi, numi, bèni,
Numi, numi, nim.
Numi, numi K'tanati,
Numi, numi, nim.*

Dors, dors, mon fils,
Dors, dors, maintenant.
Dors, dors, mon tout petit,
Dors, dors, maintenant.

Dors, je t'en prie,
Dors, sale gamin.
Dors, dors et ferme-la.
Ou c'est moi qui hurle.

Numi, sale petit beni,
Dors, dors, maintenant.
Mon Dieu, fais-le dormir
Ou je ne réponds plus de moi.

Les paupières de Yechoua se fermaient. Maryam reprit courage.

Dors, dors, mon amour
Que tu es beau quand tu dors.
Ferme les yeux et dors
Tu verras comme on sera bien.

Les paupières ouvertes à nouveau. Grand ouvertes.
– Yechoua, je n'en peux plus maintenant. Je ne tiens plus. Désolée.
Tant pis pour toi. Hurla dans ton berceau. Moi, je dors.

Tu parles, « Moi je dors »... Mon Dieu, fais-le taire, je t'en prie, fais-le

taire.

Maryam se releva. Chanta encore. Se coucha. Gardà Yechoua dans les bras. Continua de le bercer, de chanter, allongée... C'était déjà ça.

Mon bébé, pardon, c'est de ma faute. Je ne devrais pas t'amener là où il y a tant de malades. J'avais si peur, avant, que tu attrapes des saletés. Mais ce n'est pas si grave, tu es solide, a dit Amon. Tu vas t'en sortir. Tu verras, demain déjà tu iras mieux.

Elle s'endormit comme on s'évanouit. Son enfant sur elle, qui commençait à peser. Il avait grandi. Elle aussi.

Ils passèrent la matinée à récupérer. Dormir, jouer, rire et s'embrasser. Puis Maryam fit sa toilette, coiffa ses cheveux, contempla son reflet, se trouva jolie et alla soigner. Laisant son petit à Méret.

Les enfants et les mamans qui venaient les voir souffraient tous du même mal. Il fallait expliquer comment réhydrater les petits, recommencer à les nourrir peu à peu. Du pain d'abord, pas de fruits, pas de lait.

– Maryam, ne vous inquiétez pas, une fois que vous avez attrapé ce mal, il ne revient plus. Vous et Yechoua ne risquez pas de l'avoir à nouveau. En tout cas, pas cette année.

– Merci, docteur. C'est rassurant. Je ne sais pas si Yechoua pourrait l'endurer une nouvelle fois. Je m'en veux de l'exposer à ça.

– Il ne faut pas. La plupart des enfants attrapent ce mal. Ici ou ailleurs. Plus les maladies viennent tôt, plus votre enfant sera robuste par la suite !

Merci, Amon...

61... 62... Retrouver Yechoua.

Mais je ne les sauve pas vraiment, ces enfants que je compte. Même sans moi, la plupart ne rendraient pas l'âme. Ce mal, c'est juste un mauvais moment à passer. Seuls les plus faibles sont en danger. Et les rhumes, et les toux, et les fièvres. De ça non plus, on ne meurt pas toujours.

Ça compte quand même. Soixante-deux en tout. Treize aujourd'hui. Dont trois crises d'asthme. Les crises d'asthme, c'est grave. Sans les huiles et les massages de Joseph pour ouvrir le thorax, sans ses exercices de respiration, ses techniques pour cracher le mal, certains enfants seraient morts. J'en suis à soixante-deux, mon Dieu.

Il faut continuer.

« Tu ne penses qu'à toi », disait Hannah. Faux, maman ! Regarde : soixante-deux.

Et ensuite on va à la mer et on discute, et on rit, et on s'échange des conseils. Il y en a qui sont devenues des amies, qui m'aiment et me remercient, et me disent que sans moi elles y arrivaient moins bien. Maman, tu aurais de quoi être fière de moi.

88...

Maryam aide le docteur Afsar. Leur patient s'est déplacé l'épaule, probablement cassée. Une mauvaise chute. Remettre l'épaule en place. Enduire d'emplâtre, bander.

– Très bon travail, Maryam, vous êtes une perle. Et les emplâtres du docteur d'Arimathie, ils sont meilleurs que les miens !

Leurs mains se dirigent vers les ciseaux.

Leurs mains se croisent. S'effleurent, se touchent. Se prennent. Se relâchent. Doucement.

Ils ne se regardent pas. Maryam attrape les ciseaux, lui s'est détourné.

La main de Maryam tremble un peu. Elle coupe la bande.

Amon Afsar s'est ressaisi. Il fait le nœud. Ses recommandations au patient. Qui les remercie chaleureusement. Maryam et Amon se sourient. Ils forment une équipe.

Sur la peau de Maryam, un peu de l'odeur du docteur Afsar. L'eau parfumée à la lavande dont il asperge ses mains chaque fois qu'il les rince, dix fois par jour. Il frotte ses mains avec. Se tapote les joues. Elle le regarde faire. Il sourit. Il dit « C'est reparti ! ».

– Maryam, appelez-moi Amon. Je n'ai pas beaucoup plus que votre âge.

Il sait qu'il est beau. Il sait qu'il plaît à Maryam. C'est agaçant. Elle est quand même séduite. Elle ne peut pas s'en empêcher.

95...

Il passe derrière elle pour aller chercher une crème dans l'armoire. Il la frôle. Ce n'était pas nécessaire.

Elle rougit. Le sang monte. Le désir aussi.

Encore. Passez encore. Devant moi. Derrière moi. Encore.

Idiot. Pense à Méret. Qui porte leur enfant. Qui s'occupe de Yechoua. Pense à Barabas. N'y pense plus. Pardon, Méret. Barabas, c'est pour que tu me manques un peu moins.

« Tu sais, Maryam, le désir passe, même quand on aime, il passe... Il va à quelqu'un d'autre. Dès que notre sang s'écoule, notre cœur bat aussi entre nos jambes. Tu ne tiendras pas longtemps avec un homme absent. Tu ne sauras pas résister à l'appel d'un autre. »

Loin maman, tais-toi, laisse-moi, je ne suis pas celle que tu dis.

Oh ! Maman, j'aimerais juste me blottir dans les bras de quelqu'un.

102... 103...

Yechoua. Vivement Yechoua.

– Bonjour, Méret. Bonjour, mon trésor ! Merci, chère Méret, à demain. Viens, mon ange, on va se coucher.

Mon enfant, j'ai de plus en plus de mal à t'oublier. Même pendant que je soigne, je pense à toi. J'ai peur à nouveau. Que tu tombes aussi malade qu'eux. Il y avait un tout petit ce soir. Je n'ai pas réussi à le sauver. Son papa nous l'a amené. Il était déjà mort. Il venait de sortir du ventre de sa mère. Trop tôt. Le papa a dit qu'ils avaient eu une dispute. Ça a fait sortir le bébé. Tout petit. Et mort. Il pleurait, le papa. Il ne l'a pas dit, mais il a frappé sa femme, sûrement. Ça lui a fait perdre les eaux, ça lui a fait sortir son bébé. Mon amour, je suis si triste. Mon trésor, grâce à Dieu tu vas bien, tu es en vie. Merci, mon Dieu, merci. Fuir loin de tout ça. Loin des malades. Allez là où les gens souffrent moins.

Pardon, mon Dieu.

Pardon, mon enfant. Peut-être que toi tu auras la force d'aider les gens mieux que moi. Sans compter. Sans sentir que tu as une dette. Moi, je compte. À cent cinquante, on part. Pardon...

121...

Mon fils, si tu veux aider l'humanité un jour, comme je rêvais que tu le fasses, n'aie pas d'enfant.

C'est trop difficile d'aimer tout le monde quand on aime autant une seule personne. Je n'arrive pas à me soucier des autres autant que de toi. Ou de Barabas. Je vous aime trop pour me dédier aux autres.

Chut ! pas Barabas, ça fait trop mal. Dormir. Soigner. Ensuite, Nazareth. Attendre Barabas. Il reviendra. Mon amour. Dieu, je t'en supplie, rends-le moi un jour.

140...

Et l'arrivée d'une femme. Belle. Blessée à la jambe. Elle ne dit pas d'où elle vient. Elle ne dit pas comment elle s'est blessée. Elle parle le grec avec un accent. Un mauvais grec.

– Soit vous soigner. Soit moi repartir. Mais décider. Vite.

Ils parviennent à éviter l'amputation. La femme repart avec une canne. Dans quelques jours, elle n'en aura plus besoin. La femme n'a rien dit d'elle. Son accent ressemble à celui de Maryam. Une juive, comme elle.

Et si elle combattait avec Barabas ? Et si c'était Barabas qui lui avait dit de chercher Maithoutès et Phatrès ? De leur demander où soignait Maryam ? Et si Barabas aimait cette femme ?

Si c'est vers elle qu'il revient quand la nuit tombe ? Si c'est elle, maintenant, qui partage ses idées, ses rêves, ses projets. Elle qu'il prend, pénètre, tourne et retourne. Sur qui il s'endort. La bouche contre son sein. Le nez dans ses cheveux. Elle qui va porter son deuxième enfant. Une petite fille. Qu'il verra grandir, qui l'appellera papa. Elles deux avec lui. Et nous oubliés. Nous sans lui, et lui avec elles. Yechoua et moi. Seuls. Barabas, reviens, je n'arrive pas à vivre sans toi. Barabas mon amour, malgré Yechoua je n'y arrive pas. J'aurais préféré ne pas te revoir, ne pas te retrouver, ça fait si mal maintenant. Maman avait raison, tu es un homme à femmes, et moi je ne suis que la première d'une longue série. Peut-être même pas la première, juste une parmi d'autres. Elle, c'est la dernière. Ils s'aimeront jusqu'à ce que la mort les sépare, c'est son deuil à elle qu'il portera, pendant que moi, idiot, pauvre petite idiote incapable de l'oublier, elle est si belle, si forte, elle n'a pas crié, pas pleuré, pas parlé, rien, aucun son n'est sorti de cette bouche serrée. Cette bouche qu'elle ouvre pour accueillir le sexe de Barabas, mais pas pour m'avouer qu'elle aime mon homme et qu'il est devenu le sien. Salope. Chienne d'ordure.

Mon Dieu, c'est trop dur. Sépare-les, remets Barabas en prison, fais-la tuer avant qu'il m'oublie pour toujours. J'aurais dû l'amputer.

Pardon pardon pardon, d'accord, qu'il soit heureux. Avec elle s'il veut mais je t'en supplie, mon Dieu, éloigne ces visions de moi, empêche-moi d'y penser, fais que je me trompe, laisse-moi croire que je me trompe.

Amon. Penser à Amon. Pour oublier un peu. Pardon, Méret. Juste un peu. Juste en attendant que ce soit moins douloureux. Amon. Ses mains. Sa bouche. Sa langue. Sa peau.

– Elle est persane, j'en suis certain. Elle avait l'accent perse.

Amon ramenait Maryam à la réalité. La belle réalité. L'accent perse. Que ferait une Persane avec un Juif ?

– Perse, vraiment ?

– Sans aucun doute.

Maryam se retint de trop sourire. N'y parvint pas.

Barabas, tu es toujours mon amour, mon homme. Loin, la Persane, loin.

– Que vous êtes belle, quand vous souriez comme ça.

Que vous êtes irrésistible quand vous m'annoncez de si bonnes nouvelles, quand vous me courtisez, m'approchez.

Ne pas le regarder. Ne pas remercier. Ne pas sourire à nouveau.

Méret s'occupe de Yechoua pendant que tu te laisses séduire par son mari. Méret va accoucher de leur enfant.

Dans son lit, Maryam s'endort, la main entre ses jambes.

Barabas regarde le corps de la Persane, le parcourt de ses mains. Il prend celles de Maryam, l'incite à faire de même. Il dit aux femmes qu'elles sont belles. Il les pénètre, l'une, puis l'autre. Il les observe. La Persane entre les jambes de Maryam. Il caresse ses cheveux. Lui dit qu'elle est si belle lorsqu'elle prend du plaisir. Il passe derrière la Persane. La prend, pendant qu'elle continue de s'occuper de Maryam. Il dit que la Persane a aussi droit à ce qu'on s'occupe d'elle. Il ne regarde plus Maryam. Ils se sont détournés. Il murmure des « Je t'aime » à l'oreille de l'autre, que Maryam trouve si belle. Il poursuit ses va-et-vient tout au fond du corps de l'autre. Maryam s'éloigne, c'est trop douloureux. Elle contemple son reflet. Elle n'a presque plus de cheveux. Ceux qui restent collent à ses joues. Elle est laide. Elle est sans défense. Barabas ne veut plus d'elle. Barabas en aime une autre. Elle se réveille en nage. Dans un gémissement qui n'est pas de plaisir.

La Persane n'existe pas. Ne t'inquiète pas. Barabas t'aime.

Maryam se caresse. Elle pense au début de son rêve. Elle peut, ce n'est qu'un rêve. La Persane n'existe pas.

149...

Terminer la semaine. Encore trois jours. Et partir. Pour moi. Pour Yechoua. Pour Méret.

Yechoua tenait debout. Il avait à peine plus d'un an. Il était temps. Rentrer. Revoir Ariel. Elle serait si contente d'avoir encore des choses à lui apprendre. Peut-être l'attendrait-il pour marcher ? Pour parler, certainement. Les bébés n'apprennent jamais les deux simultanément. Ils arriveraient à temps pour qu'Ariel entende ses premiers mots.

Et Hannah...

Elle se sera fait tant de souci pour moi. Elle sera si heureuse de me revoir. De nous revoir. On pourra aimer Yechoua ensemble, pas l'une contre l'autre. J'ai changé. Je n'ai plus peur. Elle aussi, elle aura changé, n'est-ce pas mon Dieu ? Elle aussi.

169

Au revoir, Méret. Amon. Merci.

Ses amies ne voulurent pas la laisser partir sans un bain dans le Nil. Sans un passage dans un temple. Un vrai, précisa une de ses patientes. Un tout près. Construit par des Égyptiens. Pas celui du centre d'Alexandrie.

Il y avait une fête. C'était l'occasion. Le temple ouvrait ses portes. Alors, le temple.

Les gens s'agglutinaient à l'intérieur. Ils touchaient les hauts murs du Saint des Saints, toujours fermé. C'était l'endroit le plus sacré du temple, là où seul entrait le pharaon ou son représentant, expliqua Thabès à Maryam.

– Regarde, le Dieu va sortir, lui dit encore son amie.

La statue sacrée était sur une barque, portée par quatre prêtres.

Ça sentait la viande grillée. Tout le monde en aurait. C'était la fête.

– On en met une tranche devant la statue d'Isis, et le reste du bœuf est pour nous. Lors des fêtes, on sacrifie beaucoup de bêtes. On vient au temple pour manger.

– Il faut absolument que je raconte ça à Ariel ! Le reste de la viande pour le peuple, c'est son idée. Elle sera ravie que ça existe quelque part.

Tsénobastis revenait avec une assiette remplie de nourriture. Elles traînaient dans la file d'attente, discutant et grignotant. Les autres faisaient pareil. La statue du Dieu avançait. Bientôt, elle serait devant elles. À la demande de ses amies, Maryam avait préparé deux petits morceaux de papyrus.

– Sur l'un tu écris : « Rentrer dans mon pays ». Sur l'autre : « Rester en Égypte », lui avait dit Thabès. Tu en mets un de chaque côté du Dieu. Il s'inclinera vers la bonne réponse.

– Et vous suivez toujours ce qu'il a décidé ?

– Surtout quand c'est la réponse qu'on souhaite ! répondit Tsénobastis dans un joyeux élan de sincérité. Ceux qui ne sont pas contents et qui ont de l'argent vont dans un autre temple, demander à un autre Dieu, jusqu'à ce que la réponse les satisfasse. Mais toi Maryam, si le Dieu te dit de rester, tu restes !

La statue vint se placer devant elle. Elles cessèrent de rire. Maryam était émue. C'était la fin du voyage. Dans quelques jours, un bateau la ramènerait chez elle. On pouvait partir, mais pas fuir. Elle avait des devoirs envers ses beaux-enfants. Envers ses parents.

Et Alexandrie, Yechoua, Barabas, les thérapeutes, mes amies et mes patients, et la médecine, et tout ce que j'ai appris... ça m'a rendue plus forte. Je n'ai plus peur. Je saurai dire non à Judith, à Léa. Je saurai donner mon amour à ceux qui peuvent le recevoir. Et même à ceux qui ne peuvent pas. Mais sans souffrir de ne pas en recevoir en retour.

Sur le papyrus elle avait écrit « Je suis une bonne maman, en mesure de protéger mon fils, de le rendre heureux et d'en faire un

homme juste ». Sur l'autre, « Je suis une mauvaise maman ».

Je voulais demander aussi si Barabas m'aimera toujours, si je le retrouverai, si je pourrai encore être serrée dans ses bras. Me réveiller près de lui. Parcourir de mes mains son corps adoré. Lui faire à manger. Lui tenir le bras... Mais j'avais trop peur d'obtenir une réponse négative. Si la statue nie que je suis une bonne maman, je pourrai me dire que c'est le Dieu qui se trompe. Qu'il a mal lu. Je pourrai me consoler en me disant que je fais tout ce que je peux pour être une maman digne de mon fils.

Les prêtres qui portaient la statue s'inclinèrent vers la réponse qui légitimait Maryam en tant que mère.

– Oui ! Mon fils, oui ! Tu verras comme je vais faire de toi un homme d'exception, promit-elle en riant.

Et toi, mon Barabas. Toi aussi, oui, je te retrouverai, et nous irons au marché avec notre fils et je vous cuisinerai vos plats préférés, même si je n'ai pas posé la question.

– Alors, tu pars ?

Thabès l'enlaça. L'embrassa dans le cou.

– Tu vas tellement nous manquer, ma Maryam.

– Vous aussi, toi aussi, ma chérie. Mais chut ! Il nous reste à nous baigner dans le Nil.

C'était plus difficile de trouver ici un endroit à l'abri du regard des hommes qu'au bord de la mer, mais ses amies en connaissaient un. Petit, étroit, sans vue et bondé de mamans avec leurs enfants. Vraiment, la mer, c'était plus attrayant. Quant à l'eau, elle était aussi fraîche.

– Mais là, tu peux tremper tes cheveux, ça ne les abîme pas comme l'eau salée ! s'enthousiasma Thabès.

– Mes cheveux ! Ma tête ? J'ai déjà du mal à tremper mes cuisses !

Maryam joua le jeu. Elle se baigna entièrement. Se sécha au soleil. Et accompagna les premiers pas de Yechoua. L'enfant lançait ses jambes potelées en avant, l'une après l'autre, souriant, riant de ce nouveau pouvoir. Marcher. Même si ses petites mains s'accrochaient fermement à celles de sa maman. Courbée, pliée en deux, Maryam suivait. Ajoutait une difficulté à l'exercice.

– Regarde, je me mets à côté de toi, et tu ne tiens que ma main gauche.

Ça permettait à Maryam de redresser un peu le dos. Mais Yechoua protestait. C'étaient les deux mains ou la crise de rage.

– Puisque tu le prends comme ça, débrouille-toi tout seul, petit

garçon.

Maryam appuya son enfant contre le muret qui longeait une partie du fleuve.

Yechoua se laissa tenter. Fit quelques mouvements de jambes. Regarda sa maman pour recevoir ses félicitations.

Il s'était déplacé jusqu'à l'inscription à BAS HÉRODE sur le mur. À côté, quelqu'un d'autre avait écrit HÉRODE EST MORT !

On haïssait Hérode jusqu'à Alexandrie ? Et si l'auteur était un zélote de la bande de Barabas ? Ou Barabas lui-même, reparti par le Nil ? Barabas déjà en Galilée ? Prêt à la revoir ?

Oh ! mon Dieu, se pourrait-il que Barabas m'attende à Nazareth ?

Chut ! Maryam, non Maryam, même s'il est déjà en Galilée, Barabas combat, il ne t'attend pas.

Mais il viendra. Il passera m'embrasser. Comme avant. Il passera voir son fils.

HÉRODE EST MORT... La Judée et la Galilée avaient-elles changé pour autant ?

– Bravo, mon Yechoua, je suis fière de toi !

Après le temple et le Nil, il restait à retrouver Maithoutès et Phatrès, à recevoir leurs conseils pour trouver une place sur un navire. Et les adieux. Deux ou trois invitations à dîner chez les unes et les autres. Des mets délicieux. Des maris silencieux. Des épouses rendues muettes. Des enfants bruyants, que personne ne faisait taire... Des foyers heureux ? Ce n'était pas l'image que s'en faisait Maryam. Vivement les tout derniers au-revoir. Plus ça durait, moins ça devenait émouvant.

Avec leurs gamins mal élevés et leurs maris qui n'ouvrent la bouche que pour manger. Pourtant oui, je sais qu'ils vont me manquer, mais maintenant je veux revoir Ariel. Pourvu qu'elle ne m'ait pas oubliée. Qu'elle m'aime encore. Qu'elle considère toujours Yechoua comme son frère.

Il ne restait qu'une nuit avant le départ. Enfin.

Dormir. Que ça passe plus vite.

On vient de marier Maryam à une vague connaissance de son enfance. Elle ne l'aime pas. Ils sont dans la chambre, il lui raconte une histoire dont elle se moque. Une histoire censée susciter son admiration. Elle ne sait pas ce qu'elle fait là, à écouter cet homme.

Elle ignore pourquoi elle s'est laissé faire, pourquoi elle a accepté de l'épouser. C'est trop tard maintenant. Barabas va enfin revenir, mais elle ne pourra pas le suivre. Elle est mariée. Elle entend Barabas arriver sur son cheval. Elle ne peut pas sortir pour aller à sa rencontre. Elle doit le regarder passer depuis sa chambre. Elle a raté sa chance.

Non. Elle refuse. Elle ouvre la porte. Elle promet à son mari qu'elle reviendra s'expliquer. Elle court à la rencontre de Barabas. Barabas n'est plus là. Personne n'est passé à cheval.

Le matin se levait.

– Yechoua mon amour, on rentre chez nous ! Tu vas prendre le bateau, tu verras, cette fois tu t'en souviendras, c'est incroyable, d'être sur ces gros bateaux.

Je n'épouserai pas quelqu'un d'autre quand Joseph viendra à mourir. J'attendrai Barabas. Et je nous ferai une belle vie, aux enfants et à moi. Nous irons à Bethléem une fois par an voir Rivka, après la visite au temple de Jérusalem. Si la menuiserie me le permet, je reviendrai en Égypte voir les thérapeutes. J'emmènerai Ariel, ou Jacques. Je les prendrai à tour de rôle pour leur montrer Alexandrie. Je leur apprendrai à lire. Je leur ferai à manger. Je leur raconterai des histoires. Je leur enseignerai le métier de nos pères. J'aiderai Jacques à devenir rabbin. Je soignerai les malades de Nazareth. Je recevrai Joseph d'Arimathie. Je m'occuperai de mes parents. Sans me laisser envahir par les besoins de maman. Il y aura bien assez à faire, en attendant Barabas. Je serai très heureuse comme ça.

Peut-être qu'une fois ou deux, en attendant Barabas, je soignerai un homme qui me désire. Il ne sera pas de Nazareth, il sera juste passé se faire soigner. Je me laisserai tomber dans ses bras, pour faire plaisir à mon corps. Ensuite il repartira, avant les rumeurs et les jugements. Comme ça, j'attendrai Barabas.

Des recommandations de grande sœur à Méret. Des adieux réservés à Amon. Des embrassades aux amies, des baisers aux enfants, et retour.

Maithoutès et Phatrès avaient déplacé leurs corps lourds jusqu'à l'endroit d'où partait le bateau. Maryam en fut très émue. Ils saluèrent longtemps. Jusqu'à ce que Maryam ne pût plus distinguer leurs visages, jusqu'à ce que leurs masses se fondissent dans le paysage. Yechoua aussi faisait au revoir de la main, heureux, joyeux.

« Oh ! mon enfant, que c'était bon de vivre l'Égypte avec toi. »

Le navire était à nouveau phénicien, à nouveau bondé de marchandises.

Maryam n'était plus la même.

CHAPITRE XIV

YECHOUA AVAIT DOUZE ANS. Déjà. C'était Pessah et la visite annuelle au temple de Jérusalem. Ils étaient plusieurs clans de Nazareth à faire le voyage. Toute la famille de Maryam était réunie. Ce qu'il en restait. Maryam et Yechoua, Ariel, Jacques, Chochana, José, Simon et Jude. Les autres n'étaient plus là.

Léa était partie travailler dans une autre famille, dans un village proche, lorsque Maryam était revenue. Il valait mieux ne pas avoir deux femmes pour s'occuper d'un foyer, avait-elle dit. Maryam ne l'avait pas retenue. Léa leur rendrait visite une fois l'an. C'était un moment dont Maryam s'accommodait et dont les autres se réjouissaient.

Joseph avait été froidement abattu par un mercenaire, alors qu'il refusait de fabriquer des croix pour y crucifier les condamnés. Ariel, Jacques et Yechoua avaient vu la lance du soldat traverser son corps. Ils n'avaient pas crié. Ils avaient pleuré sans bruit, cachés avec Maryam. Il ne fallait pas qu'on leur réserve le même sort. Jacques s'en voulait toujours de ne pas avoir tenté d'épargner à son père cette mort cruelle. Yechoua le consolait, avec ses mots d'enfant.

D'autres mots aussi, pas d'enfant.

– Joseph a résisté. Refusé de servir les méchants. C'est mieux que de mourir vieux ou malade, pour un homme, crois-moi, mon frère. Sa mort a été un acte. Moi aussi, ma mort, je veux qu'elle soit un acte.

Ne penses pas à ta mort, mon fils adoré, quelle idée, tu as la vie devant toi, ne la passes pas à savoir comment mourir, ça ne se décide pas, la mort.

Plus Yechoua grandissait, plus Maryam avait le sentiment que Dieu avait entendu ses prières de jadis.

L'ange, je ne l'avais donc pas rêvé ? Ce souffle chaud et enveloppant, cette voix douce et ferme, ce n'était pas un songe ? Yechoua deviendra-t-il vraiment ton messager, mon Dieu ? Le fils que tu t'es choisi ? Celui qui va changer les choses ? S'adresse-t-il à toi ? T'entend-il ? Dieu, n'oublie pas alors... Yechoua quitte l'enfance mais il a encore à vivre sa vie d'homme. Ensuite seulement. Ne l'appelle pas trop tôt, mon Dieu. Souviens-toi. Pas avant qu'il ait trente ans.

La mort de Joseph avait rapproché encore davantage Yechoua de ses frères et sœurs. Ils étaient bien, tous. Simon s'attribuait le rôle de chef de famille. Ça convenait à Maryam. Elle refusait de prendre pour époux quelqu'un dont elle ne serait pas amoureuse. Elle attendait toujours Barabas. Elle refusait de le croire mort. Mais devait se résoudre à l'imaginer prisonnier. Sinon, pourquoi ne venait-il pas ? Même amoureux d'une autre femme, il serait passé la prévenir. La libérer de l'attente, de l'espoir. Maryam ne parvenait plus à distinguer ses traits. Le visage de Barabas s'effaçait. Les souvenirs vieillissaient. Pourtant, elle l'aimait encore. Les hommes susceptibles de la distraire de son amour avaient été peu nombreux. Guère inspirants.

Il parviendra à s'échapper à nouveau. Ou il sera libéré un jour. Lors d'un coup de tête de nos dirigeants. N'est-ce pas, mon Dieu, qu'il sera libéré un jour, que je le retrouverai ?

Joachim et Hannah étaient morts à quelques mois d'intervalle. Joachim était parti le premier. Son cœur avait cessé de battre alors qu'il se rendait chez Joseph, comme chaque fin d'après-midi. Maryam avait accouru. Il était tombé dans ses bras. Lui avait caressé la joue. Avant que sa main ne retombe. Hannah s'était penchée au-dessus de son mari, criant son prénom, le suppliant de rester auprès d'elle. Elle avait eu droit à son dernier sourire. Elle avait beaucoup pleuré, protesté, prié Dieu de la prendre aussi. Et elle s'était laissé mourir. Elle n'avait pas assez dit à Joachim combien elle l'aimait de son vivant, il fallait qu'elle se rattrape au ciel, expliquait-elle à Yechoua. Les dernières années, Hannah s'était beaucoup rapprochée de Joachim. Elle lui tenait le bras, lui prenait la main, lui embrassait la joue, marques d'affection que Maryam ne lui avait jamais connues.

Avec les rides, le mal de dos et la fatigue était arrivé une sorte de doux renoncement. On ne luttait pas contre le temps qui passe. Et Hannah réalisait enfin que sa vie avait été belle, qu'elle n'aurait rien fait différemment si elle avait eu le choix ou le courage.

Elle avait même développé de l'amour pour les enfants de Joseph. Mais Yechoua restait secrètement son préféré. Avec lui, elle riait aux éclats, elle s'amusait de tout et n'était jamais en retard d'une blague

ou d'une farce pour divertir son petit-fils. Yechoua l'adorait. Mais il n'hésitait pas à la désavouer lorsqu'elle se montrait dure ou blessante envers Maryam. Il serrait la jambe de sa maman et fixait sa grand-mère d'un regard noir. Hannah admettait, s'excusait, bien mieux que jadis, quand la jeune Maryam lui hurlait des reproches outrés.

Maryam n'avait plus confié à sa mère son chagrin d'avoir perdu Barabas, ni son refus de se donner à Joseph. Elle n'avait rien dit de cet homme devenu l'espace de quelques mois le meilleur client de la menuiserie. Ainsi, elle n'avait plus eu à se sentir jugée, condamnée. Hannah n'était pas son amie. Elle était sa maman.

Elle était partie alors que Maryam la veillait pour la trentième nuit consécutive. Elle avait cessé de s'alimenter à la mort de Joachim.

– J'ai fait mon temps, ma chérie. Je suis heureuse de vous voir évoluer autour de moi, les enfants et toi, j'aime quand tu viens me parler et me tenir la main, mais j'en ai assez de vivre. Pardonne-moi si je ne reste pas plus longtemps pour voir notre Yechoua accomplir son destin. Pardonne-moi, mais j'ai mal partout, Joachim me manque, et ma mort te soulagera, tu as tant de travail.

– Oh ! maman, ne dis pas ça.

– Maryam, ma chère et tendre fille, je suis certaine que la mort ne met pas un terme à l'amour.

En ce jour de Pessah, Maryam était seule à la tête d'une famille nombreuse, qui se mêlait joyeusement à la foule se rendant à Jérusalem. Les enfants passaient de caravane en caravane, rejoindre leurs cousins ou amis, en avant ou en arrière du cortège. Yechoua était fier de ses douze ans. Il les avait fêtés en même temps que Leila, ses onze ans. Leila, c'était la fille de Judith, l'amoureuse de Yechoua.

Judith avait fait un mariage heureux et fortuné. Depuis, la jalousie l'avait quittée. D'autant que Maryam ne devait plus avoir grand-chose d'enviable à ses yeux. Judith était donc très bien disposée à son égard. Ça convenait à Maryam. De bons rapports de voisinage lui suffisaient. L'amitié, elle l'avait trouvée ailleurs.

La visite au temple déplut à Maryam. Il était toujours bondé à Pessah. Ça criait, suintait, dégoulinait. Comme à chaque fois. Maryam écoutait mollement les ragots de ses voisines, cherchait des yeux les enfants, s'inquiétait de les égarer, leur criait de rester là, non pas trop loin, il faut que je puisse te voir, oui Judith excuse-moi, tu disais quoi ?, reste avec tes frères et sœurs !... Pendant que les hommes s'éternisaient plus au cœur du temple.

Les prières, les recommandations des prêtres, inaudibles dans l'agitation ambiante, les prières encore, et le retour.

Maryam rassembla sa famille et se précipita dans sa caravane. Yechoua devait être avec Leila et Judith.

– Allez les enfants, en route !

Vivement Nazareth à nouveau. Ils se mirent en marche. Maryam irait chercher son fils pour le repas. Elle se reposait avec les filles. Jude montait l'ânesse. Simon dirigeait la caravane. José voulait sa place. Ou celle de Jude. Jacques s'ennuyait. Il partit à la recherche de Yechoua.

– D'accord, mon chéri, va.

Il revint bredouille : Yechoua n'était pas avec Leila, qui le cherchait aussi. Maryam s'inquiéta.

Il doit être avec un de ses amis, Amsa ou Jaïr, on va vite le retrouver.

Ils ne le trouvaient pas.

Ou alors un homme, à la sortie du temple, qui l'aurait attrapé, volé, battu, tais-toi Maryam, pas volé, pas battu, pas violé. Mon enfant si beau, si gentil, confiant, un homme qui l'aurait touché, un homme qui aime les garçons, les enfants...

Yechoua n'est plus un enfant, il sait se défendre. Il ne se laisserait pas faire. Yechoua mon amour, tu n'es plus un enfant. Tu as douze ans. Où es-tu, mon amour ?

Maryam et les enfants le cherchèrent partout dans le cortège. Il n'était pas là. Yechoua n'était pas du genre à se cacher et à faire des mauvaises blagues, pas alors qu'il venait d'atteindre la majorité. Il était si fier, « Appelle-moi ton homme maintenant, maman, plus ton garçon »...

Mon Dieu, aide-moi, guide-moi jusqu'à lui.

Maryam se battait pour garder son calme.

Ne pas hurler Yechoua dans le vide.

– Yechoua ! Yechoua !

Elle courait, se faufilait entre les caravanes. « Yechoua ! »

Ne pas se laissez gagner par la panique.

Réfléchir, vite, agir, vite, bouge-toi Maryam bouge-toi, idiot.

Elle décida de revenir sur leurs pas. De repartir avec Simon et deux chevaux en direction de Jérusalem. Ils galopèrent aussi vite qu'ils purent. Maryam pleurait, priait, fonçait, priait. Simon et elle arrivèrent au temple. Entrèrent.

Une dizaine de personnes étaient assises dans la cour. Elles écoutaient les enseignements des docteurs de la loi. Parmi ces auditeurs, Yechoua. Il posait une question. Maryam s'arrêta. Se laissa envahir par le bonheur et le soulagement. Elle avait retrouvé son fils. Elle put entendre la fin de sa question.

– ... Il punit, Il venge, mais où est l'amour, dans la Torah ?

Maryam sourit. Yechoua était là, il vivait sa vie, il allait bien. Il débattait tranquillement. Son fils, qui se posait les mêmes questions qu'elle. Qui savait comme elle que Dieu n'était pas celui du Livre. Pas seulement. Dieu ne voulait pas qu'on Le craigne. Qu'on courbe l'échine. Il voulait qu'on se relève. Qu'on ait confiance. Qu'on s'aime les uns les autres.

N'est-ce pas, c'est ce que tu veux, mon Dieu ? N'est-ce pas que tu es d'accord avec Yechoua ? Est-ce toi qui lui souffle tout ça, ou n'est-ce que moi ?

Maryam s'approcha de son fils. S'assit près de lui, lui passa un bras autour de l'épaule, l'embrassa.

Yechoua sourit, lui serra la taille.

Un des docteurs se tourna vers Maryam.

– C'est votre fils ? Il est très intelligent. Avec un brin d'impertinence.

Maryam remercia. S'excusa de devoir le leur enlever. Ils devaient rentrer chez eux.

Simon, qui cherchait Yechoua de l'autre côté du temple, accourut vers eux. Il était très en colère contre son petit frère.

– Mais enfin, Simon, maman, c'est ici que je dois être, chez mon père.

– Non, répondit Maryam. Et surtout pas sans prévenir. Tu nous as fait très peur.

– Ton Père... Tu veux dire l'Éternel ? fit Simon, moqueur.

– Oui, Lui, répondit Yechoua.

Ils repartirent au galop. Yechoua serrait sa maman, qui dirigeait le cheval.

Que c'est bon, mon enfant, de te sentir tout contre moi.

Merci, mon Dieu, pour ce moment, pour le visage de mon fils dans mes

cheveux, pour son rire et la vitesse, et le vent, et ses mains autour de ma ceinture.

Et Barabas, mon Dieu, quand me le rendras-tu ?

Ils parvinrent à rejoindre les caravanes. De retour dans la leur, Maryam prit son fils dans ses bras. Un bon moment. Quelle peur elle avait eue.

Mon Dieu, c'est trop tôt, tu n'as pas le droit de le retenir. On avait dit trente ans. Pas douze. Il doit vivre sa vie d'homme avant, n'oublie pas, mon Dieu.

Mon Dieu, est-ce qu'il parle avec toi ? Est-ce qu'il t'entend ?

Moi, je ne t'entends plus, mon Dieu.

À Nazareth, Maryam s'isola avec Yechoua.

– Bèni, je sais que tu souffres encore de la mort de Joseph. Je comprends que tu aies besoin de te rapprocher de Dieu. Mais n'oublie pas de vivre, de jouer, d'aimer. Je suis heureuse que tu t'instruises, mais Dieu peut attendre encore quelques années.

– Maman, je sens qu'Il a besoin de moi. Je dois changer le cœur des hommes. Apaiser leurs craintes. Les aider. C'est ce que je veux faire, ce que je sais faire. Dans la menuiserie, les clients de Joseph parlaient de leurs problèmes devant moi. Papa se contentait de les écouter, et moi, je les conseillais. Certains déclaraient que j'étais leur petit maître. Il y en a aussi qui riaient, j'étais trop jeune pour être sage, ils disaient. Mais non. Regarde mes sœurs, et Jacques, eux aussi s'en remettent à moi. Pas mes autres frères, mais ils ont tort. Je veux guider les hommes. Dieu le veut.

– Tu es sûr ?

– Non. Souvent je me trouve idiot, et je retourne jouer avec Leila. Mais je me sens différent. Comme si je n'avais pas le droit de vivre une vie normale. Dieu compte sur moi. Je me sens appelé... ça me fait peur, des fois.

– Il ne faut pas, mon fils. Si Dieu est aussi proche de toi, il faut avoir confiance. Tu as le temps. Laisse-toi vivre, tu verras bien comment tout cela évolue.

Maryam parla à Yechoua de Joseph.

Il n'était pas son père. Mais il l'avait aimé autant que ses autres enfants. Maryam était enceinte lorsqu'ils s'étaient mariés. Son père, c'était un homme que Maryam avait aimé dès qu'elle avait posé les yeux sur lui, l'année de ses dix ans. Il en avait douze, comme Yechoua aujourd'hui. Elle devait devenir sa femme. Mais les soldats d'Hérode l'avaient attrapé, emprisonné. Joseph avait eu la gentillesse d'épouser

Maryam pour lui éviter l'opprobre. Son père, l'homme qui l'avait conçu, c'était Barabas.

– Le bandit, le voleur !

– Le résistant, le héros.

Son papa, Yechoua l'avait rencontré une fois. Il avait passé quelques jours avec lui. En Égypte. Barabas organisait la résistance depuis là-bas, après s'être évadé des geôles de Jérusalem. Depuis, Maryam avait perdu sa trace. Elle l'attendait toujours...

– Je crois que je savais, maman. Je crois que je me souviens.

– Mon trésor, j'aimerais tant, mais tu n'avais pas un an... Tu me pardonnes ?

Yechoua sourit. La prit dans ses bras. Lui pardonner quoi ? Ça ne changeait rien : il porterait toujours Joseph dans son cœur. Et il était heureux qu'elle ait aimé un homme. Qu'elle l'ait conçu dans l'amour. Sa force venait sûrement de là, dit-il.

– Et cette lumière qui se dégage de moi, celle dont tu parles toujours... Celle qu'on a cherché cent fois, en vain, avec Ariel et Jacques, lorsqu'il fallait dormir et qu'on avait peur du noir.

Maryam rit. Yechoua se moquait d'elle.

– Je te promets, mon fils, tu es un soleil, un roi. Ce ne sont pas que des paroles de maman.

Elle n'avait plus de secret pour son enfant.

Ils parlèrent longtemps de Barabas. De Dieu. Des aspirations de Maryam, avant. Alors qu'elle galopait aux côtés de son amour, direction Capharnaüm. De la visite de l'ange, le soir de la conception. De la visite de l'ange à Joseph, quelques jours plus tard. De Balthazar et ses amis, du vieillard de Jérusalem, de l'Égypte, des thérapeutes, des Grecs, de la bibliothèque, des enfants malades. Des plus faibles qui ne tenaient pas le coup. Ils imaginèrent ensemble, pour la première fois, un autre monde. Rêvèrent à son avènement. Au rôle que jouerait Yechoua.

Il prit peur à nouveau.

– Maman, tu te rends compte ! L'ange, Balthazar et ses amis, leur étoile, le vieillard. Et Dieu dont je me sens si proche... Jusqu'à maintenant, quand je n'avais pas envie d'y croire, j'arrivais toujours à me convaincre que je délirais. Je ne pourrai plus désormais, avec tout ce que tu m'as raconté, il y a trop de signes.

– Tu es un homme maintenant, mon enfant... J'ai fait comme toi toutes ces années. J'ai remis cent fois en doute la visite de l'ange. J'ai traité le vieillard de fou... Mais Yechoua, même si tout cela est, tu as le temps. Au fond, nous avons tous un rôle qui nous est confié par

l'Éternel... Peut-être le tien n'est-il pas si important... après tout.

Maryam avait peur également.

– Prends le temps de savoir ce que Dieu attend de toi, poursuivit-elle, rassurante. De percevoir comment répondre à Ses attentes... Lui, je suis certaine qu'il ne compte pas uniquement sur toi. Que tu n'es pas le seul « sauveur ». Il t'a laissé vivre ta vie d'enfant. Il te laissera vivre ta vie d'homme.

Ils restèrent silencieux.

Quelques instants.

– Barabas... tu n'as pas choisi n'importe qui, fit Yechoua, riant, luttant pour revenir à plus de légèreté.

– Tu me connais, je n'allais pas me contenter du premier venu, répondit Maryam sur le même ton.

Ils évoquèrent aussi Leila. Il devait l'aimer autant que sa maman avait aimé Barabas, dit Yechoua. Il évoqua le jour où il demanderait la main de Leila, dans quelques années, quand ils seraient plus grands. Yechoua voulait sept enfants. Qu'en penses-tu, maman, tu nous aideras à nous occuper d'eux, n'est-ce pas ?

Pendant près de vingt ans, Yechoua vécut sa vie d'homme.

CHAPITRE XV

YECHOUA ÉTAIT CHARPENTIER. Il aimait Leila. Qui l'aimait en retour.

Maryam avait pleuré au mariage, dans les bras de Judith qui pleurait aussi. Leila était magnifique. Et Yechoua, on n'en parlait même pas.

Il n'eut pas sept enfants. Ni un. Leila ne tomba pas enceinte. À son optimisme des premières années succéda la honte, le désespoir. Leila s'en voulait. Yechoua désirait sept enfants, depuis toujours. Elle n'était pas capable de lui en donner un seul. Elle ne le méritait pas. Il allait se détourner d'elle, et il aurait raison.

– Mais non, Leila, mais non.

Maryam la prenait dans ses bras. Lui caressait les cheveux comme à une enfant. Tentait de la rassurer, de lui redonner espoir, il fallait qu'elle soit douce avec elle-même, qu'elle s'aime. Comme Yechoua l'aimait, mais si, ma chérie, il t'aime depuis toujours, tu es ce qu'il a de plus précieux, tu lui fais de la peine en te détestant ainsi, bien plus qu'en ne lui donnant pas d'enfant.

Ni Maryam, ni Yechoua, ni Judith n'y purent rien. Leila sombra dans une folie qu'elle retourna contre elle. Elle cessa de se nourrir : à quoi servait une femme si elle n'avait pas d'enfant ?

– Leila, l'épanouissement d'une femme ne passe pas forcément par là. Ça aide, seulement. Et encore, pas toutes les femmes. Invente-toi autrement, je t'en prie, ma Leila, ne te laisse pas mourir. Viens, partons en Égypte, ça te changera les idées, allons voir le docteur Afsar. Leila, tu sais, des enfants orphelins qui rêvent d'une maman, il y en a plein.

– Mais ils ne seront pas de Yechoua... Ils ne seront pas de Yechoua... Ils ne seront pas de Yechoua, répétait Leila à l'infini.

– On peut aimer les enfants des autres aussi fort que les nôtres, il faut juste plus de temps pour s'approprier. Un enfant, quand il te regarde, qu'il est dans tes bras, qu'il a besoin de toi, peut importe de quel ventre il sort, promettait Maryam.

– Tu mens, tu aimes ton fils plus qu'Ariel, Jacques ou les autres. Et de toute façon, tu m'énerves avec ta gentillesse et tes conseils, je veux

que vous me fichiez la paix tous, je veux juste mourir, me frapper jusqu'à en crever. Trouve-moi un mercenaire qui me viole, me batte, me transperce, me tue. Fais ça si tu veux me faire du bien, Maryam, je t'en prie, je t'en supplie, fais ça.

Et Leila se tapait, le ventre, les cuisses, le visage. Devant Maryam, devant Yechoua. Leila et ses bleus sur le corps, et ses larmes, et sa folie. Leila et l'impuissance dans laquelle elle laissait ses proches, spectateurs de sa chute. Le chagrin de Yechoua, lui qui restait là, près d'elle, à se faire insulter, à la regarder se détruire. Maryam n'avait jamais rien connu d'aussi douloureux.

Dieu, aide-les, sauve-les, ne me laisse pas les voir souffrir, tu ne peux pas laisser une mère voir souffrir son enfant, mon Dieu, tu n'as pas le droit, il a trop mal, ça fait trop mal.

Pauvre fille, répétait inlassablement Leila, pauvre petite fille incapable, ce n'était pas étonnant que Dieu la punisse en ne lui donnant pas d'enfant. À chaque instant, « Pauvre fille, sale petite incapable et laide et maigre au ventre vide. Sale fille au ventre creux, si creux ». Et les coups de Leila sur son propre corps. Et Yechoua qui la prenait dans ses bras, la suppliait d'arrêter, lui disait combien il l'aimait, pleurait pendant que Leila, dans ses bras, se débattait en hurlant qu'elle ne valait rien.

Leila, je l'aimais quand elle rendait mon fils heureux. Maintenant moins. Maintenant qu'elle a choisi de rester dans sa folie, malgré l'amour de Yechoua, maintenant je la déteste.

Et Leila cessa de parler. Cessa de regarder. Elle se levait pour s'asseoir sur la chaise en face de son lit et se balançait des heures durant. Maryam, le cœur serré, le cœur déchiré, regardait son fils entrer dans leur chambre. Il chantait à sa femme des histoires belles et lointaines qu'il inventait. Il la berçait. Il ne lui demandait plus de s'en sortir. Ne tentait plus de la raisonner. Leila était ailleurs. Elle était morte bien avant qu'on l'enterre. Elle était morte de tant s'en vouloir. Quand Yechoua ressortait de la chambre, il était le plus malheureux des hommes.

Les tout derniers jours, Leila souriait lorsqu'ils entraient la voir. Elle prenait la main de Maryam, de Judith, de Yechoua. Peut-être les regardait-elle quelques instants. Et elle souriait, même lorsqu'elle recrachait la nourriture qu'ils portaient à sa bouche. Il fallait qu'ils abandonnent. Comme elle.

Pourquoi, mon Dieu ? Parce que je t'ai demandé de nous accorder trente

ans ? Parce que ça ne t'arrangeait pas d'attendre si longtemps ? Tu aurais pu me dire autrement que tu n'étais pas d'accord, mon Dieu. Je te hais, mon Dieu, je te hais de faire souffrir mon enfant. Tu es bien celui qui punit, qui venge, qui dispose. Pas celui qui aime, pas celui vers qui on se tourne, je me suis trompée, mon Dieu, si ça se trouve, tu n'es rien du tout, mon Dieu, si ça se trouve, tu n'existes pas ni au ciel ni ailleurs. Tu n'es rien, et nous, nous sommes seuls au monde. Je préférerais ça à te savoir aussi cruel, pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Du vent, de la fumée, et nos souffrances.

– Tu vois, maman, j'ai vécu ma vie d'homme sans penser aux autres ni à Dieu. J'ai vécu ma vie d'homme en ne pensant qu'à Leila. Une triste vie, maman. C'est comme ça, on n'y pouvait rien. Une triste vie comme tant d'autres, ma petite maman. Tu n'y pouvais rien, ni Dieu non plus.

Leila fut enterrée à côté de son père, à deux rangées de Joseph et Esther. À trois rangées de Joachim et Hannah. À côté des pierres déposées par les amis et la famille de Leila, les fleurs que Yechoua amenait à chaque shabbat.

– Elle n'aimait pas les pierres, maman, elle en avait peur. Elle aimait les fleurs.

– Maman, maintenant qu'elle n'est plus là, je vais écouter Sa voix. Je vais moins t'aimer, maman, pardon, je vais me détacher de toi, de Leila, de mes frères et sœurs, maman. Toi, tu nous a tant aimés, Barabas et moi. Et Ariel et Jacques. Avant les autres. Tu nous as trop aimés pour pouvoir aimer les autres. On passait avant. Moi avant les enfants malades d'Alexandrie, avant la vagabonde du temple de Jérusalem et son enfant. Avant mes frères et sœurs, même si tu faisais tous les efforts du monde pour que ça ne se voie pas. Et Barabas avant Joseph. Et l'envie de retrouver Barabas et Ariel et ceux que tu aimais à Nazareth avant les Égyptiens d'Alexandrie qui avaient besoin de tes soins. C'est toi qui me l'as dit, maman. On ne peut pas aimer tous les hommes si on aime trop certains d'entre eux. C'est toi qui me l'as appris, maman. Or, les hommes ont besoin de moi. Regarde, je ne suis pas le seul à souffrir, il y en a de plus malheureux. Et Dieu n'est pas cruel et vengeur, maman. Il a besoin de moi pour le prouver aux hommes. Pour qu'ils changent. Se relèvent, se sourient et s'entraident. Dieu a besoin de moi pour circuler dans les cœurs ici-bas. Au revoir, ma petite maman, j'ai trente ans maintenant. Prépare-toi et laisse-moi aller quand tu en sentiras la force. Mais ne tarde pas.

*

J'ai choisi le mariage à Cana. Il n'y avait plus rien à boire. Il fallait du vin.

Il n'y avait que de l'eau. Yechoua m'a regardée. Je lui ai fait signe que oui, d'accord. Il fallait commencer par là, par quelque chose qui les impressionne, pas qui les émeuve. Ils n'étaient pas prêts à être émus. Ils ne l'ont jamais vraiment été. Ils ont beaucoup de mal à changer. Ils préférèrent le pouvoir à la bonté.

Alors, l'eau en vin.

Et eux ébahis, admiratifs. Mais c'est tout.

Certains tout de même ont suivi Yechoua pour l'amour qu'il dégageait, pas pour les miracles qu'il accomplissait.

Alors oui, Yechoua mon amour d'enfant, vas-y maintenant. Au mariage de Cana. L'eau en vin.

Et je suis partie hurler de douleur quelque part où on me laissa en paix.

CHAPITRE XVI

— PÈRE, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

Il regarde au ciel. Il me regarde, moi. Je ne l'ai jamais abandonné. Lui si, mais je savais, je ne lui en veux pas, il a vécu tout ce qu'il avait à vivre, il a pansé des blessures, contre la mienne aujourd'hui, il m'a abandonnée pour les autres, et c'était ce qu'il avait à faire sur cette terre. C'est normal d'abandonner sa mère pour les autres, on doit s'y attendre, j'étais si heureuse lorsqu'il s'est marié avec Leila, si heureuse de le voir heureux, j'ai eu toute l'enfance pour m'habituer à ne plus être la seule source de son bonheur. Ensuite il m'a abandonnée pour les hommes, tous, et là c'était plus douloureux parce qu'il avait été si malheureux, et je ne le sentais plus sûr de rien. Je l'ai regardé de loin, je l'ai suivi de loin, il ne me regardait plus, jamais ses yeux ne se sont posés sur moi, ou si peu, comme sur les autres, comme si on formait un tout, il ne fallait plus me séparer de ce tout, moi indistincte comme les autres, parmi les autres, j'ai accepté, je me suis fondue dans la masse, cette masse qu'il aidait, cette masse qui l'aimait. Il est redevenu heureux je crois, ou ça n'avait plus d'importance pour lui. Ce qui comptait, c'était Dieu et les hommes, pas lui. Mais quand même, je l'ai vu aimer encore boire et manger, entouré de tous les autres, ça m'a fait plaisir de remarquer que son ventre au moins se réjouissait encore.

Mon enfant adoré, mon enfant, mon trésor qui meurt là-haut face à leur haine alors que tu voulais leur amour, mon enfant, mon pauvre amour, oh ! j'espère que tu ne vois que ceux qui t'aiment, qui te suivent et poursuivront ton œuvre, regarde ils sont là aussi, ne regarde qu'eux, mon enfant pourquoi faut-il que tu souffres autant ? Mon Dieu, pourquoi l'abandonnes-tu ? Pourquoi leur sacrifies-tu ton fils ? Pour leur montrer à quel point tu les aimes ? Mon Dieu, es-tu sûr qu'ils comprennent ? Mon Dieu, ce n'est pas nécessaire, ils s'en foutent de ton amour, ils préfèrent te craindre, ils sont comme ça, ils n'ont pas changé, malgré Yechoua. Quelques-uns seulement. Quelques-uns seulement. Et Yechoua mon amour qui meurt là-haut pour tous ces salauds.

Mon Dieu, sauve-le maintenant, tue-moi à sa place, tue n'importe qui, reprends Barabas, mon Dieu, reprends Barabas et sauve mon fils, je t'en supplie.

Mon Dieu, ordure, pourquoi me rends-tu Barabas maintenant ? Que veux-tu que je fasse de Barabas dans ces conditions. Mon Dieu, ta cruauté est sans limites.

Mon fils, je t'ai abandonné, je n'aurais pas dû te laisser partir, je n'aurais pas dû te dire qu'il était temps à Cana, mon amour, pardon, j'aurais dû te protéger, mon fils, pardon, tu auras tant souffert j'aurais dû savoir quoi faire pour t'éviter ces souffrances, oh ! mon enfant, pardonne-moi de ne pas mourir à ta place.

Barabas, tiens-moi, aide-moi, dis-moi que ce n'est pas ma faute s'il meurt.

Mon Dieu, dis-moi que c'était son destin, qu'il savait, qu'il l'acceptait, que ça sert à quelque chose, qu'il y en a bien davantage qui l'aiment que cette poignée-là, qu'il le sait, qu'il est convaincu de l'utilité de sa vie et de sa mort, dis-moi, mon Dieu, au moins ça, mon Dieu que je hais, au moins ça.

– Je suis là Maryam. Accroche-toi à moi.

– Maryam, pardon d'être là à sa place.

Barabas, tu es enfin là, mon amour, ai-je le droit de t'aimer encore ? Que t'ont-ils fait à toi aussi, mon pauvre amour, tu es si maigre, si faible, je reconnais ta bouche, tes yeux, Barabas, il faut qu'Il me laisse t'aimer encore, sinon comment survivre à ça ? Barabas, aide-moi à ne pas attraper la lance d'un de ces salopards de soldats, aide-moi à ne pas me l'enfiler à travers le corps, à ne pas transpercer mon cœur, pas tant qu'il me regardera encore.

Mon fils, mon Yechoua, mon amour, je suis là, je te regarde, je te souris, je te donne ce qu'il me reste de forces, tu sens, mon amour, tu sens ? C'est bientôt fini, mon bébé, c'est bientôt fini, mon tout petit, bientôt tu n'auras plus mal.

– Barabas, reste là, aide-moi à accompagner mon enfant jusqu'au bout.

À ne pas me jeter à cette croix, tenter de la faire tomber, à ne pas me ridiculiser devant mon pauvre amour, à ne pas me faire tuer par ces ordures devant lui, à ne pas me tuer.

– Mère, voici ton mari...

– Yechoua... Il a souri, Barabas, tu as vu, tu as entendu ? Il a dit « Voici ton mari » et il a souri.

– J'ai entendu. Je reste près de toi.

– Il a souri, mon tout petit enfant, il est d'accord que tu sois mon mari, il est d'accord d'avoir pris ta place. Barabas que t'a-t-il dit lorsque tu es passé devant lui ?

– Il a dit : « Va, maman a besoin de toi ».

Mon enfant, mon trésor, regarde j'arrive à te sourire aussi, mon enfant, où que tu ailles, on est reliés par l'amour, je demeure près de toi même si tu es au ciel, même si je reste là, mon amour d'enfant, on est reliés pour l'éternité, Yechoua, tu le sens ? Nourris-toi de moi, prends mes forces, aspire-moi, ne souffre plus, mon tout petit, je t'en supplie, ne souffre plus. Laisse-toi aller, mon amour, c'est l'heure. Ferme tes beaux yeux, tu verras, tu seras mieux. Va là où Dieu t'appelle, où tu seras bien, mon trésor.

Yechoua Yechoua Yechoua, comment ne pas devenir folle ?

Mon tout petit, mon si grand amour, merci pour tous ces merveilleux moments passés ensemble, j'ai tant aimé être ta mère, tu m'as rendue si fière et si heureuse... Mon enfant, comment ne pas mourir de ne plus te savoir près de moi, mon bébé, tu vas être heureux maintenant, tu vas retrouver Leila, mon garçon, on ne se quitte pas, d'accord, on ne se quitte pas. Fais-moi des signes, envoie-moi un oiseau qui viendrait chanter à mon oreille, envoie-moi un souffle de vent, une goutte de pluie, une feuille qui viendrait se poser sur mon genou, comme toi avant, sur mes genoux, on ne se quitte pas, n'oublie pas de me faire signe de temps en temps quand tu pourras, juste une feuille, un souffle, une goutte, et je saurai que tu es toujours là, mon amour, au revoir mon trésor, à bientôt, mon Dieu, aide-moi. Adieu, mon fils adoré, va là où il fait chaud, va là où Leila t'attend et où vous serez heureux.

– Barabas, reste là cette fois, je t'en prie, reste là. J'ai besoin de toi pour survivre à Yechoua. Barabas, mon amour, tu as vu, Yechoua est d'accord qu'on se retrouve. On va essayer d'être heureux. Pas tout de suite, sois patient, je me relèverai, je te promets, sois patient. Je ne veux pas mourir de ce chagrin, Barabas. Je ne veux pas mourir du plus violent des chagrins. Je veux mourir après avoir vécu près de toi. Marché à ton bras. Dormi contre toi.

Pendant toute une autre vie.

Merci à Philippe

*À ma mère pour ses relectures sans concession
et pour nos fous rires quand même*

À Jean-Étienne Cohen-Séat pour le début de cette aventure

*Et à Patrick Baud, Philippe Collombert et Daniel Barbu
pour la traque aux anachronismes*

Derniers titres parus dans la collection Sméraldine

Geneviève BERGÉ, *Le tableau de Giacomo*
Éric BRUCHER, *Colombe* (Prix Sander Pierron 2012)
Isabelle BARY, *La vie selon Hope*
Manu CAUSSE, *L'eau des rêves*
Daniel CHARNEUX, *Comme un roman-fleuve*
Valérie COHEN, *Nos mémoires apprivoisées*
Stanislas COTTON, *La moitié du jour, il fait nuit*
Laure Mi Hyun CROSET, *Polaroids*
(Prix Ève 2012 de l'Académie Romande)
Geneviève DAMAS, *Si tu passes la rivière* (Prix Rossel 2011,
Prix des cinq continents de la Francophonie 2012)
Bérengère DEPREZ, *Le sablier du jour*
Kyra DUPONT TROUBETZKOY,
Petit essai assassin sur la vie conjugale
Luc-Michel FOUASSIER, *Un si proche éloignement*
Joël GLAZIOU, *Ce fut une messe... en forme de corrida*
Françoise HOUDART, *Les profonds chemins*
Claudine HOURIET, *Une aieule libertine*
Françoise LALANDE, *Nous veillerons ensemble*
sur le sommeil des hommes
Françoise PIRART, *Sans nul espoir de vous revoir*
Anne-Frédérique ROCHAT, *Accident de personne*
Françoise LISON-LEROY, *Les pages rouges*
Liliane SCHRAÛWEN, *Lignes de fuite*
Annick STEVENSON, *Génération Nothomb*
Marie France VERSAILLES, *Sur la pointe des mots*

Toutes nos nouveautés et notre actualité
sur www.wilquin.com

Imprimé en Union européenne
ISBN 978-2-88253-457-6
D/2013/6344/2

Mélanie Chappuis

Maculée conception

Yechoua vient de naître. Il n'est plus dans le ventre de sa maman. Maryam le maintient contre son sein. C'est son enfant. Celui de l'homme qu'elle aime. Pas celui de Joseph. Ni celui de Dieu. Pas non plus le sauveur qu'ils attendent, pas encore. C'est sa chair, sa passion, sa déraison.

Cette naissance est aussi celle de Maryam. Il faut regarder au-delà de l'enfant. Se libérer des parents. Être celle que Yechoua peut suivre. Elle se trouve une nouvelle terre d'accueil, une autre philosophie, un travail auprès des plus démunis.

Bien plus que l'histoire de Maryam, ce roman est celui de toutes celles qui donnent la vie. Il raconte un bouleversement, la maternité amenant la femme.

Maculée conception affranchit Marie de son statut de sainte, l'incarne en mère et en femme, pour dire la perte de repères qu'engendre la maternité, avant le relèvement et le dépassement de soi.

MÉLANIE CHAPPUIS partage sa vie entre l'écriture, ses enfants et le journalisme. Elle a déjà signé deux romans, Frida (2008) et Des baisers froids comme la lune (2010) chez Bernard Campiche éditeur. En septembre 2012, elle a reçu le prestigieux Prix de la Relève du Canton de Vaud.



9 782882 534576

€ 20.-